

Les Chefs-d'Œuvre du Roman d'Aventures

LA
Clé de Verre

par

Dashiell HAMMET

Traduit de l'Anglais
par **P.-J. HERR**

6^e édition

PARIS
Librairie Gallimard
43, Rue de Beaune

CHAPITRE PREMIER

LE CADAVRE DE CHINA STREET

Les dés verts roulèrent sur le drap vert du plateau, atteignirent ensemble le rebord et rebondirent. L'un s'immobilisa aussitôt, montrant six points blancs en deux rangées parallèles de trois. L'autre trébucha jusqu'au centre avant de s'arrêter à son tour. Sa face supérieure ne portait qu'un seul point blanc.

Ned Beaumont poussa un grognement et les gagnants râflèrent les enjeux.

Harry Sloss ramassa les dés et les secoua dans sa grande main blanche et poilue.

— Je vous fais ça en deux coups.

Il laissa tomber sur la table un billet de vingt-cinq dollars et un de cinq.

Ned Beaumont s'écarta de la table.

— Continuez, vous autres. Il faut que je refasse des fonds.

Il fallait, pour gagner la porte, traverser la salle de billard. En chemin, il rencontra Walter Ivans qui entraînait.

— Hello, Walt!

Il allait continuer mais Ivans lui saisit le bras et le força à se retourner.

— A-avez vou-ous pa-parlé à P-paul?

Quand Ivans prononça « P-paul » une nuée de postillons jaillit de ses lèvres.

— Je monte le voir à l'instant.

Les yeux d'Ivans, couleur de porcelaine bleue, s'illuminèrent dans son visage rose d'homme blond. Le regard de Ned Beaumont devint soucieux.

— Ne vous montez pas la tête... Si vous pouviez attendre...

Le menton d'Ivans se mit à trembler.

— Mai-ais elle va a-avoir un bé-bébé, la se-semaine pro-ochaine...

Un éclair de surprise éclaira les yeux bruns de Ned Beaumont. Il dégagea son bras de l'emprise du petit homme et recula. Un coin de sa bouche frémit sous sa moustache noire et il prononça :

— C'est un mauvais moment, Walt, et vous vous épargneriez un désappointement en n'en espérant pas trop avant novembre.

Ses yeux étaient redevenus sombres et attentifs.

— Mai-mais si vous lui di-disiez...

— Je vais lui parler de ça aussi chaudement que possible et vous savez qu'il ne rechignera pas mais il est dans une sale passe.

Il haussa les épaules.

Les yeux d'Ivans clignotèrent rapidement plusieurs fois. Il passa la langue sur ses lèvres, avala une longue gorgée d'air et caressa l'épaule de Ned Beaumont de ses deux mains.

— A-allez-y main-maintenant, dit-il d'une voix suppliante. Je vais-ais vous attendre i-ici.

Tout en montant l'escalier, Ned Beaumont alluma un long et mince cigare ocellé de taches vertes. Parvenu au palier du second — celui où était accroché le portrait du Gouverneur — il tourna vers les pièces situées sur le devant de la maison et frappa à une vaste porte de chêne, à l'extrémité du hall.

La voix de Paul Madvig cria « Entrez ». Il ouvrit la porte. Paul Madvig était seul dans la pièce. Debout devant la fenêtre, les mains dans les poches de son pantalon, il tournait le dos à la porte et regardait à travers le store dans l'obscurité qui envahissait China Street.

Il se retourna lentement.

— Ah, vous voilà! dit-il.

C'était un homme de quarante-cinq ans, de la même taille que Ned Beaumont et, bien qu'il fût sans un atome de graisse, plus lourd que lui de dix kilos. Ses cheveux blonds et lisses étaient séparés par une raie médiane. Son visage aux traits épais n'était pas dénué d'une certaine beauté et ses vêtements échappaient aux mauvais goûts par leur qualité et sa manière de les porter.

Ned Beaumont ferma la porte et dit :

— Avancez-moi un peu d'argent.

De la poche intérieure de son veston, Madvig sortit un vaste portefeuille brun.

— Combien voulez-vous?

— Deux cents.

Madvig lui donna un billet de cent dollars et cinq de vingt puis il interrogea :

— Les dés?

— Merci.

Ned Beaumont empocha l'argent.

— Oui, dit-il.

— Il y a belle lurette que vous n'avez rien gagné, constata Madvig en replongeant les mains dans ses poches.

— Pas si longtemps que ça... un mois, six semaines...

Madvig sourit.

— C'est long quand on perd.

— Pas pour moi!

La voix de Ned Beaumont révélait un peu d'irritation.

Madvig fit sonner la monnaie qu'il avait dans sa poche.

— Une belle partie, ce soir?

Assis sur un coin de la table, il regardait ses souliers fauves bien cirés.

Ned Beaumont fixa l'homme blond d'un regard aigu, secoua la tête.

— Peuh!

Il s'avança jusqu'à la fenêtre. Au-dessus des édifices qui bordaient l'autre côté de la rue, le ciel était noir et

lourd. Il passa derrière Madvig pour prendre le téléphone et demanda un numéro.

— Allô, Bernie? Ici, Ned. A combien donne-t-on Peggy O'Toole?... C'est tout?... Bien, prenez-moi deux fois cinq cent, à cheval... Certainement... Je parie sur la pluie car, s'il pleut, elle battra Incinerator... Bon, eh bien, donnez-moi une meilleure cote, alors?... Parfait!

Il raccrocha le récepteur et revint se placer devant Madvig.

— Pourquoi ne laissez-vous pas glisser un moment quand vous tombez dans une série noire comme celle-ci? s'enquit celui-ci.

Ned Beaumont fronça les sourcils.

— Ça ne sert à rien qu'à la faire durer. J'aurais dû risquer quinze cent dollars sur un canard, au lieu de les lâcher par petits paquets. Autant prendre sa punition d'un seul coup.

Madvig se mit à rire et releva la tête.

— Si vous pouvez tenir le coup..., dit-il.

La bouche de Ned Beaumont s'incurva; les coins de sa moustache suivirent le mouvement.

— Je peux toujours tenir le coup... quoi qu'il arrive, dit-il en s'avancant vers la porte.

Il avait déjà la main sur la poignée lorsque Madvig déclara d'un ton pesant :

— Sûrement que vous le pouvez.

Ned Beaumont fit demi-tour et interrogea nerveusement.

— Je peux quoi?

Madvig détourna son regard vers la fenêtre.

— Tenir le coup... dit-il.

Ned Beaumont scruta le visage détourné de Madvig. L'homme blond remua d'un air gêné et recommença à faire tinter la monnaie dans sa poche. Le regard de Ned Beaumont s'éteignit.

— Qui?

Sa voix était empreinte d'une curiosité affectée.

La face de Madvig s'empourpra. Il abandonna son siège sur la table et fit un pas vers Ned Beaumont.

— Allez au diable! dit-il.

Ned Beaumont se mit à rire.

Madvig eut un sourire confus et s'essuya le visage avec un mouchoir bordé de vert.

— Pourquoi n'êtes-vous pas passé à la maison? Ma-man disait encore la nuit dernière qu'elle ne vous avait pas vu depuis un mois.

— Je passerai probablement un soir de cette semaine.

— Vous devriez pourtant savoir combien elle vous aime. Venez dîner?

Madvig remit son mouchoir dans sa poche.

Lentement, Ned Beaumont s'avança de nouveau vers la porte. Il guignait l'homme blond du coin de l'œil.

— C'était ça que vous aviez à me dire? demanda-t-il.

Madvig fronça les sourcils.

— Ah, oui!... Il toussa pour s'éclaircir la gorge. Non... il y avait autre chose.

Sa gêne avait apparemment disparu; le laissant calme et maître de lui.

— Vous vous y connaissez mieux que moi. C'est mardi l'anniversaire de Miss Henry. Que croyez-vous que je doive lui offrir?

La main de Ned Beaumont abandonna le bouton de la porte. Lorsqu'il fut revenu devant Madvig, il rejeta la fumée de son cigare et dit :

— Ils ont une espèce de réception à cette occasion?

— Oui.

— Vous êtes invité?

Madvig secoua la tête.

— Non mais j'y vais dîner demain.

Ned Beaumont baissa les yeux sur son cigare puis les releva vers le visage de Madvig.

— Allez-vous soutenir le Sénateur, Paul? interrogea-t-il.

— Je pense que oui.

Lorsqu'il posa la question suivante, le sourire de Ned Beaumont n'avait rien perdu de sa douceur.

— Pourquoi? dit-il.

Madvig sourit aussi.

— Parce qu'avec notre aide il écrasera Roan tandis que la sienne nous permettra de faire passer toute notre liste comme si nos concurrents n'existaient pas.

Ned Beaumont replaça son cigare dans sa bouche. D'un ton toujours placide, il insista.

— Sans *vous* — et il accentua le pronom — sans *vous*, le Sénateur serait-il réélu cette fois-ci?

— Il n'aurait pas une seule chance de passer, déclara Madvig avec une tranquille certitude.

Il y eut une courte pause. Ned Beaumont reprit :

— Et il s'en rend compte?

— Il devrait le savoir mieux que personne. Et s'il ne le sait pas... Mais que diable cela peut-il bien vous faire?

Ned Beaumont eut un rire ironique.

— S'il ne le savait pas, déclara-t-il, vous n'iriez pas dîner chez lui demain soir.

Le front de Madvig s'assombrit.

— Que diable cela peut-il vous faire, répéta-t-il.

Ned Beaumont retira son cigare de sa bouche. Le bout en était complètement déchiqueté.

— Cela ne me fait rien, dit-il. Son visage devint pensif. Vous ne croyez pas que le reste de la liste aie besoin de lui?

— Une liste n'est jamais trop forte, répondit Madvig d'un ton évasif, mais je crois que nous pourrions nous en tirer sans son aide.

— Lui avez-vous déjà promis quelque chose?

Madvig fit la moue.

— C'est tout comme...

Les joues de Ned Beaumont blémirent. Il fixa sur son interlocuteur un regard en dessous et s'exclama d'une voix âpre :

— Laissez-le tomber, Paul... Coulez-le!

Madvig mit les mains sur ses hanches et murmura doucement d'un ton incrédule :

— Eh bien, en voilà une bonne!

Ned Beaumont repassa devant Madvig et écrasa le

bout de son cigare dans un cendrier de cuivre avec des doigts qui tremblaient.

Les yeux de Madvig restèrent fixés sur le dos du jeune homme jusqu'à ce qu'il se fût redressé et retourné. L'homme blond eut alors un rictus à la fois affectueux et exaspéré.

— Qu'est-ce qui vous démange, Ned? s'enquit-il d'un ton de reproche. Tout allait bien depuis un certain temps et voilà que vous vous mettez à ruer dans les brancards. Je veux être pendu si je vous comprends...

Ned Beaumont exprima sa répugnance par une grimace.

— Très bien, n'en parlons plus, dit-il.

Néanmoins, il revint à l'attaque.

— Croyez-vous qu'il vous traitera encore en ami lorsqu'il sera réélu?

Le ton de sa voix exprimait le doute.

— Je peux le faire marcher droit, dit Madvig.

— Peut-être... mais n'oubliez pas que tout lui a toujours réussi.

Madvig inclina la tête en signe d'approbation.

— D'accord... C'est même la meilleure raison de marcher avec lui.

— Vous ne me comprenez pas, Paul, dit Ned Beaumont d'un ton grave, c'est son pire défaut, au contraire. Essayez de réfléchir, même si cela doit vous faire mal à la tête. Jusqu'à quel point sa grande évaporée de fille vous a-t-elle mis le grappin dessus?

— Je vais épouser Miss Henry.

Les lèvres de Ned Beaumont s'arrondirent comme s'il allait siffler. Il cligna des yeux et questionna :

— C'est votre part du gâteau?

Madvig eut un rire bon enfant.

— Personne n'en sait rien encore excepté vous et moi.

Deux plaques rouges apparurent sur les joues maigres de Ned Beaumont. Il arbora son plus charmant sourire et déclara :

— Vous pouvez être sûr que ce n'est pas moi qui irait le raconter et voici un petit conseil : Si c'est là ce que

vous voulez, faites-vous le promettre noir sur blanc avec un forfait à la clé ou, mieux encore, exigez que le mariage ait lieu avant le scrutin. De cette façon vous serez sûr que votre livre de chair ne vous échappera pas... ou plutôt : vos cent cinquante livres de chair.

Madvig changea de posture et protesta en évitant le regard de son interlocuteur.

— Je ne sais pas pourquoi vous voulez à toute force que le Sénateur soit une canaille, Ned! C'est un gentleman et...

— Jusqu'au bout des ongles, absolument. J'ai lu ça dans le *Post*. « L'un des derniers aristocrates du monde politique américain... » Sa fille aussi est une aristocrate! C'est pourquoi je vous conseille de les tenir à l'œil. Pour eux, vous n'êtes qu'un animal d'espèce inférieure auquel les règles de la vie civilisée ne s'appliquent pas.

Madvig poussa un soupir et commença :

— Allons, Ned, ne faites donc pas le...

A ce moment, Ned Beaumont parut se remémorer quelque chose. Ses yeux brillèrent de malice.

— Il ne faut pas oublier non plus que le jeune Taylor Henry est aussi un aristocrate, interrompit-il. C'est même probablement pour cela que vous avez interdit à Opal de le fréquenter. Comment tout cela va-t-il s'arranger lorsque vous aurez épousé sa sœur et que Taylor sera devenu l'oncle par alliance de votre fille? Est-ce que cela lui confèrera le droit de lui rendre visite?

Madvig bâilla avec ostentation.

— Vous ne m'avez pas bien compris, Ned, observa-t-il d'une voix douce, je vous ai simplement demandé votre avis sur le cadeau que je devais offrir à Miss Henry.

Toute animation disparut du visage de Ned Beaumont.

— Où en êtes-vous avec elle?

— Je n'en suis nulle part. Je suis peut-être allé chez eux une dizaine de fois; toujours pour parler au Sénateur. Quelquefois je la rencontre et quelquefois je ne la vois pas, mais ce n'est jamais que pour « bonjour » et « bonsoir » et toujours devant les autres. Jusqu'ici, je n'ai jamais eu l'occasion de lui parler.

Un éclair amusé brilla un instant dans l'œil de Ned Beaumont puis s'éteignit. Il passa l'ongle de son pouce sur un côté de sa moustache et questionna :

— Alors vous dînez demain là-bas pour la première fois?

— Oui, mais je ne crois pas que ce sera la dernière.

— Vous n'êtes pas encore invité au dîner d'anniversaire?

Madvig hésita.

— Pas encore, dit-il enfin.

— Alors ma réponse ne va pas vous plaire.

Madvig resta impassible.

— Savoir? interrogea-t-il.

— C'est de ne lui faire aucun cadeau.

— Oh, au diable! Ned...

Ned Beaumont haussa les épaules.

— Agissez comme vous l'entendrez; vous connaissez mon opinion.

— Mais pourquoi?

— On ne doit rien offrir aux gens avant d'être sûr qu'il leur sera agréable de recevoir quelque chose de vous.

— Mais tout le monde...

— Peut-être... mais pas toujours. Quand vous donnez quelque chose à quelqu'un c'est comme si vous criez à tous qu'il vous aime assez...

— Je saisis, dit Madvig.

Il se caressa le menton avec les doigts de la main droite.

— J'imagine que vous avez raison, murmura-t-il en fronçant les sourcils.

Puis son visage s'éclaircit.

— Mais je veux être damné si je ne profite pas de l'occasion!

— Alors, n'envoyez que des fleurs, se hâta de spécifier Ned Beaumont.

— Des fleurs? Bon Dieu, j'aurais voulu...

— Mais comment donc! Vous auriez voulu lui donner une torpédo grand sport ou un sautoir de perles de deux

mètres. Allez-y doucement au début, vous augmenterez la dose graduellement.

Madvig fit une grimace dépitée.

— Naturellement, vous devez avoir raison, Ned; vous vous y connaissez mieux que moi. Va pour des fleurs.

— Et encore; pas trop! admonesta une dernière fois Ned Beaumont.

Puis, sans transition :

— Walt Ivans raconte à qui veut l'entendre que vous devriez faire relâcher son frère.

Madvig tira les revers de son veston.

— Il ferait aussi bien de se mettre tout de suite dans la tête que Tim restera à l'ombre jusqu'après les élections.

— Vous allez le laisser juger?

— Parfaitement, répliqua Madvig.

Et il ajouta avec plus de chaleur :

— Vous savez pourtant bien que je ne peux rien faire, Ned. Avec ces élections qui mettent toute la ville en branle et les clubs de femmes sur le sentier de la guerre, ce serait un suicide d'essayer d'arranger l'affaire de Tim.

Ned Beaumont fixa l'homme blond en ricanant.

— Les clubs de femmes nous inquiètent beaucoup depuis que nous fréquentons l'aristocratie.

— Tout change, dit Madvig.

Son regard était devenu lourd.

— La femme de Tim attend un gosse le mois prochain.

Madvig souffla avec impatience.

— Pourquoi ne pensent-ils pas à ça avant de se mettre dans le pétrin? Ils ne réfléchissent jamais à rien ni les uns ni les autres.

— Non, mais ils votent.

— C'est bien le chiendent, grogna Madvig.

Il fixa un instant son regard sur le plancher avec mauvaise humeur puis releva la tête.

— Je m'occuperai de lui tout de suite après les élections mais il n'y a rien à faire avant.

— Ça ne va pas beaucoup plaire à nos bonshommes,

remarqua Ned Beaumont en glissant un regard oblique vers son interlocuteur. Ils sont peut-être idiots mais ils sont habitués à ce qu'on s'occupe d'eux.

Le menton de Madvig s'avança d'un air agressif. Ses yeux ronds, d'un bleu métallique, se fixèrent sur ceux de Beaumont.

— Et alors? interrogea-t-il d'une voix douce.

Le sourire de Ned Beaumont ne vacilla pas et sa voix conserva sa froideur et sa précision.

— Vous savez qu'il n'en faudra pas beaucoup plus pour leur faire dire que ça ne se passait pas comme ça avant votre alliance avec le Sénateur?

— Oui?

Toujours impassible, Ned Beaumont poursuivit :

— Et vous savez qu'il ne leur en faudrait pas beaucoup non plus pour leur faire dire que Shad O' Rory prend toujours soin de ses hommes, *lui*?

Madvig l'avait écouté avec la plus grande attention. Ce fut d'une voix volontairement douce qu'il lui répondit :

— Je sais que ce n'est pas vous qui leur mettrez cette idée en tête, Ned. Et je sais aussi que je peux compter sur vous pour mettre fin à tout bavardage de ce genre que vous pourriez entendre.

Pendant un instant ils demeurèrent silencieux. Ned Beaumont reprit du même ton précis :

— Ce ne serait pas une mauvaise idée de prendre soin de la femme de Tim et de son gosse.

Madvig abandonna son air agressif et ses yeux s'éclaircirent.

— C'est ça! Occupez-vous-en, voulez-vous? Veillez à ce qu'ils aient tout ce qu'il faut...

III

L'œil brillant d'espoir, Walter Ivans attendait Ned Beaumont au pied de l'escalier.

— Que-que-qu'est-ce qu'il a dit?

— Je vous avais prévenu; il n'y a rien à faire. On s'occupera de Tim tout de suite après les élections mais rien avant.

La tête d'Ivans se courba sur sa poitrine et il poussa un grognement étouffé.

Ned Beaumont posa sa main sur l'épaule de l'homme qu'il dominait de plusieurs centimètres.

— C'est dur à avaler, déclara-t-il, et personne ne le sait mieux que Paul, mais il ne peut pas faire autrement. Il veut que vous disiez à la femme de Tim de ne rien payer et de lui envoyer toutes ses factures... loyer, épicier, docteur et clinique.

Walter Ivans releva brusquement la tête et saisit la main de Ned Beaumont entre les siennes.

— Bon-bon-bon Dieu! Ça-ça c'est chic de sa part.

Ses yeux de porcelaine bleue brillaient de larmes.

— Tout-tout de même, je vou-voudrais bien qu'il sorte Tim de là!

Ned Beaumont dit :

— Il peut se produire du nouveau, dégagea sa main et ajouta en passant derrière Tim pour gagner l'entrée de la salle de billard. Je vous verrai plus tard.

La pièce où il pénétra était déserte.

Il prit son chapeau et son manteau. Les longues raies glauques de la pluie barraient obliquement China Street. Il sourit et les apostropha à mi-voix :

— Tombez, tombez, mes petites beautés. C'est trois mille deux cent cinquante dollars que vous m'apportez...

Puis il téléphona pour demander un taxi.

IV

Ned Beaumont enleva ses mains de sur le cadavre et se releva. La tête du mort chut légèrement vers la gauche, dans la direction de la bordure du trottoir, ce qui exposa son visage à la pleine lumière du réverbère. Ce visage était jeune. Son expression irritée était comme soulignée par la marque sombre d'un coup qui traversait obliquement le front, du sourcil gauche au haut de la tempe droite.

Ned Beaumont examina China Street dans les deux sens. Aussi loin que la vue pouvait porter, il n'y avait personne dans le haut de la rue. Deux pâtés de maisons plus bas, en sens contraire, deux hommes descendaient d'une automobile devant le Log Cabin Club. Ils laissèrent leur voiture dont les phares étaient tournés dans la direction où se trouvait Ned Beaumont, devant le Club et entrèrent.

Après avoir regardé l'auto pendant plusieurs minutes, Ned Beaumont tourna soudain la tête pour examiner à nouveau le haut de la rue. Puis, avec une rapidité telle que tous ses gestes semblèrent n'en faire qu'un, il pivota sur lui-même et sauta sur le trottoir dans l'ombre de l'arbre le plus proche. Il haletait, et bien que de minces gouttes de sueur eussent scintillé sur le dos de sa main lorsque la lumière avait éclairé celle-ci, il frissonna et releva le col de son pardessus.

Pendant peut-être une demi-minute, il demeura immobile, dans l'ombre, une main sur le tronc de l'arbre. Puis il se redressa et se mit en marche vers le Log Cabin Club. Il allait de plus en plus vite, le corps penché en avant. Il courait presque lorsqu'il aperçut un homme qui venait à sa rencontre, de l'autre côté de la rue. Il

ralentit aussitôt le pas et se contraignit à se redresser. Mais l'homme pénétra dans une maison avant d'être arrivé à sa hauteur.

Quand Ned Beaumont atteignit le Club, il avait cessé de haleter mais ses lèvres n'avaient pas encore retrouvé leur couleur. Il jeta en passant un coup d'œil à l'automobile et escalada le perron qu'éclairaient les deux lanternes de l'entrée.

Venant du vestiaire, Harry Sloss et un autre individu traversaient le foyer du Club. Ils s'arrêtèrent.

— Hello, Ned! dirent-ils ensemble.

Sloss ajouta :

— On m'a dit que vous aviez joué Peggy O'Toole aujourd'hui?

— Oui.

— Ramassé gros?

— Trois mille deux.

Sloss se passa la langue sur les lèvres.

— Joli. Vous êtes bon pour une petite partie alors?

— Plus tard, peut-être. Paul est là?

— Sais pas. Nous ne faisons qu'arriver. Ne nous faites pas droguer, j'ai dit à la petite que je rentrerais de bonne heure.

Ned Beaumont répondit : « Entendu », et gagna le vestiaire.

— Paul est là? demanda-t-il au chasseur.

— Oui, il est arrivé il y a environ dix minutes.

Ned Beaumont consulta sa montre-bracelet. Il était dix heures et demie.

Il trouva Madvig en smoking, assis à sa table, et une main tendue vers le téléphone.

Madvig retira sa main de l'appareil et dit :

— Comment allez-vous, Ned?

Son large visage aux traits réguliers était coloré et placide.

Ned Beaumont dit :

— Ça pourrait aller mieux, et ferma la porte.

Il prit une chaise près de Madvig.

— Comment avez-vous trouvé le dîner des Henry?

De petites rides joyeuses apparurent au coin des yeux de Madvig.

— J'en ai connu de pires, dit-il.

Ned Beaumont était en train de couper l'extrémité d'un long cigare dont le brun pâle se marbrait de taches vertes. Le tremblement de sa main contrastait avec le calme de sa voix.

— Taylor y était?

Il regarda Madvig en dessous.

— Pas au dîner. Pourquoi?

Ned Beaumont étendit ses jambes croisées, s'enfonça plus profondément dans sa chaise et fit décrire à la main qui tenait son cigare un geste insouciant.

— Je l'ai trouvé mort dans le ruisseau, un peu plus haut dans China Street.

Madvig prononça d'une voix placide :

— Vraiment?

Ned Beaumont se pencha. Les muscles de son visage étroit se durcirent. La pression de ses doigts fit craquer son cigare. Il insista d'une voix irritée :

— Avez-vous compris ce que je viens de dire?

Madvig hocha lentement la tête.

— Eh bien?

— Eh bien, quoi?

— On l'a tué.

— J'ai compris, dit Madvig, mais vous ne voudriez pas que je pique une crise à cause de ça?

Ned Beaumont se leva.

— Faut-il prévenir la police?

Madvig leva légèrement les sourcils.

— Vous ne les avez pas encore prévenus?

Ned Beaumont n'avait pas lâché l'homme blond des yeux. Il répliqua :

— Il n'y avait personne avec moi quand je l'ai découvert. Je tenais à vous voir avant de faire quoi que ce soit. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que je dise que c'est moi qui l'ai trouvé?

Les sourcils levés de Madvig s'abaissèrent.

— Pourquoi pas? répondit-il avec indifférence.

Ned Beaumont tit deux pas vers le téléphone, s'arrêta et fit face à l'homme blond.

— Son chapeau n'était pas près de lui.

Il parlait d'une voix lente.

— Un chapeau ne pourrait pas lui servir à grand'chose maintenant.

Puis Madvig se rembrunit et dit :

— Vous êtes un fier imbécile, Ned.

Ned Beaumont répliqua :

— Il y a sûrement l'un de nous qui en est un, et décrocha le téléphone.



Taylor Henry est assassiné.

*On découvre dans China-Street le cadavre du fils
du Sénateur Henry.*

« Le cadavre de Taylor Henry, fils du Sénateur Ralph
« Bancroft Henry a été découvert cette nuit, quelques
« minutes après dix heures, au coin de Pamela Avenue
« et de China Street. On croit qu'il a été victime d'une
« agression. Il était âgé de vingt-six ans. »

« Mr. William J. Hoops, coroner, déclare que la mort
« du jeune Henry a été causée par une fracture du
« crâne. Celle-ci serait due au choc de la tête contre
« le trottoir, à la suite d'une chute consécutive à un
« coup de matraque ou d'un instrument contondant
« quelconque. Le coup a été porté diagonalement en
« travers du front.

« Le Chef de la Police, Mr. Frederick M. Rainey, a
« immédiatement ordonné une râfle de tous les indivi-
« dus suspects de la ville et a déclaré qu'aucun effort ne

« serait épargné pour parvenir à l'arrestation du ou des meurtriers.

« La famille de Taylor Henry déclare qu'il avait quitté la maison de Charles Street aux environs de neuf heures et demie pour... »

Ned Beaumont posa son journal et avala ce qui restait de café dans sa tasse, reposa tasse et soucoupe sur la table à côté de son lit et se renfonça dans ses oreillers. Il avait le visage fatigué et son teint était plombé. Il remonta les couvertures jusqu'à son cou, se croisa les mains derrière la nuque et fixa d'un regard amer une gravure qui pendait entre les deux fenêtres.

Il resta ainsi pendant une demi-heure. Seules ses paupières bougeaient. Puis il ramassa son journal et relut l'article consacré au meurtre de Taylor Henry. Pendant qu'il lisait l'amertume dont son regard était empreint envahit tout ses traits. Il lâcha le journal et sortit du lit. Ses mouvements étaient lents et pesants. Il enveloppa son corps maigre, vêtu d'un pyjama blanc, d'une robe de chambre à petits dessins bruns et noirs, glissa ses pieds dans des mules de cuir rouge et, toussant à petits coups, gagna le salon...

C'était une grande pièce à l'ancienne mode, haute de plafond et de fenêtres, garnie de meubles tendus de peluche rouge et dont le dessus de cheminée s'ornait d'un énorme miroir. Prenant un cigare dans une boîte placée sur la table, il s'assit dans un vaste fauteuil. Ses pieds gisaient au milieu d'un carré de soleil attardé et la fumée qu'il rejetait se matérialisait brusquement en passant dans le rayon de lumière. Quand il retirait le cigare de sa bouche, il fronçait les sourcils et se mordillait les ongles. On frappa à la porte. Il se redressa, l'œil vif et les muscles tendus.

— Entrez! cria-t-il.

C'était un garçon vêtu d'une veste blanche.

Ned Beaumont dit « Ah, bon! » d'un ton désappointé et se rassit.

Le garçon entra dans la chambre et en ressortit avec le plateau du déjeuner. Ned Beaumont jeta le bout de

son cigare dans la cheminée et pénétra dans la salle de bains.

Quand il reparut, baigné, rasé et habillé, sa démarche était devenue moins lourde et son teint s'était éclairci.

VI

Il n'était pas encore midi lorsque Ned Beaumont quitta son appartement. Il parcourut à pied la longueur de huit pâtés de maisons jusqu'à un immeuble assez morne situé dans Link Street. Ayant pressé un bouton dans le vestibule, il pénétra dans le bâtiment et se fit transporter au sixième étage par un ascenseur exigü.

Il pressa un petit bouton près de la porte marquée 611. Celle-ci s'ouvrit, révélant une petite bonne femme qui ne pouvait guère avoir dépassé dix-neuf ans. Elle avait un regard furieux dans un visage blême convulsé par la colère.

— Oh, hello! dit-elle avec un sourire destiné à excuser l'irritation de son visage.

Sa voix aiguë avait des résonances métalliques. Elle portait un manteau de fourrure de couleur brune mais elle n'avait pas de chapeau. Ses cheveux presque noirs et coupés très courts recouvraient sa tête d'une calotte brillante et comme laquée. Des boucles d'oreilles en corallines serties d'or s'agitaient à chaque mouvement de sa tête.

Elle recula, tirant la porte avec elle.

Ned Beaumont entra.

— Bernie est-il levé?

La colère enflamma le visage de la femme.

— Le sacré bâtard! cria-t-elle.

Ned Beaumont qui poussait la porte ne se retourna

pas. La fille se colla contre lui, saisit ses bras à la hauteur du coude et essaya de le secouer.

— Savez-vous tout ce que j'ai fait pour ce type-là? dit-elle. J'ai abandonné les meilleurs des parents; un père et une mère qui me prenaient pour une petite perfection. Ils m'avaient pourtant bien dit que c'était un propre à rien! Tout le monde me le disait d'ailleurs, mais j'ai été trop bête pour les croire. Eh bien, je peux vous assurer que je suis fixée sur son compte maintenant, le...

Le reste de la phrase consista en injures grossières.

Ned Beaumont, immobile, écoutait gravement. Ses yeux avaient pris un aspect bilieux. Quand elle s'interrompit, hors d'haleine, il questionna :

— Qu'est-ce qu'il a fait?

— Fait? Il m'a laissé tomber, le bougre de...

La phrase s'acheva en grossièretés.

Ned Beaumont fit une grimace douloureuse. Il se força à sourire.

— Il n'a rien laissé pour moi? demanda-t-il.

Elle approcha son visage de celui de Ned Beaumont et ses yeux s'agrandirent.

— Il vous doit quelque chose? dit-elle.

— J'ai gagné... Il s'interrompit pour tousser... Je suis censé avoir gagné hier, trois mille deux cent cinquante dollars sur Peggy O'Toole, dans la quatrième course.

Elle lâcha son bras et eut un rire sarcastique.

— Vous pouvez toujours attendre!

Elle tendit ses mains, la paume en-dessous et les doigts écartés.

— Regardez... Une seule bague, un anneau portant une cornaline, était passée dans son petit doigt. Elle indiqua ses boucles d'oreilles.

— Voilà tout ce qui me reste de mes bijoux et il ne m'aurait même pas laissé ceux-là si je ne les avais pas eus sur moi.

Ned Beaumont s'enquit d'un ton détaché :

— Quand cela s'est-il produit?

— La nuit dernière, mais je ne m'en suis aperçue que ce matin. Et ne vous imaginez pas que je ne vais pas faire le nécessaire pour que cet individu regrette de m'avoir connue!

Elle plongea sa main dans son corsage et la ressortit fermée. L'ayant tendue jusque sous le nez de Ned Beaumont, elle ouvrit les doigts. Trois bouts de papier chiffonnés apparurent. Mais quand il voulut les prendre, elle referma la main et recula.

Ned Beaumont tordit nerveusement les lèvres et laissa retomber ses bras le long du corps.

— Avez-vous vu ce que les journaux de ce matin racontent au sujet de Taylor Henry? dit-elle d'un air excité.

Ned Beaumont répondit : « Oui », d'un ton calme, mais sa poitrine se leva et s'abaisse rapidement.

Elle exhiba de nouveau les trois bouts de papier.

— Savez-vous ce que c'est que ça?

Ned Beaumont secoua la tête mais ses yeux brillaient derrière ses paupières mi-closes.

— Ces fafiots-là sont des billets à ordre de Taylor Henry, déclara-t-elle d'un ton triomphant, et il y en a pour douze cents dollars.

Ned Beaumont fit mine de parler puis se ravisa. Finalement, il observa d'un ton indifférent :

— Ils n'ont plus aucune valeur maintenant.

Elle les replaça dans son corsage et se rapprocha de lui.

— Ils n'en ont jamais eu aucune, dit-elle, et c'est pour cela qu'il est mort.

— C'est une supposition.

— C'est tout ce que vous voudrez, répliqua-t-elle, mais laissez-moi vous dire ceci : Bernie a téléphoné à Taylor vendredi dernier et l'a prévenu qu'il lui laissait trois jours pour raquer.

Ned Beaumont passa l'ongle de son pouce sur un côté de sa moustache.

— C'est la colère qui vous fait parler, déclara-t-il.

Elle fit une grimace méprisante.

— Naturellement que c'est la colère, dit-elle. Je suis même tout juste assez en colère pour aller porter ça à la police. Et si vous ne me croyez pas, vous êtes plus bête que je le pensais.

Il parut demeurer incrédule.

— Où les avez-vous trouvés?

— Dans le coffre-fort...

Elle secoua d'un air de défi sa tête aux cheveux lustrés.

— A quelle heure a-t-il filé?

— Je ne sais pas. Je suis rentrée à neuf heures et demie et j'ai passé une partie de la nuit à l'attendre. Ce n'est que ce matin que j'ai commencé à me méfier de quelque chose et que j'ai jeté un coup d'œil pour m'apercevoir qu'il avait râflé tout le pèze et tous les bijoux que je n'avais pas sur moi.

Il lissa de nouveau sa moustache et questionna :

— Vous ne savez pas où il est allé?

Elle se mit à trépigner, maudissant le fugitif d'une voix aiguë et furieuse en brandissant les poings.

— Fermez ça! dit Ned Beaumont.

Il lui saisit les poignets et la maintint.

— Si vous ne savez rien faire de mieux que hurler, donnez-moi ces billets, je saurai m'en servir.

Elle dégagea ses poignets et se remit à crier :

— Je ne vous donnerai rien! Je les donnerai à la police et à personne d'autre.

— Très bien, dit-il, faites-le. Où croyez-vous qu'il soit parti, Lee?

Elle répondit qu'elle ne savait pas où il était mais qu'elle savait fichtre bien où elle voudrait le voir.

— C'est ça, remarqua Ned Beaumont avec ennui. Faites de l'esprit, ça nous avancera beaucoup. Croyez-vous qu'il soit retourné à New-York?

— Est-ce que je sais!

Les yeux de la jeune femme révélaient sa méfiance.

Ned Beaumont rougit d'irritation.

— Qu'est-ce que vous avez, maintenant?

Elle prit un air innocent.

Il se pencha vers elle. Sa voix était devenue pesante

et il soulignait chacune de ses paroles d'un mouvement de tête.

— Oui? Eh bien, n'allez pas vous figurer que vous ne porterez pas ces billets à la police, Lee, car vous allez y aller.

— Bien sûr que je vais y aller! dit-elle.

VII

Dans le « drug store¹ » qui occupait une partie du rez-de-chaussée de l'immeuble, Ned Beaumont donna un coup de téléphone. Ayant obtenu le numéro de la Police, il réclama le lieutenant Dolan. Quand celui-ci fut au bout du fil, Ned Beaumont dit :

— Allô, le lieutenant Doolan? Je téléphone de la part de Miss Lee Wilshire. Elle se trouve dans l'appartement de Bernie Despain, 1666 Link Street. Il paraît qu'il a filé la nuit dernière en laissant derrière lui quelques billets à ordre signés de Taylor Henry... Oui, parfaitement, et elle prétend l'avoir entendu menacer Taylor Henry il y a deux ou trois jours... Oui, et elle désire vous voir aussitôt que possible... Non, vous feriez mieux de venir tout de suite ou d'envoyer quelqu'un... Oui... Ça n'a pas d'importance, vous ne me connaissez pas. Je téléphone de sa part parce qu'elle ne veut pas téléphoner de chez Despain...

Il écouta encore un instant puis raccrocha le récepteur sans rien ajouter et sortit du « drug-store ».

1. Le « drug-store » est le droguiste américain. C'est une combinaison de pharmacie, de bazar, de bar et de bureau de tabac.

VIII

Ned Beaumont sonna à la porte d'une petite maison en briques rouges toute neuve située au milieu d'une rangée de petites maisons semblables tout en haut de Thames Street. Une jeune négresse ouvrit la porte. Quand elle le vit, elle sourit de toutes ses dents :

— Comment allez-vous, monsieur Beaumont?

— Hello, June! répondit-il. Il y a quelqu'un?

— Oui, monsieur. Ils sont encore à table.

Il entra dans la salle à manger. Paul Madvig et sa mère y étaient assis l'un en face de l'autre, de chaque côté d'une table recouverte d'une nappe à carreaux blancs et rouges. Il y avait trois couverts sur la table mais l'un d'eux n'avait pas été utilisé et la chaise placée devant était inoccupée.

La mère de Paul Madvig était une grande femme osseuse dont la blondeur n'avait pas encore complètement disparu malgré ses soixante-dix et quelques années. Ses yeux bleus étaient demeurés aussi clairs et aussi jeunes que ceux de son fils — ils parurent même soudain plus jeunes quand ils se posèrent sur Ned Beaumont.

— Vous voici enfin! reprocha-t-elle. Vous êtes un méchant garçon de négliger ainsi une vieille femme.

Ned Beaumont sourit d'un air moqueur.

— C'est que je suis un grand garçon, maintenant, répondit-il. Il faut que je m'occupe de mes affaires.

Il fit un signe de la main à Madvig.

— Hello, Paul.

— Asseyez-vous, dit Madvig, June trouvera bien quelque chose à vous donner.

Ned Beaumont se courba sur la main maigrie que

Mrs. Madvig lui avait tendue et la baisa. Elle la lui retira d'une saccade.

— Je me demande où vous apprenez toutes ces singeries!

— Je vous ai dit que j'étais devenu un grand garçon, maman.

Il s'adressa de nouveau à Madvig.

— Merci, je viens à peine de finir mon petit déjeuner. Puis tournant les yeux vers la chaise vide, il s'enquit :

— Où est Opal?

Mrs. Madvig répondit :

— Elle est allée se reposer, elle ne se sentait pas bien.

Ned Beaumont hocha la tête, fit une pause, puis questionna poliment :

— Rien de sérieux?

Il fixait Madvig.

Celui-ci secoua la tête.

— Mal à la tête ou quelque chose du même genre. Je crois qu'elle danse trop.

— Vous êtes un drôle de père pour ne même pas savoir quand votre fille a ses maux de tête!

De petites rides se hérissèrent autour des yeux de Madvig.

— Voyons, maman, ne dites pas de choses indécentes!

Il se retourna vers Beaumont :

— Qu'est-ce que vous racontez de neuf?

Ned Beaumont passa derrière Mrs. Madvig pour gagner la chaise vide et s'assit.

— Bernie Despain a quitté la ville la nuit dernière en emportant mon gain sur Peggy O'Toole, annonça-t-il.

Les yeux de l'homme blond exprimèrent la surprise.

Ned Beaumont ajouta :

— Lee prétend l'avoir entendu téléphoner à Taylor vendredi dernier, et lui donner trois jours pour payer ses dettes.

Madvig se passa le dos de la main sur le menton.

— Qui est Lee?

— La femme de Despain.

— Oh!

Puis voyant que Beaumont se taisait, il interrogea :

— A-t-il dit ce qu'il ferait au cas où Taylor ne paierait pas?

— Elle ne m'en a pas parlé.

Ned Beaumont posa l'avant-bras sur la table et se pencha vers l'homme blond.

— Faites-moi nommer assistant du sheriff, Paul, ou quelque chose du même genre.

— Au nom du Christ! s'écria Madvig en clignant des yeux, à quoi cela peut-il vous servir?

— Ça me donnera plus de facilités. Je vais donner la chasse à Bernie et un mandat régulier m'évitera des ennuis.

Madvig examina le jeune homme d'un air soucieux.

— Qu'est-ce qui vous prend? questionna-t-il d'une voix lente.

— Mes trois mille deux cent cinquante dollars.

— C'est possible, observa Madvig de la même voix traînante, mais il y avait déjà quelque chose qui vous tracassait la nuit dernière alors que vous ne saviez pas encore que Bernie avait filé.

Ned Beaumont agita le bras avec impatience.

— Vous ne voudriez tout de même pas que je bute dans un cadavre sans sourciller? rétorqua-t-il. Mais ne vous inquiétez pas de ça maintenant. La seule chose qui compte c'est qu'il faut que j'aie ce type-là. Il le faut!

Son visage avait pâli, ses mâchoires s'étaient serrées et il s'exprimait d'un ton terriblement sérieux.

— Ecoutez, Paul, il ne s'agit pas seulement d'argent. Trois mille deux cent cinquante dollars font une jolie somme mais j'agis de même si c'était un dollar. Il y a deux mois que je n'ai pas gagné un pari. Ça me fiche le cafard. A quoi suis-je bon si la chance me lâche? Et voilà que je gagne — ou que je crois avoir gagné — et tout va bien de nouveau. Je commence à ne plus me sentir honteux comme un chien fouetté et à relever la tête. L'argent a bien son importance, mais ce n'est pas tellement ça qui compte... C'est de perdre et de perdre

toujours qui me met à cran. Comprenez-vous? Ça me mine. Et voilà que lorsque je crois en avoir fini, ce type-là me fait marron. Je ne peux pas accepter ça! Si je me laissais faire je serais un type fini. Mais je ne le supporterai pas, je l'aurai. Je vais y aller tête baissée mais vous pourriez me faciliter beaucoup les choses en faisant ce que je vous demande.

Madvig tendait sa main large ouverte et donna une poussée amicale au visage de Ned Beaumont.

— Oh, au diable, Ned! dit-il. Bien entendu que je vais arranger ça. Ce que j'en disais c'est parce que je n'aime pas vous voir empêtré dans des histoires, mais... par le diable!... si c'est comme ça... Je crois que le mieux serait de vous bombarder détective auxiliaire attaché au bureau de l'Attorney de District. Comme ça vous ne dépendrez que de Farr et ce n'est pas lui qui ira mettre le nez dans vos affaires.

Mrs. Madvig se leva. Elle tenait une assiette dans chacune de ses longues mains osseuses.

— Si je n'avais pas pour règle de ne jamais me mêler des affaires de vous autres hommes, dit-elle d'une voix pleine de reproche, j'aurais certainement quelque chose à vous dire à tous les deux pour vous apprendre à vous fourrer dans toutes sortes de chinoïseries qui peuvent aboutir à vous mettre dans Dieu sait quel pétrin!

Ned Beaumont eut un large sourire qui ne s'effaça que lorsqu'elle eut quitté la pièce. Ses traits reprirent alors leur sérieux et il questionna vivement :

— Pouvez-vous arranger ça cet après-midi?

— Bien sûr, répondit Madvig en se levant. Je vais téléphoner à Farr. Et s'il y a autre chose que je puisse faire pour vous, vous savez...

Ned Beaumont secoua la tête et Madvig sortit.

La négresse entra et commença à desservir.

— Croyez-vous que Miss Opal dorme? demanda Ned Beaumont.

— Oh, non, monsieur! Je viens justement de lui monter du thé et des toasts.

— Grimpez lui demander si je peux lui faire un bout de visite, June.

Quand la bonne fut sortie, Ned Beaumont se leva de table et commença à parcourir la pièce de long en large. Des plaques rouges échauffaient ses joues pâles. A l'entrée de Madvig, il s'arrêta.

— O. K. annonça ce dernier. Si Farr n'était pas là, voyez Barbero. Il arrangera ça et vous n'aurez pas besoin de lui donner d'explications.

— Merci, dit Ned Beaumont.

Il regarda la négresse qui s'était arrêtée à la porte.

— Miss Opal fait dire que vous montiez.

IX

La couleur dominante de la chambre d'Opal Madvig était le bleu. Adossée à ses oreillers, la jeune fille était elle-même vêtue d'une camisole bleu et argent. Ses yeux étaient bleus comme ceux de son père et de sa grand'mère. Comme eux aussi elle était grande avec de longs muscles. Ses traits réguliers et nets s'accompagnaient d'une carnation claire et rose comme celle d'un enfant. Mais le bord de ses paupières était rouge.

Elle laissa tomber le fragment de toast qu'elle tenait sur le plateau posé sur ses genoux, tendit la main à Ned Beaumont, lui montra ses fortes dents blanches dans un sourire et dit :

— Hello Ned!

Sa voix était mal assurée.

Il ne lui prit pas la main mais en frappa légèrement le dos de ses doigts.

— Salut, la même, dit-il.

Puis il s'assit sur le pied du lit, croisa ses longues jambes et sortit un cigare.

— La fumée fait mal à la tête? questionna-t-il.

— Oh, non!

Il hocha la tête d'un air entendu, remit le cigare dans sa poche et abandonna son air insouciant. Il se tourna légèrement pour mieux la voir. Ses yeux devinrent humides et compatissants, sa voix un peu rauque.

— Je sais, petite, dit-il; c'est dur!

Elle ouvrit tout grand ses yeux de bébé.

— Oh, non! Vraiment ce n'est pas si terrible que ça. Mon mal de tête est presque parti.

Elle parlait d'une voix ferme.

Il eut un mince sourire.

— Alors, je suis un intrus maintenant?

Elle fronça légèrement les sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Ned?

Ce fut d'un ton aussi dur que son sourire qu'il répondit :

— Je veux dire : Taylor...

Bien que le plateau posé sur ses genoux eut légèrement frêmi, rien ne bougea dans le visage de la jeune fille.

— Oui, dit-elle; mais... vous savez, je ne l'avais pas vu depuis des mois, depuis que papa...

Ned Beaumont se leva.

— Très bien, lança-t-il par-dessus son épaule en s'avancant vers la porte.

La jeune fille étendue dans le lit ne prononça pas une parole.

Il sortit de la pièce et descendit l'escalier. Dans l'entrée, il trouva Paul Madvig qui enfilait son manteau.

— Il faut que j'aile au bureau pour ces contrats de drainage. Je vous déposerai chez Farr si vous voulez?

Ned Beaumont venait d'accepter lorsque la voix d'Opal leur parvint de l'étage supérieur.

— Ned... Ned!

— Voilà! répondit-il. Puis, s'adressant à Madvig : Ne m'attendez pas si vous êtes pressé.

Madvig consulta sa montre.

— Il faut que je file. Je vous verrai au Club, ce soir?

Ned Beaumont murmura un assentiment et remonta. Opal avait poussé le plateau sur le pied du lit.

— Fermez la porte, dit-elle. Pourquoi me traitez-vous ainsi? questionna-t-elle.

— Ce n'est pas bien de me mentir, déclara-t-il gravement.

— Mais Ned...

Les yeux bleus scrutèrent les siens.

— Quand avez-vous rencontré Taylor pour la dernière fois?

— Vous voulez dire, pour lui parler?

Il se releva d'un bond, lança « Très bien » par-dessus son épaule et se dirigea vers la porte. Il n'en était plus qu'à un pas lorsque la jeune fille s'écria :

— Oh, Ned, ne me rendez donc pas les choses si difficiles!

Il se rassit sur le lit, à côté d'elle et attira sa tête sur son épaule. Des lèvres pressées contre le revers de son veston des paroles jaillirent...

— Saviez-vous... Saviez-vous que je le voyais?

— Oui.

Elle se redressa, alarmée :

— Et papa?

— Je ne sais pas... mais je ne le crois pas.

Elle cacha à nouveau son visage au creux de son épaule et sa voix reprit un son étouffé.

— Oh, Ned, j'étais encore avec lui tout l'après-midi d'hier... tout l'après-midi!

Il ne répondit rien mais resserra l'étreinte du bras qu'il avait passé autour d'elle.

Elle se tut un instant puis demanda :

— Qui... qui est-ce qui l'a tué?

Il fit une grimace.

— Qui? répéta-t-elle furieusement.

Il hésita, s'humecta les lèvres et formula lentement une question.

— Voulez-vous me promettre de le garder pour vous jusqu'au bon moment?

— Oui, répliqua-t-elle.

Mais quand elle le vit sur le point de parler, elle l'arrêta, empoignant son épaule à deux mains :

— Attendez! Je ne le promets que si vous me garantissez qu'ils ne s'échapperont pas, qu'ils seront pris et punis!

— Je ne peux pas vous promettre ça... personne ne le pourrait.

Elle se mordit les lèvres, les yeux fixés sur son visage.

— Très bien, dit-elle alors, je promets; qui est-ce?

— Il ne vous a jamais dit qu'il devait de l'argent à un bookmaker, à un nommé Bernié Despain? Plus d'argent qu'il ne pouvait en payer?

— C'est... c'est Despain?

— Je le crois... mais ne vous a-t-il jamais parlé de ses dettes?

— Je savais qu'il était ennuyé, il me l'avait dit, mais il ne m'avait pas expliqué pourquoi, excepté que son père et lui s'étaient querellés pour une question d'argent et qu'il était « au bout de son rouleau ». Ce sont ses propres paroles.

— Il n'a pas parlé de Despain?

— Non, pourquoi? Pourquoi croyez-vous que c'est Despain?

— Il avait des billets de Taylor pour plus de mille dollars et il ne pouvait pas arriver à se faire payer. Hier soir, il a quitté la ville à l'improviste. La police le recherche.

Il baissa la voix en la regardant de côté.

— Feriez-vous quelque chose pour les aider à mettre la main dessus?

— Oui, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Je veux dire quelque chose d'un peu... enfin, d'un peu... en dessous. Comprenez-vous, il sera difficile de le faire condamner mais, s'il est coupable, feriez-vous... quelque chose pour rendre sa condamnation plus certaine?

— N'importe quoi!

Il soupira et sa bouche eut un pli amer,

— Que voulez-vous que je fasse? interrogea-t-elle ardemment.

— Je voudrais que vous me procuriez un chapeau de Taylor.

— Quoi?

— Je voudrais un chapeau de Taylor, répéta-t-il. Son visage avait rougi. Pouvez-vous m'en procurer un?

Le visage d'Opal exprima la stupéfaction.

— Mais pourquoi, Ned?

— Pour être sûr de « poisser » Despain. C'est tout ce que je puis vous dire. Pouvez-vous m'avoir le chapeau, oui ou non?

— Je... je crois pouvoir. Mais je voudrais...

— Quand?

— Cet après-midi, je crois, dit-elle, mais je...

Il l'interrompit à nouveau.

— Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus long. Moins vous en saurez et mieux cela vaudra, par exemple à propos du chapeau.

Il l'entoura de son bras et lui dit :

— Vous l'aimiez vraiment, petite, ou bien c'était seulement parce que papa...

— Je l'aimais réellement, sanglota-t-elle. J'en suis sûre... j'en suis absolument sûre!

CHAPITRE II

LE COUP DU CHAPEAU

Ned Beaumont, coiffé d'un chapeau trop petit pour sa tête, suivit le porteur chargé de ses valises qui se dirigeait à travers la gare du Grand Central vers la sortie de la Quarantième Rue. Le porteur le conduisit à un taxi marron. Il lui tendit un pourboire, grimpa dans le taxi, donna au chauffeur l'adresse d'un hôtel de Broadway et se rencoigna en fumant un cigare. Tandis que le taxi roulait avec la multitude de véhicules s'acheminant vers les théâtres de Broadway, il mâchait son cigare plus qu'il ne le fumait.

Dans Madison Avenue, un taxi vert virant à contre-sens rentra en plein dans le taxi marron, le culbutant sur une voiture rangée le long du trottoir et projetant son passager dans un coin sous une pluie d'éclats de verre.

Il se dégagea au milieu d'une foule rapidement grossissante et déclara qu'il n'avait rien. Après avoir répondu aux questions d'un policeman, il fit porter ses bagages dans un autre taxi. Il avait soigneusement remis sur sa tête le chapeau qui ne lui allait pas. Pendant le reste du parcours, il resta tassé dans un coin du véhicule, le visage blême et frissonnant.

Une fois inscrit à l'hôtel, il réclama son courrier et se vit remettre deux messages téléphoniques et deux enve-

lottes non affranchies. Il se fit apporter une pinte de whisky par le chasseur qui l'avait conduit à sa chambre. Lorsque celui-ci fut parti, il donna un tour de clé à la serrure et lut les messages téléphoniques. Tous les deux étaient datés du jour même, l'un de 16 h. 50, l'autre de 20 h. 5. Il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Elle marquait 20 h. 45. Le premier message portait : « Suis à la Gargouille » ; le second : « Chez Tom et Jerry ; téléphonerai plus tard. » Tous deux étaient signés : Jack.

Il ouvrit l'une des enveloppes. Elle contenait une feuille de papier couverte d'une écriture masculine hardie et datée de la veille. « Elle loge au *Matin*, chambre 1211. Inscrite sous le nom d'Eileen Dale, Chicago. Elle est allée à la poste donner des coups de téléphone et s'est mise en rapport avec un homme et une femme qui habitent la 30^e, rue Est. Ils ont visité un grand nombre d'endroits, généralement des « speakies¹ », probablement dans l'espoir de le retrouver mais sans succès. Ma chambre est le 734. L'homme et la femme s'appellent Brook. »

La feuille incluse dans la seconde enveloppe était de la même main et datée du même jour.

« J'ai vu Deward ce matin mais il affirme ignorer la présence de Bernie. Téléphonerai plus tard. Signé : Jack. »

Ned Beaumont fit sa toilette et mit du linge frais. Il tira ensuite une chaise devant la fenêtre et s'y installa jusqu'à ce que la sonnerie du téléphone vint le déranger.

— Allô, dit-il. Oui, Jack, à l'instant ... Où ? ... Certainement ... Entendu, j'arrive.

Il but une dernière rasade d'alcool, coiffa le chapeau qui lui allait mal, ramassa le manteau qu'il avait posé sur le dos d'une chaise, l'endossa, palpa l'une des poches, éteignit et sortit. Il était neuf heures dix.

1. *Speaky*, abréviation *speakeasy* signifie débit d'alcool clandestin. De *speakeasy*, parlez doucement. Sous-entendu : pour ne pas alerter les espions de la prohibition...

II

Dans Broadway, Ned Beaumont poussa une porte battante vitrée située sous une enseigne lumineuse, et pénétra dans un étroit corridor. L'enseigne portait : *Tom and Jerry*. Au bout du corridor, une porte identique à la première mais à un seul battant introduisait dans un petit restaurant.

Un homme assis au coin d'une table se leva pour lui faire signe. Il était de taille moyenne et avait un visage fin et brun plutôt attrayant.

— Hello, Jack! dit Ned Beaumont en lui serrant la main.

— La fille et les Brook sont en haut, dit Jack. Ce que vous avez de mieux à faire est de vous asseoir ici, le dos tourné à l'escalier. Je peux les repérer s'ils sortent et je peux voir Bernie s'il entre. Il y a assez de monde pour qu'ils ne vous remarquent pas.

— Ils l'attendent? questionna Ned Beaumont en s'asseyant.

Jack secoua évasivement les épaules.

— Je ne sais pas, mais ils doivent avoir une raison pour s'attarder ici. Voulez-vous manger? On ne sert pas à boire au rez-de-chaussée.

— Je veux boire quelque chose, dit Ned Beaumont. Nous trouverons bien en haut un endroit où ils ne nous verront pas?

— Ce n'est pas grand ici, protesta Jack, il n'y a qu'une paire de stalles. Nous serions à l'abri des regards du trio mais si Despain vient, il est probable qu'il nous verra.

— Courrons-en le risque. Je veux boire quelque chose et, s'il arrive, je peux tout aussi bien lui parler tout de suite.

Jack jeta un regard curieux sur Ned Beaumont puis se détourna.

— C'est vous qui commandez... Je vais voir s'il y a une stalle vide. Il hésita, haussa les épaules et quitta la table.

Ned Beaumont fit demi-tour sur sa chaise pour suivre des yeux l'élégant jeune homme. Son regard resta fixé sur lui pendant qu'il montait l'escalier et, lorsqu'il eut disparu, il continua à regarder dans la même direction jusqu'à sa réapparition. Jack s'arrêta sur l'avant-dernière marche et lui fit signe.

— La meilleure stalle est vide et sa cloison est tournée par ici. Jetez donc un coup d'œil aux Brooks en passant.

Ils gravirent l'escalier. Les stalles avec leurs bancs et leurs partitions de bois s'élevant à hauteur de poitrine, se trouvaient à droite sur le palier. Il leur fallut faire un détour pour y arriver. Quant à la salle à manger du second, ils pouvaient l'apercevoir à travers une arche s'ouvrant à l'extrémité du bar.

Le regard de Ned Beaumont rencontra le dos de Lee Wilshire. Elle était vêtue d'une robe feuille morte sans manche et coiffée d'un chapeau marron. Son manteau de fourrure fauve pendait sur le dos de sa chaise. Un animal prédateur d'une quarantaine d'années, homme pâle de visage, au nez crochu et au menton long, était assis à sa gauche, l'air taciturne. Une jeune femme rousse et grasse, aux yeux très écartés, était assise en face d'elle. Cette dernière riait.

Pendant ce temps Jack avait continué à s'avancer vers leur stalle et Ned Beaumont l'y rejoignit. Pour mieux utiliser l'abri de la partition, il s'assit au fond, tournant le dos à la salle. Il avait retiré son chapeau mais gardé son pardessus.

Un garçon s'approcha.

— Whisky, dit Ned Beaumont.

Jack commanda un Rickey.

Jack ouvrit un paquet de cigarettes, en prit une, la contempla longuement et dit :

— C'est votre affaire et pas la mienne; je travaille pour vous. Mais laissez-moi vous dire que, s'il a des amis ici, l'endroit est mal choisi pour l'accoster.

— Oui... mais en a-t-il?

Jack fit rouler sa cigarette dans un coin de sa bouche où elle s'agita au rythme de ses paroles.

— S'ils l'attendent ici, c'est probablement une de ses planques¹.

Le garçon apportait leurs consommations. Ned Beaumont avala son verre d'un trait.

— Il y a tellement d'eau qu'il n'y a plus d'alcool, grogna-t-il.

— Oui, ça ne m'étonne pas, dit Jack en humant une gorgée du sien. Il alluma sa cigarette avant d'en avaler une autre.

— Je l'entreprendrai aussitôt qu'il entrera, dit Ned Beaumont.

Le visage de Jack ne révéla rien de ce qu'il pensait.

— Et moi? Qu'est-ce que je fais dans tout ça?

Ned Beaumont fit signe au garçon.

— Vous n'avez qu'à me laisser faire.

Il commanda une double mesure de whisky et Jack un autre Rickey.

Ned Beaumont vida son verre d'un seul coup. Jack avait laissé remporter son premier verre à demi plein, il ne fit qu'effleurer le second. Il n'avait pas encore eu le temps de le finir que Ned Beaumont avait déjà commandé et lampé deux autres whiskys. C'est alors que Bernie Despain fit son apparition. Jack, qui surveillait l'escalier, vit le bookmaker le premier et posa sa main sur le bras de Beaumont. Celui-ci leva les yeux de sur son verre. Son visage se durcit. S'appuyant des deux mains sur la table, il se mit sur pieds. Il sortit de la stalle et se trouva devant Despain.

— Je veux mon argent, Bernie.

1. Planque, lieu d'asile et de rendez-vous temporaire utilisé par la pègre.

L'homme qui suivait Despain contourna celui-ci et frappa Beaumont dans l'estomac. Il était de petite taille mais avec des épaules épaisses et des poings massifs.

Ned Beaumont fut projeté contre la cloison de la stalle. Son corp se courba et ses genoux fléchirent mais il ne tomba pas. Il resta ainsi pendant un instant, les yeux vitreux et le visage livide. Puis il prononça quelques paroles incompréhensibles et gagna l'escalier. Tête nue, il descendit les marches en chancelant. Ayant traversé la salle à manger, il sortit sur le trottoir où il vomit. Quand il eût fini il s'approcha d'un taxi arrêté à quelques mètres de là et donna au chauffeur l'adresse d'un endroit situé dans Greenwich Village.

III

Ned Beaumont sortit de son taxi devant un immeuble dont la porte, située en contre-bas de la rue, s'ouvrait au pied d'un escalier de pierre brune. Par cette porte, il pénétra dans une petite salle où deux « bartenders¹ » en blouses blanches, debout derrière un bar de vingt pieds, servaient une douzaine d'hommes et de femmes. Deux garçons vaguaient entre les tables où d'autres consommateurs étaient assis.

Le plus chauve des deux « barmen » s'écria :

— Bonté du Ciel ! C'est Ned..., posa la mixture brune qu'il était en train de secouer et lui tendit par-dessus le bar une main mouillée.

Ned Beaumont répondit :

— Hello, Mack, et secoua la main mouillée.

L'un des garçons vint aussi serrer la main de Ned Beaumont. Il fut suivi d'un Italien rondet et jovial que Ned Beaumont appela Tony.

Ces saluts échangés, Ned Beaumont déclara qu'il payait une tournée.

1. Bartenders, garçons de bar.

— Je voudrais bien voir ça! répliqua Tony. Il se retourna et frappa sur le bar avec un verre à cocktail vide.

— Ce soir, le type que vous voyez là ne doit rien payer ici, même pas un verre d'eau, dit-il lorsqu'il eut attiré l'attention du personnel. Tout ce qu'il prendra est au compte de la maison.

— Bon, dit Ned Beaumont, un whisky.

Deux filles assises à une table à l'autre extrémité de la salle se levèrent et crièrent ensemble :

— You-on! Ned!

— Je reviens, dit-il à Tony. Il gagna leur table. Elles l'embrassèrent, le questionnèrent, le firent asseoir et le présentèrent à leurs compagnons.

Il s'assit et répondit à leurs questions qu'il ne faisait que passer à New-York et qu'il prendrait un whisky.

Un peu avant trois heures, ils quittèrent leur table et l'établissement de Tony pour aller dans un autre en tout point semblable, situé trois rues plus loin.

A trois heures et demie, l'un des deux hommes s'en alla sans dire adieu et sans que les autres y prêtassent attention. Dix minutes plus tard, Ned Beaumont, l'autre homme et les deux filles partirent à leur tour. Ayant pris un taxi ils se firent conduire à un hôtel voisin de Washington Square où l'une des filles et l'autre homme descendirent. Celle qui restait emmena Beaumont — qui l'appelait Fedink — dans un appartement de la Soixante-treizième rue. Le local était surchauffé; lorsqu'elle ouvrit la porte l'air chaud les enveloppa. Elle fit trois pas dans la pièce, poussa un soupir et s'affaissa.

Ned Beaumont ferma la porte et essaya de la ranimer. Il n'y put parvenir. Il la traîna alors dans l'autre pièce et la déposa sur un lit de repos recouvert en chintz. L'ayant dévêtue en partie, il trouva des couvertures qu'il étendit sur elle et ouvrit une fenêtre. Il alla ensuite dans la salle de bains pour y vomir. Finalement, il revint dans le salon, s'étendit tout habillé sur le sofa et s'endormit.

Une sonnerie de téléphone, toute proche de Ned Beaumont, retentit et le réveilla. Il ouvrit les yeux, posa les pieds sur le sol et jeta un coup d'œil autour de lui. Quand il aperçut le téléphone, il ferma les yeux et s'étendit à nouveau.

La sonnerie continuant, il poussa un grognement, se tortilla sur sa couche jusqu'à ce qu'il eût dégagé son bras gauche et, approchant son poignet de ses yeux, regarda sa montre en clignant des yeux. Le verre était cassé et les aiguilles marquaient minuit moins douze.

Il recommença à se tortiller sur son sofa et posa sa tête sur la main de son bras gauche accoudé. La sonnerie persistait. Les yeux qu'il fixait sur ce qui l'entourait étaient misérablement vides. La lumière électrique brillait toujours et, à travers la porte ouverte, il pouvait apercevoir les pieds de Fedink qui dépassaient des couvertures.

Il poussa un nouveau grognement et s'assit, passant les doigts dans sa chevelure noire enmêlée et serrant ses tempes entre les paumes de ses mains. Ses lèvres sèches étaient recouvertes d'une croûte brune. Il y passa la langue et fit une grimace de dégoût. Puis il se leva, toussant par saccades. Il enleva ses gants et son manteau qu'il laissa tomber sur le sofa et gagna la salle de bains.

Quand il en sortit, il s'approcha du lit de repos situé dans l'autre pièce et examina Fedink. Elle dormait d'un sommeil lourd, le visage tourné vers le lit. Un de ses bras, revêtu d'une manche bleue, était replié sur sa tête. Le téléphone avait cessé de sonner. Il rajusta sa cravate et repassa dans le salon.

Sur une table placée entre deux chaises, une boîte contenait deux cigarettes « Mourad ». Il en prit une, murmura « Nonchalante... » sans sourire, trouva un paquet d'allumettes en papier, alluma sa cigarette et se dirigea vers la cuisine. Là, il pressa quatre oranges dans un grand verre et but. Il se fit ensuite deux tasses de café.

Comme il sortait de la cuisine, Fedink demanda d'une voix pâteuse :

— Où est Ted?

On ne voyait qu'un seul de ses yeux et il était à demi fermé.

Ned Beaumont s'approcha :

— Qui est Ted? interrogea-t-il.

— Le type qui m'accompagnait.

— Vous étiez accompagnée? Je ne m'en serais jamais douté.

Elle ouvrit la bouche et, en la refermant, fit entendre un bruit de succion désagréable.

— Quelle heure est-il?

— Je n'en sais rien non plus. Il fait jour, c'est tout ce que je puis vous dire.

Elle frotta son visage contre l'étoffe du coussin sur lequel il reposait et dit :

— C'est du propre. J'avais promis à Ted de l'épouser et voilà que je l'ai lâché pour rentrer chez moi avec le premier type que j'ai rencontré. Ses mains, qu'elle avait passé derrière sa tête, s'ouvrirent et se fermèrent. Je suis bien chez moi?...

— Vous aviez la clé du logement, répondit Ned Beaumont. Voulez-vous du jus d'orange et du café?

— Je ne veux rien... excepté claquer. Tout ce que je vous demande Ned, c'est de partir et de ne jamais revenir.

— C'est facile et ça ne me brisera pas le cœur, répondit-il d'un ton sardonique.

Il enfila son pardessus, mit ses gants, sortit de sa poche une casquette de couleur sombre toute chiffonnée et partit.



Une demi-heure plus tard, Ned Beaumont avait regagné son hôtel et frappait à la porte du numéro 734. Au bout d'un instant, la voix ensommeillée de Jack retentit de l'autre côté de la porte.

— Qui est là ?

— Beaumont.

— Ah ! Cette exclamation fut suivie d'un « Je viens » proféré sans enthousiasme.

Jack ouvrit la porte. Il était vêtu d'un pyjama à pois verts et avait les pieds nus. Son regard était vague et son visage bouffi de sommeil. Il bâilla, salua de la tête et retourna à son lit où il s'étendit, les yeux fixés sur le plafond. Puis s'enquit sans beaucoup d'intérêt :

— Comment allez-vous ce matin ?

Ned Beaumont qui avait fermé la porte, était resté debout entre celle-ci et le lit, fixant l'homme étendu d'un air maussade.

— Que s'est-il passé après mon départ ? interrogea-t-il.

— Rien. Jack recommença à bâiller. A moins que vous ne vouliez dire : Qu'est-ce que j'ai fait après votre départ ? Il n'attendit pas la réponse et continua : Je suis sorti et je me suis posté de l'autre côté de la rue pour attendre qu'ils sortent. Despain, sa poule et le type qui vous a sonné sont partis ensemble. Ils sont allés au Buckman, dans la Quarante-huitième rue. C'est là que crêche Despain — appartement 938 — sous le nom de Barton Dewey. Je suis resté là jusque vers trois heures. S'ils n'ont pas filé par une autre porte, ils y sont toujours. D'un geste de la tête, il indiqua un coin de la pièce. Votre chapeau est sur cette chaise. J'ai pensé que je ferais aussi bien de vous le rapporter.

Ned Beaumont s'approcha de la chaise et reprit sa coiffure trop étroite. Ayant fourré sa casquette dans la poche de son pardessus, il remit le chapeau sur sa tête.

— Si vous voulez boire quelque chose, il y a du gin sur la table, dit Jack.

— Merci, répondit Ned Beaumont. Avez-vous un revolver?

Les yeux de Jack cessèrent de contempler le plafond. Il se mit sur son séant, s'étira, bâilla encore et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez faire? Cependant sa voix n'exprimait qu'une curiosité polie.

— Je vais rendre visite à Despain.

Jack était assis, les jambes repliées, les mains croisées sur les genoux, le dos un peu courbé et les yeux fixés sur le pied du lit.

— Je ne crois pas que vous devriez faire ça, déclara-t-il lentement, du moins pas pour le moment.

— C'est maintenant qu'il faut que je le voie, répliqua Ned Beaumont.

Sa voix fit lever les yeux à Jack. Le teint du visage de Ned Beaumont était d'un gris plombé et malsain. Ses yeux troubles, aux paupières enflammées, étaient à demi fermés. Ses lèvres sèches et blanchies paraissaient enflées.

— Debout toute la nuit? s'enquit Jack.

— J'ai pu dormir.

— Ça va?

— Oui... Mais à propos du revolver?

Jack retira ses jambes de sous les draps et s'assit sur le bord du lit.

— Pourquoi ne dormez-vous pas un peu d'abord? Vous n'êtes pas en état d'y aller maintenant.

— J'y vais maintenant.

— Très bien mais vous avez tort, dit Jack. Vous savez que ce sont des clients avec qui il ne fait pas bon plaisanter!

— Où est le revolver? demanda Ned Beaumont.

Jack se leva et commença à déboutonner la veste de son pyjama.

— Donnez-moi le revolver et recouchez-vous, dit Ned Beaumont. Je pars.

Jack reboutonna les boutons qu'il avait défaits et se glissa de nouveau sous les draps.

— Le revolver est dans le tiroir du haut, dit-il. Il y a aussi des cartouches, si vous en voulez. Puis il se tourna de côté et ferma les yeux.

Ayant trouvé le pistolet, Ned Beaumont le glissa dans sa poche de derrière. Il éteignit la lumière.

— A plus tard, prononça-t-il.

La porte se referma sur lui.

VI

L'Hôtel Buckman était un édifice cubique où l'on louait des appartements meublés. Ned Beaumont demanda Mr. Dewey. Quand on s'enquit de son nom, il répondit : Ned Beaumont.

Cinq minutes après il sortait d'un ascenseur à l'entrée d'un long corridor menant à une porte ouverte sur le seuil de laquelle se tenait Bernie Despain.

Despain était un petit homme court et débile. nanti d'une tête trop grosse pour son corps. De longs cheveux, épais et bouffants exagéraient ce défaut jusqu'à la difformité. Son visage basané aux traits grossiers ne se rachetait que par les yeux qui étaient assez beaux. Des rides profondes sillonnaient son front et les alentours de sa bouche. Une de ses joues portait une cicatrice rosâtre. Son costume bleu était frais repassé et il ne portait pas de bijoux.

Debout dans le cadre de la porte, il regardait son visiteur avec un sourire sardonique.

— Bonjour, Ned, dit-il.

— J'ai besoin de vous parler, Bernie, déclara Ned Beaumont.

— Je m'en doutais! Aussitôt qu'on m'a téléphoné votre nom, je me suis dit : Je parie que ce type-là veut me parler!

Ned Beaumont ne répondit rien.

Le sourire de Despain s'accrut.

— Eh bien, mon garçon, ne restez pas là, entrez...

Il s'effaça.

La porte ouvrait dans un petit vestibule. De l'autre pièce, par une porte ouverte, on apercevait Lee Wilshire et l'homme qui avait frappé Beaumont. Ils étaient occupés à remplir deux valises mais s'étaient interrompus dans leur travail pour regarder Ned Beaumont.

Despain était entré derrière celui-ci, après avoir fermé la porte du corridor. Il reprit :

— Le Kid est un peu vif et, lorsque vous m'avez accosté, il a cru que vous me cherchiez querelle. Vous comprenez? Je lui en ai dit de toutes les couleurs et, si vous lui demandez, peut-être qu'il vous fera des excuses.

Le Kid grommela quelques paroles indistinctes. Lee Wilshire fixait sur Ned Beaumont un regard haineux. En réponse aux paroles du Kid elle eut un petit rire moqueur et acquiesça.

— Oui, c'est un vrai sportsman.

— Entrez, monsieur Beaumont, dit Bernie Despain. Vous connaissez tout le monde, je crois?

Ned Beaumont pénétra dans la pièce où se trouvaient Lee et le Kid.

— Comment va la bedaine? interrogea ce dernier.

Ned Beaumont ne répondit rien.

— Bon Dieu! s'exclama Bernie Despain, pour un type venu ici pour me parler, je n'ai jamais vu personne d'aussi silencieux!

— J'ai à vous parler, dit Ned Beaumont, mais avons-nous besoin de le faire devant tout ce monde?

— Moi, oui, répliqua Despain, mais pas vous. Vous,

vous êtes parfaitement libre d'aller à vos affaires. La porte est derrière vous.

— J'ai affaire ici.

— Ah, oui! C'est vrai. Une affaire d'argent?

Despain ricana en regardant le Kid.

— Il était question d'argent, n'est-ce pas, Kid?

Celui-ci s'était posté dans l'entrée par laquelle Ned Beaumont avait pénétré dans la pièce.

— Il y était question d'argent, dit-il d'une voix éraillée, mais je ne me souviens plus bien de ce que c'était.

Ned Beaumont dépouilla son pardessus qu'il posa sur le dos d'un fauteuil. Il s'assit sur le même siège et glissa son chapeau derrière lui.

— Ce n'est pas ce qui m'amène aujourd'hui, dit-il. Aujourd'hui je suis... hum... voyons... Il prit un papier dans la poche intérieure de son veston, le déplia et lut : Je suis ici en qualité d'investigateur spécial attaché au Bureau de l'Attorney de District.

Pendant une fraction de seconde, le regard de Despain vacilla mais il se reprit aussitôt.

— Vous montez en grade, il n'y a pas à dire! La dernière fois que je vous ai vu, vous n'étiez encore que l'homme à tout faire de Paul...

Ned Beaumont plia le papier et le replaça dans sa poche.

Despain continua :

— Eh bien, allez-y! Vous allez nous montrer comment travaille un investigateur, je pense? Il prit place en face de Beaumont et secoua sa grosse tête. Vous n'allez pas me dire que vous avez fait le voyage de New-York exprès pour me parler du meurtre de Taylor Henry?

— Si.

— Quel dommage! J'aurais si bien pu vous épargner le dérangement... Il indiqua du doigt les valises posées sur le plancher. Aussitôt que Lee m'a dit de quoi il retournait, j'ai fait mes paquets pour retourner là-bas démolir votre petit traquenard.

Ned Beaumont écoutait, confortablement enfoncé dans son fauteuil. Une de ses mains était derrière son dos.

— Si quelqu'un vous a tendu un traquenard, c'est Lee, remarqua-t-il. C'est elle qui a renseigné la Police.

— Oui, cria-t-elle, furieuse, mais c'est parce que vous m'y avez obligée en m'envoyant les bourres, espèce de...

— D'accord, reprit Despain, Lee est une gourdee, c'est sûr, mais les billets ne signifiaient rien. Ils...

— Ah! je suis une gourdee? s'écria Lee d'un ton indigné. Est-ce que je ne suis pas venue ici pour vous prévenir alors que vous aviez filé avec tous mes...

— Oui, acquiesça Despain d'une voix douce, et en venant ici vous avez bien montré quelle imbécile vous faites car vous avez montré le chemin à ce type-là.

— Si c'est comme ça que vous le prenez, laissez-moi vous dire que je suis rudement contente d'avoir donné les billets à la police! Qu'est-ce que vous avez à dire à ça?

— Vous le saurez tout à l'heure, quand notre visiteur sera parti.

Il se retourna vers Ned Beaumont.

— Et alors? L'honnête Paul Madvig vous a fait cadeau de ma peau?

Ned Beaumont sourit.

— Il n'y a pas de traquenard, Bernie, et vous le savez bien. C'est Lee qui nous a mis sur la voie et le reste des indices concordait.

— Il y a autre chose que les billets?

— Des tas de choses.

— Quoi?

Ned Beaumont sourit encore.

— Il y a bien des choses que je pourrais vous dire en tête-à-tête que je ne vous dirais pas devant des tiers.

— Des blagues! s'exclama Despain.

La voix rauque du Kid s'éleva.

— Foutons-le à la porte et partons.

— Attendez... Despain avait cessé de plaisanter. Il fronça les sourcils. Y a-t-il un mandat d'arrêt lancé contre moi?

— Ma foi, je...

— Oui ou non?

— Pas que je sache, dit lentement Ned Beaumont. Despain se leva et repoussa sa chaise.

— Alors fichez-moi le camp en vitesse ou je laisse le Kid vous caresser les côtes.

Ned Beaumont se mit debout. Il ramassa son pardessus et sortit sa casquette. Tenant celle-ci d'une main et son manteau sur l'autre bras, il déclara gravement :

— Vous vous en repentirez.

Puis il sortit d'un air digne. Le rire grossier du Kid et des trilles aiguës de Lee accompagnèrent sa sortie.

VIII

Sorti du Buckman, Ned Beaumont se mit à descendre rapidement la rue. Ses yeux étincelaient dans son visage fatigué et un sourire irréprensible faisait trembler les coins de sa moustache noire.

Au premier croisement de rue, il se trouva nez à nez avec Jack.

— Qu'est-ce que vous faites ici? interrogea-t-il.

— Je travaille toujours pour vous, si je ne m'abuse, répliqua celui-ci. Alors je suis venu voir si je pouvais vous être utile.

— Epatant! Alors dégotez un taxi en vitesse. Ils déménagent.

Jack répondit « Bon » et remonta la rue.

Ned Beaumont l'attendit où il était. On pouvait en effet apercevoir de là les deux entrées du Buckman.

Au bout d'un instant, Jack revint avec un taxi. Ned Beaumont y monta et indiqua au chauffeur où se ranger.

— Qu'est-ce que vous leur avez fait? questionna Jack.

— Des choses.

Dix minutes s'étaient écoulées quand Jack désigna un

taxi qui venait de faire halte devant l'entrée latérale de l'hôtel Buckman.

— Regardez, dit-il.

Le Kid sortit le premier, portant les deux valises. Lorsqu'il se fût installé, Despain et la fille le rejoignirent en courant. Le taxi démarra.

Jack se pencha en avant et donna rapidement des instructions à leur chauffeur. Leur taxi bondit sur les traces de l'autre. Ils enfilèrent des rues qu'illuminait un soleil matinal pour gagner par une route détournée une maison sombre et délabrée de la Quarante-neuvième rue.

Le taxi de Despain s'arrêta devant. Là encore, le Kid fut le premier à sortir. Il jeta un coup d'œil vers le haut et vers le bas de la rue puis marcha rapidement jusqu'à l'entrée de la maison et en ouvrit la porte. Il revint ensuite au taxi. Despain et la fille sautèrent à terre et coururent vers la maison où ils entrèrent. Le Kid suivit avec les bagages.

— Restez dans le taxi, dit Ned Beaumont à Jack.

— Qu'est-ce que vous allez faire?

— Tenter ma chance.

Jack secoua dubitativement la tête.

— Encore un mauvais endroit pour s'attaquer à eux, dit-il.

— Si je ressors avec Despain, vous filerez. Prenez un autre taxi et retournez surveiller le Buckman. Si je ne ressors pas... agissez comme vous le croirez bon.

Il ouvrit la portière et descendit. Il frissonnait. Ses yeux luisaient. Jack s'était penché à la portière pour lui dire quelque chose mais il n'y prêta pas attention et se hâta vers la maison où la femme et les deux hommes étaient entrés.

Il escalada directement le perron et posa la main sur le bouton de la porte. Celui-ci tourna sous sa main, la porte n'était pas fermée. Il la poussa et, après avoir jeté un rapide coup d'œil à l'intérieur, entra.

La porte claqua en se refermant derrière lui et le poing du Kid, mal dirigé, lui effleura la tête obliquement, arrachant sa casquette et le rejetant contre le

mur. Il s'affaissa, étourdi, et l'autre poing du Kid frappa le mur au-dessus de lui.

Les lèvres de Ned Beaumont se retroussèrent, découvrant ses dents.

D'un coup rapide et court, il lança son poing dans le ventre du Kid. Celui-ci poussa un cri de rage et recula. Ce bref répit permit à Ned Beaumont de se relever.

Un peu plus loin, dans le corridor, Bernie Despain était appuyé au mur. Les lèvres serrées, les yeux luisants, il répétait sans arrêt, d'une voix assourdie :

— Descends-le, Kid, descends-le!

Lee Wilshire avait disparu.

Les deux poings du Kid frappèrent la poitrine de Ned Beaumont, le repoussant à nouveau contre le mur. Il toussa. Il réussit à esquiver un troisième coup, dirigé contre son visage. Appuyant son avant-bras contre la gorge du Kid, il parvint à l'éloigner de lui et lui lança un coup de pied dans le ventre. Le Kid hurla de fureur et revint à la charge, les poings en avant. Mais Ned Beaumont avait eu le temps de sortir le revolver emprunté à Jack. N'ayant pas le loisir de viser, il dirigea le canon de l'arme vers le sol et tira. Le Kid poussa un gémissement et tomba, atteint à la cuisse droite. Il demeura immobile, ses yeux injectés de sang fixant Ned Beaumont avec terreur.

Ce dernier recula, mit la main gauche dans la poche de son pantalon et interpella Bernie Despain.

— Venez dehors. J'ai à vous parler.

L'expression de son visage était sombre et résolue.

Quelque part au-dessus de leurs têtes on entendit des pas qui couraient. Une porte claqua. Des voix excitées s'élevèrent au fond du corridor mais personne ne se montra.

Pendant un instant, Despain contempla Ned Beaumont avec des yeux horriblement fascinés. Puis, sans prononcer un mot, il enjamba l'homme tombé à terre et passa devant lui pour sortir.

Ned Beaumont plongea sa main qui tenait le revolver dans la poche de son veston.

— Au taxi, dit-il à Despain en indiquant la voiture dont Jack était en train de sortir. Quand ils atteignirent la voiture, il donna l'ordre au chauffeur de faire un tour.

— Jusqu'à ce que je vous dise où aller, ajouta-t-il.

Despain ne retrouva sa langue que lorsque la voiture se fût ébranlée.

— Ce n'est qu'un guet-apens, déclara-t-il. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez parce que je ne veux pas être tué mais ce n'est qu'un guet-apens!

Ned Beaumont eut un rire sarcastique et secoua la tête.

— N'oubliez pas que j'ai monté en grade jusqu'à devenir Investigateur spécial attaché à l'Attorney de District.

— Mais il n'y a pas de mandat d'arrêt contre moi; vous me l'avez dit...

— J'ai dit ça pour vous avoir, Bernie; j'avais mes raisons. On vous recherche.

— Pourquoi?

— Pour avoir assassiné Taylor Henry.

— Pour ça? Au diable! Je vais retourner là-bas et je ferai face aux poursuites. Qu'est-ce que vous avez contre moi? Que j'avais ses billets? Bon! Que je suis parti la nuit où il a été tué? Bon! Et que je l'ai engueulé parce qu'il ne voulait pas me payer? Bon encore! Mais qu'est-ce que c'est que ça pour un bon avocat? Dieu! Si j'ai laissé les billets dans mon coffre-fort ce soir-là ça prouve bien que je n'avais pas l'intention d'essayer de les toucher?

— Pas du tout... Et ce n'est pas la seule présomption contre vous.

— C'est tout ce qu'il peut y avoir contre moi, déclara Despain d'un ton convaincu.

Ned Beaumont ricana :

— Erreur! Vous vous souvenez que j'avais un chapeau lorsque je suis venu vous voir ce matin?

— Peut-être... Oui, je crois.

— Vous vous souvenez que j'ai sorti une casquette de ma poche lorsque je suis parti?

La stupéfaction et la peur firent vaciller les yeux du petit homme basané.

— Au nom du Ciel! A quoi voulez-vous en venir?

— J'en viens aux preuves relevées contre vous. Vous vous souvenez que le chapeau ne m'allait pas très bien?

La voix de Bernie Despain s'étrangla.

— Je n'en sais rien, Ned. Au nom du Christ! Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je veux dire que c'est n'était pas mon chapeau. Vous souvenez-vous que le chapeau que portait Taylor Henry quand il a été assassiné n'a pas été retrouvé?

— Je n'en sais rien... Je ne sais rien du tout sur cette affaire.

— Eh bien, ce que j'essaie de vous faire entendre c'est que le chapeau que j'avais sur la tête, ce matin, était le chapeau de Taylor et qu'il est maintenant caché entre le dossier et le coussin du fauteuil sur lequel je me suis assis ce matin, dans l'appartement que vous occupiez au Buckman. Comprenez-vous maintenant qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous finissiez sur la chaise électrique?

Si Ned Beaumont ne lui avait appliqué sa main sur la bouche, Despain aurait hurlé de terreur. Des gouttes de sueur avaient perlé sur son visage basané. Il se jeta, pour ainsi dire, au cou de Ned Beaumont, saisissant à pleines mains les revers de son veston. Il balbutiait :

— Ecoutez, Ned, ne me faites pas ça... Je vous donnerai ce que je vous dois jusqu'au dernier sou mais ne me faites pas ça! Je n'ai jamais eu l'intention de vous voler, Ned, parole! Mais j'ai été pris de court et je pensais traiter ça comme un emprunt. Devant Dieu, Ned! Je n'ai pas grand'chose en ce moment, Ned, mais je me suis arrangé pour bazarder les bijoux de Lee et, là-dessus, je vous donnerai votre pèze jusqu'au dernier centime. Combien était-ce, Ned? Je vous donnerai tout, tout de suite, ce matin même...

Ned Beaumont le repoussa et dit :

— C'était trois mille deux cent cinquante dollars.

— Trois mille deux cent cinquante dollars? Bon. Vous allez les avoir tout de suite, ce matin... Despain regarda sa montre. Oui, monsieur! Trois mille deux cent cinquante dollars versés à la minute même, aussitôt que nous serons arrivés, Le vieux Stein doit être déjà chez lui... Mais dites que vous me relâcherez, Ned, en souvenir du temps où nous étions copains?

Ned Beaumont se frotta les mains d'un air songeur.

— Je ne peux pas vous relâcher tout de suite. Je suis obligé de tenir compte de l'Attorney de District. On vous recherche. La seule chose sur laquelle nous puissions nous arranger est le chapeau. Voici ma proposition : Donnez-moi mon argent et je veillerai à être seul lorsque je le découvrirai. Sinon... la moitié de la police de New-York m'accompagnera... et vous êtes fait. A prendre ou à laisser.

— Bon Dieu! s'exclama Bernie Despain à mi-voix. Dites au chauffeur de nous conduire chez Stein. C'est...

CHAPITRE III

LE COUP DU LAPIN

Le Ned Beaumont qui descendit du train venant de New-York était un Ned Beaumont transfiguré. Sa taille s'était redressée et son regard éclairci. Seule sa poitrine plate rappelait une certaine faiblesse congénitale. Ses traits respiraient l'énergie et la vigueur. Il marchait d'un pas long et élastique. Lestement, il escalada l'escalier de ciment armé reliant le quai de la gare à la chaussée, traversa la salle d'attente, salua de la main quelqu'un de connaissance au guichet des Informations et sortit de la gare. En attendant son porteur, il acheta un journal. Dans le taxi qui le ramenait à Randall Avenue avec ses bagages, il le déplia et tomba en arrêt sur une demi-colonne en première page.

Le second des frères West assassiné.

La mort de Francis F. West.

« Pour la seconde fois en moins de quinze jours, la
« famille West, 1342 N. Achland Avenue, a été victime
« d'un drame. Francis F. West, trente-et-un ans, a été
« assassiné non loin de l'endroit où il avait été lui-
« même témoin de la mort de son frère Norman, écrasé
« par une voiture que l'on croit appartenir à une bande
« de bootleggers. Francis F. West, qui était employé
« comme garçon au Rockaway Café, s'en revenait de son
« travail un peu après minuit, lorsque, au dire des

« témoins, il fut dépassé par une automobile de tou-
« risme à carrosserie noire. Juste à ce moment la voi-
« ture obliqua brusquement vers le trottoir et plus de
« vingt coups de revolver en partirent à destination de
« West. Atteint de huit balles, West s'écroula. Il rendit
« le dernier soupir avant que personne ait pu lui por-
« ter secours. La voiture des meurtriers qui, toujours
« au dire des témoins, n'avait pas ralenti son allure,
« accéléra encore et disparut en tournant dans Bowman
« Street. Les recherches de la police se trouvent ren-
« dues plus difficiles du fait que les témoins ne peuvent
« donner de la voiture que des descriptions contradic-
« toires et qu'aucun d'eux n'a pu en distinguer les passa-
« gers. Boyd West, seul survivant des trois frères et qui,
« le mois dernier, a été également témoin du meurtre de
« Norman, ne peut suggérer aucun motif à l'assassinat
« de son frère. Il affirme que celui-ci n'avait aucun en-
« nemi. Miss Marie Shepperd, 1917 Baker Avenue, que
« Francis West devait épouser la semaine prochaine,
« s'est déclarée également incapable de nommer quel-
« qu'un ayant pu désirer la mort de son fiancé.

« Questionné dans sa cellule de la Prison Municipale
« où il a été écroué en attendant de passer en juge-
« ment, Timothy Ivans, accusé d'avoir conduit la voi-
« ture qui a causé la mort de Norman West le mois
« dernier, s'est refusé à toute déclaration. »

Ned Beaumont plia soigneusement le journal et le glissa dans la poche de son pardessus. Ses lèvres s'étaient amincies et ses yeux brillaient. Cependant son visage restait impénétrable. Il se rencoigna dans le taxi, sa main jouant distraitement avec un cigare non allumé.

Arrivé chez lui, il saisit le téléphone sans même prendre le temps de se dévêtir et demanda successivement quatre numéros. A chacun il s'enquit de la présence de Paul Madvig et du lieu où on pourrait le trouver. Après la quatrième tentative, il renonça à le joindre.

Il raccrocha le téléphone, ramassa son cigare, l'alluma, le reposa sur le bord de la table, reprit le télé-

phone et demanda le City Hall¹. Là, il se fit brancher sur le bureau de l'Attorney de District. En attendant que la communication fût établie, il avait tiré une chaise du pied et, une fois assis, s'était remis à fumer.

On lui répondit enfin.

— Allo, dit-il, Mr. Farr est là?... C'est Ned Beaumont... Oui, merci. Il aspira une bouffée de fumée qu'il rejeta lentement. Allo, c'est Farr?... Oui, à l'instant... Oui... Puis-je aller vous voir maintenant?... C'est ça... Paul vous a-t-il dit quelque chose au sujet du meurtre de West?... Je voudrais vous parler de quelque chose à ce sujet... Oui, dans une demi-heure. Parfait.

Il repoussa le téléphone, se leva et traversa la pièce pour prendre possession de son courrier qu'on avait posé près de la porte. Il comprenait, outre quelques livraisons, neuf lettres. Ayant jeté quelques coups d'œil aux enveloppes, il les laissa retomber intactes sur la table puis passa dans sa chambre pour se déshabiller et de là dans la salle de bains.

II

L'Attorney de District, Michaël Farr, était un gros homme d'une quarantaine d'années. Ses cheveux formaient une touffe hérissée qui couronnait un visage couperosé et combatif. La table de son vaste bureau en palissandre était complètement nue à l'exception d'une volumineuse garniture en onyx représentant une femme nue en équilibre sur un pied et élevant d'une main un aéroplane. Deux porte-plumes noirs et blancs, fichés

1. City Hall, édifice officiel combinant la Mairie et la Préfecture, et où se trouvent réunis tous les services urbains y compris la Police.

obliquement de chaque côté, complétaient cette architecture.

Farr prit la main de Beaumont entre les deux sien-
nes et le poussa dans un fauteuil de cuir, après quoi
il regagna son propre siège. Ayant imprimé à celui-ci
un mouvement de bascule, il s'enquit :

— Fait bon voyage? La cordialité de son regard dé-
guisait mal sa curiosité.

— Pas mauvais, répliqua Ned Beaumont. Et, à propos
de ce Francis West... Maintenant qu'il a disparu, les
poursuites contre Tim Ivans vont-elles continuer?

— Oh! ça ne change pas grand'chose... dit Farr, ou,
du moins pas tellement, puisqu'il reste toujours l'autre
frère pour porter témoignage contre Ivans.

Il tenait les yeux fixés sur le coin de son bureau.
Son souci d'éviter le regard de Ned Beaumont était
évident.

— Pourquoi? Vous avez une idée de derrière la tête.

Ned Beaumont fixait gravement l'homme qui ne le
regardait pas.

— Je me demandais... Je suppose que tout va bien,
du moment que l'autre frère est toujours capable et...
désireux... d'identifier Tim Ivans.

Les yeux toujours baissés, Farr acquiesça :

— Bien sûr.

Avant de répondre, il imprima de nouveau à son siège
un mouvement de bascule. Les muscles de ses mâchoires
se serrèrent et se détendirent. Il toussa pour s'éclaircir
la gorge et se leva. Ses yeux avaient fini par diriger
vers Ned Beaumont un regard amical.

— Voulez-vous m'excuser une minute? dit-il. J'ai
quelque chose à voir. Quand je ne suis pas sans cesse
sur leur dos, ils oublient tout. Mais ne partez pas. Je
voudrais vous parler de Despain...

Ned Beaumont murmura :

— Ne vous pressez pas pour moi, et attendit patiem-
ment pendant un quart d'heure.

Farr réapparut, les sourcils froncés.

— Désolé de vous avoir fait attendre, dit-il en s'as-

seyant. Nous sommes positivement débordés. Si ça continue... Un geste de découragement compléta sa pensée.

— Ne vous excusez pas. Quoi de nouveau sur le meurtre de Taylor Henry?

— Rien, je voulais justement vous en parler.... Ce Despain?...

Son regard évitait toujours celui de Ned Beaumont.

Il ne vit pas le mince sourire ironique qui tremblait sur les lèvres de son interlocuteur.

— Il n'y a pas grand'chose à relever contre lui quand on y regarde de près, répondit celui-ci.

Farr hocha lentement la tête du côté de son bureau.

— Peut-être mais le fait d'avoir filé le soir même du meurtre est plutôt suspect...

— Il avait une autre raison d'agir ainsi, dit Ned Beaumont, et une bonne.

Son ironique sourire reparut, furtif.

Farr hocha encore la tête mais, cette fois, comme un homme disposé à se laisser convaincre.

— Alors vous ne croyez pas qu'il l'aie tué?

La réponse à cette question fut formulée d'une voix insouciante.

— Je ne le crois pas, mais on ne sait jamais et vous en avez toujours assez contre lui pour le coffrer un moment si ça vous fait plaisir.

L'Attorney de District releva la tête et regarda Ned Beaumont avec un mélange d'indécision et de cordialité.

— Dites-moi d'aller au diable si vous trouvez que ça ne me regarde pas, déclara-t-il, mais pourquoi, au nom du Ciel! Paul vous a-t-il envoyé à New-York après Despain?

Ned Beaumont réfléchit un instant avant de répondre puis il secoua légèrement la tête.

— Il ne m'a pas envoyé après lui, il m'a laissé y aller.

Farr se tut.

Ned Beaumont aspira largement la fumée de son cigare, la rejeta et expliqua :

— Bernie a filé pour éviter de me payer l'argent qu'il me devait à la suite d'un pari. Il s'est trouvé que Taylor Henry a été assassiné justement ce jour-là; le jour où Peggy O'Teoole a passé le poteau en tête du peloton avec quinze cent dollars à moi sur son dos.

— Bon, bon, dit hâtivement Farr. Ce que vous faites, vous et Paul, ne me regarde pas. Je suis... Voyez-vous, je ne suis pas certain que Despain, ayant rencontré Taylor Henry par hasard ne lui a pas réglé son compte. Je crois que je m'en vais le garder à l'ombre quelque temps pour éviter toute espèce de risque.

Sa bouche mince et fuyante s'incurva dans un sourire quelque peu propiatoire.

— N'allez pas croire que je veuille me mêler des affaires de Paul ou des vôtres mais... Son visage rougeaud était devenu apoplectique. Il se pencha soudainement et ouvrit un tiroir. On entendit un bruit de papier froissé. Son bras reparut et, par-dessus son bureau, il tendit vers Ned Beaumont une main tenant une petite enveloppe blanche ouverte. Tenez, dit-il d'une voix embarrassée, lisez-moi ça et dites-moi ce que vous en pensez. Croyez-vous que ce soit encore une de ces sa-crées blagues?

Ned Beaumont prit l'enveloppe mais ne l'ouvrit pas sur-le-champ.

Ses yeux restaient rivés sur le visage rouge de l'Atorney et fixaient sur lui un regard froid et brillant.

Sous cet examen prolongé, celui-ci rougit encore et leva une main épaisse en un geste suppliant. Sa voix se fit plaintive.

— Il va sans dire que je n'y attache aucune importance, Ned, mais... Vous savez que nous recevons toujours un tas de lettres du même genre dans chaque affaire qui se présente et...

Ned Beaumont n'avait pas cessé d'examiner Farr et il continua à le regarder un moment avant d'accorder son attention à l'enveloppe. Celle-ci portait une adresse dactylographiée :

MR. J. FARR ESQ.

District Attorney

CITY HALL Personnel

Le timbre de la poste était daté du samedi précédent. L'enveloppe contenait une seule feuille de papier blanc, sans salutations ni signature, sur laquelle on lisait trois questions tapées à la machine.

« Pourquoi Paul Madvig a-t-il dérobé l'un des chapeaux de Taylor Henry, immédiatement après la mort de celui-ci ?

« Où est le chapeau que portait Taylor Henry le jour où il a été assassiné ?

« Pourquoi l'homme qui a découvert le corps de Taylor Henry a-t-il été attaché à vos services ?

Ned Beaumont replia la note et la glissa dans son enveloppe qu'il rejeta sur le bureau. Il lissa alternativement chaque côté de sa moustache avec l'ongle de son pouce, tout en regardant l'Attorney d'un air calme. Ce fut d'une voix également placide qu'il interrogea :

— Eh bien ?

Les joues de Farr recommencèrent à se mouvoir au-dessus de ses maxillaires. Il fronça les sourcils mais ses yeux restaient suppliants.

— Pour l'amour de Dieu, Ned, dit-il d'un ton pénétré, n'allez pas croire que je prends ça au sérieux!... Nous en recevons des quantités de ce genre sitôt qu'il arrive quelque chose... Je voulais vous le montrer, voilà tout.

— Tant que vous resterez dans les mêmes dispositions, dit Ned Beaumont lentement, tout ira bien. En avez-vous parlé à Paul ?

— De la lettre ? Non, elle n'est arrivée que de ce matin et je ne l'ai pas encore vu.

Ned Beaumont ramassa l'enveloppe et la glissa dans la poche inférieure de son veston. L'Attorney de District suivit la lettre des yeux pendant qu'elle disparaissait dans la poche de son visiteur. Il ne fit aucune observation mais son attitude exprima un certain malaise.

Quand il eut serré la lettre, Ned Beaumont sortit d'une autre poche un de ses longs cigares tachés de vert.

— Si j'étais vous, conseilla-t-il, je ne crois pas que je lui en parlerais. Il a bien assez de choses en tête.

Avant même qu'il eût fini de parler, Farr acquiesça.

— Bien sûr! Ce sera comme vous voudrez, Ned.

Après cela les deux hommes restèrent un moment silencieux. Farr s'était remis à contempler le coin de son bureau et Ned Beaumont à examiner Farr d'un air réfléchi. Cette période de silence fut interrompue par une sonnerie étouffée provenant de sous le bureau de l'Attorney.

Farr décrocha le récepteur du téléphone et répondit :

— Oui... oui.

Sa lèvre inférieure fuyante s'avança d'un air agressif et son visage rouge se marbra de plaques livides.

— Oui? Eh bien, je veux être damné s'il ne le fait pas! ragea-t-il. Emmenez-moi ce bâtard-là dans un endroit tranquille et faites-lui comprendre les choses. S'il ne veut pas comprendre, travaillez-lui un peu les côtes... Oui... C'est ça.

Il raccrocha brutalement le récepteur et tourna vers Ned Beaumont un regard furieux.

Ned Beaumont, qui allumait son cigare, s'était interrompu. Tenant son cigare d'une main et, de l'autre, son briquet allumé, il avança la tête entre les deux. Ses yeux étincelaient. Il se passa la langue sur les lèvres et imprima à celles-ci un sourire dépourvu de bienveillance.

— Des nouvelles? interrogea-t-il d'une voix insinuante.

La voix de l'Attorney de District tremblait de colère.

— C'est Boyd West, le second des deux frères qui avaient identifié Ivans. Notre conversation m'y a fait penser et j'ai envoyé quelqu'un aux renseignements. Il dit qu'il n'est plus si sûr d'avoir reconnu Ivans, le sacré bâtard!

Ned Beaumont bocha la tête comme quelqu'un qui est loin d'être surpris.

— Ça change la situation, dit-il.

— Je ne me laisserai pas faire! cria Farr. K l'a identifié une fois et il l'identifiera devant le jury. Je le fais amener ici et quand il en ressortira, il sera sage comme une image...

— Oui! Et s'il refuse de se laisser convaincre?

Le bureau trembla sous le poing de l'Attorney de District.

— Il se laissera convaincre!

Il était visible que Ned Beaumont, lui, ne se laissait pas convaincre.

Il alluma son cigare, éteignit et remit son briquet dans sa poche, rejeta une bouffée et interrogea d'un ton discrètement amusé :

— Certainement... mais en admettant qu'il s'obstine? Supposez qu'il regarde Tim et qu'il déclare : Je ne l'ai jamais vu...

De nouveau le poing de Farr ébranla son bureau.

— Il ne fera pas ça... Pas quand il me sera passé par les mains! Il ne fera qu'une seule chose : se lever devant le jury pour dire : « C'est bien lui! »

L'expression d'amusement qui animait le visage de Ned Beaumont disparut et ce fut avec lassitude qu'il répliqua :

— Pas du tout. Il prétendra s'être trompé et vous le savez bien. Bien. Qu'est-ce que vous pouvez y faire? Rien du tout, n'est-ce pas? Votre accusation contre Tim Ivans tombe à l'eau. Vous avez trouvé le chargement de tord-boyaux à l'endroit où il l'a laissé mais la seule preuve que vous ayez jamais possédé que c'était bien lui le conducteur de l'auto qui a écrasé Norman West était le témoignage des deux frères. Par conséquent, si Francis West est mort et si Boyd refuse de parler, votre réquisitoire ne tient plus debout et vous le savez aussi bien que moi.

La voix de Farr s'éleva aiguë et furieuse.

— Si vous croyez que je vais rester là, assis sur mon...

D'un geste impatient de la main qui tenait son cigare, Ned Beaumont l'interrompit.

— Assis, debout ou à bicyclette, dit-il, vous êtes battu. Et vous le savez.

— Vous croyez ça? Eh bien, je suis l'Attorney de District de ce comté et je...

Farr s'interrompit brusquement. Il s'éclaircit la gorge et avala péniblement sa salive. La lueur de colère qui embrasait son regard s'éteignit pour faire place à l'incertitude et à quelque chose qui ressemblait à de la peur. Il se pencha vers Ned Beaumont par-dessus son bureau, trop inquiet pour veiller à ce que l'expression de sa physionomie ne révélât pas son inquiétude.

— Bien entendu, dit-il avec effort, si vous savez... si Paul... Je veux dire, s'il y a une raison quelconque pour que je ne... nous pouvons nous en tenir là.

Le sourire dépourvu de bienveillance réapparut sur les lèvres de Ned Beaumont et ses yeux jetèrent un éclair rapide derrière la fumée de son cigare. Il secoua la tête et déclara d'une voix posée dont le ton caressant était plus menaçant que ne l'eût été la colère.

— Non, Farr, il n'y a pas de raison pour ça. Pas de raison de ce genre du moins... Paul a promis de faire relâcher Ivans après les élections mais... que vous le croyiez ou non... Paul n'a jamais fait assassiner personne. D'ailleurs, même dans le cas contraire, Ivans n'est pas assez important pour qu'on fasse tuer quelqu'un pour lui. Non, Farr, il n'y a pas de raison et je ne voudrais pas que vous vous mettiez cette idée-là dans la tête.

— Pour l'amour de Dieu, Ned, comprenez-moi bien! s'écria Farr. Il n'y a personne dans cette ville qui soit davantage pour vous et pour Paul que moi. Vous devriez savoir ça. Tout ce que je voulais dire... c'est que vous pouvez toujours compter sur moi.

— C'est très bien, dit Ned Beaumont sans enthousiasme et il se leva.

Farr abandonna aussi son siège et contourna son bureau, une grosse main rouge et suante en avant.

— Vous êtes vraiment pressé? demanda-t-il. Pourquoi ne restez-vous pas un peu? Vous verriez comment

West se comportera quand on l'amènera ici... Ou bien — il regarda sa montre — qu'est-ce que vous faites ce soir? Qu'est-ce que vous diriez de dîner avec moi?

— Je regrette, dit Ned Beaumont, mais je suis déjà pris. Il faut que je parte.

Il laissa Farr lui secouer le bras plusieurs fois, répondit : « Oui, entendu » en réponse à sa requête de venir le plus souvent le voir et sortit.

III

Walter Ivans était employé comme contremaître dans une fabrique de caisses. Il était debout devant une rangée de machines à clouer autour desquelles s'affairaient des ouvriers lorsque Ned Beaumont entra. Ivans aperçut aussitôt celui-ci et, levant la main en guise de salut, descendit vers lui. Mais son visage rose et rond et ses yeux de porcelaine bleue exprimaient sensiblement moins de plaisir qu'il n'en aurait voulu montrer.

— Hello, Walt! dit Ned Beaumont en se détournant légèrement du côté de la porte pour éviter de donner la main au contremaître. Si nous sortions de tout ce boucan?

Ivans fit une réponse qui se perdit dans le fracas du métal martelant le bois et ils se dirigèrent tous deux vers la porte par laquelle Ned Beaumont était entré.

A l'extérieur s'étendait une plateforme faite de traverses épaisses clouées transversalement d'où un escalier en bois permettait d'accéder au sol situé vingt pieds plus bas.

Ils restèrent sur la plateforme et Ned Beaumont demanda :

— Vous savez que l'un des témoins à charge contre votre frère a été descendu la nuit dernière?

— Ou-oui, j'ai vuv-vu ça dans le jou-journal.

— Vous savez que celui qui reste n'est plus aussi sûr d'avoir reconnu Tim? poursuivit Ned Beaumont.

— Non-on, je-je ne sa-avais pas ça, Ned.

Celui-ci insista.

— Vous savez que s'il ne peut pas l'identifier, Tim est sauvé?

— Ou-oui.

Ned Beaumont reprit.

— Vous n'en avez pas l'air plus content que ça?

Ivans s'essuya le front avec la manche de sa chemise.

— Mai-mais si, Ne-ed, bien sûr...

— Vous connaissiez West, celui qui a été tué?

— Non-on, sauf que j'ai é-été lui-l de-mander d'aller dou-doucement au su-sujet de Tim, u-ne fois.

Ned Beaumont interrogea doucement.

— Avez-vous une idée quelconque de qui peut l'avoir tué, Walt?

Le contremaître secoua violemment la tête.

Pendant un moment, Ned Beaumont contempla d'un air absorbé l'épaule droite d'Ivans. La porte ouverte sur la plateforme laissait arriver jusqu'à eux le bruit des cloueuses et, de l'étage inférieur, montait le ronflement des scies. Ivans respira profondément et soupira.

Lorsque les yeux de Ned Beaumont revinrent se fixer sur les yeux bleus du contremaître, sa physionomie était redevenue cordiale. Il se courba vers lui et demanda :

— Etes-vous paré, Walt? Je veux dire qu'il y aura peut-être des gens pour penser que vous pourriez avoir tué West pour sauver votre frère. Avez-vous...

— Je su-suis res-esté au-au Club, la nuit der-dernière, depuis huit-huit heures jus-jusqu'à deux heu-heures passées ce-e ma-matin, répliqua Walt Ivans aussi vite que son défaut de prononciation le lui permettait. Ha-arry Sloss, Be-ben Fe-ferry et Brager pou-ourront vous le di-dire.

— Eh bien, vous avez de la veine, Walt! conclut-il gaiement.

Tournant les talons, il descendit l'escalier de bois jus-

qu'à la rue. Il ne parut pas entendre le cordial « Au revoir, Ned » de Walter Ivans.

IV

En quittant la fabrique de caisses, Ned Beaumont s'achemina quatre rues plus loin jusqu'à un restaurant où il téléphona. Les quatre numéros qu'il demanda furent ceux qu'il avait déjà appelés le matin. Chaque fois, il s'enquit de Paul Madvig. Ne réussissant pas à le trouver, il laissa des instructions pour que celui-ci lui téléphonât puis il prit un taxi et rentra chez lui.

Un nouveau courrier s'était ajouté à celui qu'il avait laissé sur le guéridon placé près de la porte. Il accrocha son chapeau et son pardessus au porte-manteau, alluma un cigare et s'assit dans le plus vaste de ses fauteuils en peluche rouge. La quatrième enveloppe qu'il ouvrit était identique à celle que l'Attorney de District lui avait montré. La feuille de papier qu'elle contenait portait les trois questions dactylographiées sans salutations ni signature :

« Avez-vous trouvé le corps de Taylor Henry après sa mort ou étiez-vous présent lorsqu'on l'a tué ?

« Pourquoi n'avez-vous pas signalé sa mort à la police aussitôt après avoir découvert son corps ?

« Pensez-vous donc pouvoir sauver le coupable en forgeant des preuves contre les innocents ?

Ned Beaumont cligna des yeux et fronça les sourcils. En prenant connaissance du message, il fumait à toute vitesse. Il compara la missive avec celle qu'avait reçue l'Attorney de District. Le papier, les caractères et la disposition des phrases étaient semblables et l'enveloppe portait un cachet postal daté du même jour.

Soucieux, il remit chaque feuille dans son enveloppe et les glissa toutes les deux dans sa poche mais ce ne

fut que pour les en ressortir aussitôt et les relire. Son cigare, fumé trop vite, se consumait irrégulièrement. Avec une grimace, il le posa sur le bord de la table et se mit à tirailler nerveusement sa moustache. Ayant de nouveau rangé les deux lettres, il s'enfonça dans son fauteuil et considéra le plafond en se rongant les ongles. Il se passa la main dans les cheveux, glissa un doigt entre son col et sa peau puis se redressa et sortit à nouveau les deux enveloppes de sa poche mais les y remit aussitôt sans les ouvrir. Il se mordit la lèvre inférieure. Finalement il se secoua d'un air impatient et se mit à dépouiller le reste de son courrier. Il était en train de lire quand le téléphone tinta.

Il saisit l'appareil.

— Allo, c'est Paul?... Où êtes-vous?... Combien de temps y resterez-vous?... Oui, parfait, entrez en passant... Je serai là.

Il se replongea dans son courrier.

v

Paul Madvig arriva chez Ned Beaumont comme les cloches de la vieille église située de l'autre côté de la rue sonnaient l'Angélus.

— Ça va, Ned? dit-il cordialement.

Un complet de tweed gris mettait en valeur sa vigoureuse prestance.

— Quand êtes-vous rentré?

— Tard dans la matinée, répondit Ned Beaumont en lui serrant la main.

— Tout a marché comme vous vouliez?

Les lèvres de Ned Beaumont se retroussèrent en un rictus satisfait.

— J'ai eu ce que je voulais... jusqu'au dernier sou.

— Epatant!

Madvig lança son chapeau sur une chaise et s'assit sur une autre, près de la cheminée.

Ned Beaumont se rassit.

— Rien d'arrivé pendant mon absence? s'enquit-il tout en prenant un verre à cocktail à demi plein posé sur la table à côté d'un *shaker* d'argent.

— Nous avons arrangé l'affaire des contrats de drainage.

— Dû faire un gros sacrifice?

— Bien trop gros! Ça sera loin de rendre un profit pareil à celui qu'on pouvait espérer mais ça vaut mieux que de risquer des complications en envenimant les choses si près des élections. Nous nous rattraperons sur les travaux de voirie, l'année prochaine, quand les agrandissements de Salem et de Chestnut se feront.

Ned Beaumont hocha la tête en signe d'approbation. Il regardait les jambes croisées de son robuste visiteur à la hauteur des chevilles.

— Vous ne devriez pas porter des chaussettes de soie avec un complet de tweed, dit-il.

Madvig leva la jambe tout d'une pièce pour l'examiner.

— Non? Mais j'aime le contact de la soie.

— Alors, pas de tweed. Taylor Henry est enterré?

— Vendredi.

— Etes allé à l'enterrement?

— Oui, dit Madvig.

Et il ajouta avec un soupçon d'importance dans la voix.

— Le Sénateur y tenait.

Ned Beaumont posa son verre sur la table et s'essuya les lèvres avec un mouchoir blanc qu'il prit dans la poche de son veston.

— Comment va le Sénateur?

Le coup d'œil oblique qu'il glissa vers Madvig exprimait une ironie nullement dissimulée.

Ce fut d'un ton toujours empreint d'importance que Madvig répondit :

— Il va très bien. J'ai passé presque tout l'après-midi avec lui.

— Chez lui?

— Mais oui.

— Le péril blond était là?

Une ombre passa sur le visage de Madvig.

— Janet était là, dit-il.

Tout en remettant son mouchoir dans la poche de côté de son veston, Ned Beaumont pouffa :

— Tiens, tiens! On dit Janet maintenant? Où en êtes-vous avec elle?

Madvig avait repris tout son calme. Il répondit d'une voix égale.

— Je pense toujours l'épouser.

— Sait-elle déjà... Sait-elle déjà que vos intentions sont honorables?

— Pour l'amour du Christ, Ned! protesta Madvig. Combien de temps allez-vous me faire subir cet interrogatoire?

Ned Beaumont se remit à rire, saisit le « shaker », le secoua et se versa un autre cocktail. Puis, quand il se fut renfoncé, verre en main, dans son fauteuil, il interrogea à brûle-pourpoint.

— Que pensez-vous de l'assassinat de Francis West?

Le visage de Madvig exprima tout d'abord la surprise mais s'éclaircit aussitôt. Il répondit :

— Oh, vous voulez dire le type qui s'est fait descendre dans Achland Avenue, la nuit dernière?

— C'est bien de celui-là que je veux parler.

De nouveau, Madvig parut intrigué mais ce ne fut qu'une expression fugitive.

— Je ne le connaissais pas, affirma-t-il.

Ned Beaumont reprit :

— C'était un des témoins à charge contre le frère de Walter Ivans. Et maintenant, l'autre témoin, Boy West, a le trac de témoigner et l'inculpation dégringole.

— Ça, c'est de la veine! dit Madvig. Mais le dernier mot n'avait pas quitté ses lèvres qu'une lueur de doute assombrissait déjà son regard. Il replia les jambes et se pencha en avant. Vous croyez qu'il y a du louche?

— Il vaudrait mieux dire que j'ai la trouille...

Les traits de Madvig devinrent rigides et attentifs.

— A quoi voulez-vous en venir, Ned? interrogea-t-il d'une voix brève.

Ned Beaumont vida son verre et le reposa sur la table.

— Lorsque vous m'avez fait dire à Walt Ivans que vous ne pourriez faire libérer Tim avant les élections, il est allé confier ses ennuis à Shad O'Rory et Shad a envoyé une de ses bandes pour intimider les deux West qui devaient déposer contre Tim, récita-t-il d'une voix monotone. L'un d'eux n'a rien voulu savoir et ils lui ont réglé son compte.

Madvig, les sourcils froncés, objecta :

— Mais en quoi les ennuis d'Ivans peuvent-ils bien concerner Shad?

Ned Beaumont, allongeant la main vers le *shaker*, dit d'un ton agacé :

— C'est bon, admettons que ce ne sont que des suppositions et n'en parlons plus.

— Ne vous fâchez pas, Ned. Vous savez bien que même vos suppositions m'intéressent. Si vous avez une idée de derrière la tête, sortez la.

Ned Beaumont reposa l'ustensile d'argent sans avoir rempli son verre et déclara :

— Ça pourrait bien n'être qu'une supposition, après tout. Mais voici ce que je crois : tout le monde savait que Walt Ivans était votre homme et qu'il travaillait pour vous dans le Troisième Quartier. On savait aussi qu'il était membre du Club et ainsi de suite. On ne doutait donc pas que vous feriez tout pour tirer son frère d'affaire s'il vous l'avait demandé. Eh bien, tout le monde — ou, du moins beaucoup de gens — vont se demander si vous n'auriez pas fait tirer sur les témoins à charge pour les réduire au silence. C'est une idée qui prendra très bien avec les gourdes : les clubs de femmes dont vous faites si grand cas à présent et les citoyens respectables. Les autres — ceux qui se ficheraient pas mal que vous l'ayez réellement fait — vont, au contraire, comprendre une partie de la vérité. Ils penseront

qu'un de vos bonshommes a été obligé de s'adresser à Shad pour être tiré d'embarras et que Shad a aidé. Voilà la position dans laquelle Shad a réussi à vous placer; c'est un piège... Mais ce n'est peut-être pas votre avis?

Madvig grogna, les dents serrées :

— Je sais bien qu'il ne demande que ça, le fumier!

Il avait baissé la tête et contemplait le dessin d'une feuille sur le tapis.

Ned Beaumont le fixa un instant puis continua :

— Il y a encore un autre point de vue à considérer. Peut-être qu'il n'en sera rien mais vous êtes aussi très exposé de ce côté là si Shad veut se donner la peine d'en profiter.

— Que voulez-vous dire? interrogea Madvig en relevant la tête.

— Walter Ivanç est resté au Club, la nuit dernière, jusqu'à deux heures du matin. C'est trois bonnes heures de plus qu'il n'y est jamais resté, sauf les jours de banquets ou les soirs d'élections. Comprenez-vous? Il se préparait un alibi... chez nous! Supposez maintenant — et la voix de Ned Beaumont baissa d'un ton tandis que ses yeux s'agrandissaient — ... supposez maintenant que Shad veuille faire Walt en double? Supposez qu'il ait manigancé les choses de manière que Walt puisse être accusé d'avoir tué West? Vos clubs de femmes et tous les faiseurs de cancons ne manqueront pas de dire que l'alibi de Walt est une frime... et que c'est nous qui avons arrangé ça pour le mettre à l'abri des poursuites.

— Fumier! répéta Madvig.

Il se leva et enfonça les mains dans les poches de son pantalon.

— Je donnerais gros pour que les élections soient finies... ou, alors, qu'elles ne viennent que plus tard.

— Oui, mais dans ce cas, rien de tout ceci ne serait arrivé.

Madvig fit deux pas vers le centre de la pièce.

— Que Dieu le damne!... marmotta-t-il en se plantant,

le visage sombre, à côté du téléphone placé sur une console non loin de la porte.

Sa vaste poitrine se soulevait et s'abaissait violemment. Sans regarder Ned Beaumont, il jeta d'une voix brève.

— Trouvez-moi un moyen de déjouer cette combine. Puis fit deux pas vers le téléphone et s'arrêta :

— Non, ne vous en occupez pas, dit-il. Je crois que je m'en vais nettoyer la ville de cette ordure de Shad. Je suis fatigué de sa bobine. Je crois même que je vais le balayer immédiatement et pas plus tard que cette nuit.

— Comment allez-vous faire? interrogea Ned Beaumont.

Madvig ricana.

— Comment? Mais simplement en faisant fermer le *Dog House* et les *Paradise Gardens* par Rainey ainsi que tous les bouges tenus par Shad ou par ses amis. Je vais les faire boucler cette nuit même par Rainey, les uns après les autres.

Mais Ned Beaumont fit observer d'une voix hésitante :

— Vous allez mettre Rainey dans une sale position... Ses hommes ne sont pas habitués à jouer le rôle d'agents de la Prohibition. Ça ne leur plaira guère.

— Ils peuvent faire ça pour moi une fois par hasard, j'en ai assez fait pour eux.

— Peut-être... La voix et le visage de Ned Beaumont exprimaient le doute. Mais c'est comme si on s'amusaient à faire sauter un coffre-fort à la dynamite quand on peut l'ouvrir tranquillement avec un rossignol.

— Avez-vous quelque chose de mieux à proposer?

Ned Beaumont secoua la tête.

— Rien pour l'instant... mais il n'y aurait pas d'inconvénients à attendre un jour ou deux.

Mais Madvig secoua la tête.

— Non, dit-il, je veux agir. Je ne connais rien à l'art d'ouvrir les coffres-forts mais je sais me battre, Ned, à ma manière : les deux poings en avant. Je n'ai jamais pu apprendre à boxer et la seule fois où j'ai essayé de

le faire, je me suis fait rosser... Non, pas de boxe. Nous allons faire le coup du lapin à Mr. O'Rory.

VI

— Par conséquent, vous n'avez pas besoin de vous en faire pour ça, conclut le petit homme maigre en ajustant ses lunettes d'écaille.

Puis il se rassit d'un air satisfait.

Son voisin de gauche, un personnage osseux à la moustache touffue et aux cheveux clairsemés dit à celui qui se trouvait à côté de lui, également vers la gauche.

— Ça ne me paraît pas si sûr que ça, à moi.

Le maigriot se retourna et dévisagea le moustachu à travers ses lunettes.

— Non? Dans tous les cas, Paul n'a jamais été obligé de se déranger en personne pour venir remettre les choses d'aplomb dans mon secteur...

— Oh, fermez ça... grogna l'autre.

Madvig interpella ce dernier.

— Avez-vous vu Parker, Breen?

Breen répondit :

— Oui, je l'ai vu et il m'a promis cinquante mais je crois que nous pourrions lui tirer cent de plus... ou peut-être deux cent.

— Ça serait malheureux! dit le maigriot à lunettes d'un ton dédaigneux.

Un coin de la bouche de Breen s'abaissa en un rictus sardonique.

— Oui? Et de qui en avez-vous jamais obtenu autant?

A ce moment on frappa trois coups sur la grande porte de chêne. Ned Beaumont se leva de sa chaise sur laquelle il se tenait à califourchon et alla à la porte. Il ne fit que l'entrebâiller.

Celui qui avait frappé était un petit homme au front bas dont les habits auraient eu besoin d'un coup de fer.

Il n'entra pas dans la pièce. Il aurait voulu parler à mi-voix mais sa nervosité était telle qu'il ne put y réussir et que tout le monde entendit ses paroles.

— Shad O'Rory est en bas. Il veut parler à Paul.

Ned Beaumont referma la porte et s'y appuya du dos en s'adressant à Paul Madvig. Des dix hommes présents, ils étaient les deux seuls à demeurer indifférents. Aucun des autres ne manifestait ouvertement sa nervosité — chez certains elle ne se révélait même que par leur soudaine rigidité — mais aucun ne respirait avec la même liberté qu'auparavant.

Feignant d'ignorer que cette répétition était superflue, Ned Beaumont annonça :

— Shad O'Rory voudrait vous voir. Il est en bas.

Madvig consulta sa montre.

— Dites-lui que je suis occupé mais que s'il veut attendre un peu, je le verrai dans un instant.

Ned Beaumont s'inclina et ouvrit la porte.

— Dites-lui que Paul est occupé mais que s'il veut attendre un peu, Paul le recevra.

Il ferma la porte.

Madvig était en train de questionner un homme au visage jaune et anguleux sur leurs chances de gagner des voix de l'autre côté de Chestnut Street. L'homme au visage jaune répondit qu'ils en obtiendraient sûrement davantage que la dernière fois, « bougrement plus ! » mais pas assez pour inquiéter l'adversaire. Pendant qu'il faisait cette réponse, son regard ne cessait de glisser vers la porte.

Ned Beaumont qui avait réenfourché sa chaise, fumait un cigare près de la fenêtre.

Madvig s'adressa alors à un autre et lui posa une question relative à la cotisation électorale d'un nommé Hartwick. L'homme interpellé réussit à ne pas regarder la porte mais ses réponses manquaient de cohérence.

Ni le calme de Madvig et de Ned Beaumont, ni l'application avec laquelle ils se consacraient au problème électoral ne purent dissiper l'atmosphère tendue qui s'était établie dans la pièce.

Au bout d'un quart d'heure, Madvig se leva.

— Eh bien, dit-il, tout ne va pas encore tout seul mais la campagne se dessine quand même. Mettez-en un bon coup et nous enlèverons le morceau.

Il alla se placer près de la porte et serra tour à tour la main de chacun. Il était visible que tous avaient hâte de sortir.

Ned Beaumont avait abandonné sa chaise. Quand ils furent seuls, il interrogea Madvig.

— Je reste ou je vous laisse seul?

— Restez ici, dit Madvig.

Il traversa la pièce et regarda par la fenêtre la rue ensoleillée.

— Alors, c'est la bagarre? demanda Ned Beaumont après une courte pause.

Madvig tourna le dos à la fenêtre et fit signe que oui avec la tête.

— Je ne connais pas d'autre méthode, répondit-il avec un rire... Les deux poings en avant... et les pieds après.

Ned Beaumont allait parler lorsque le bruit d'une main tournant le bouton de la porte l'interrompt.

L'homme poussa le battant et entra. C'était un individu d'une taille légèrement supérieure à la moyenne, de stature élégante et auquel cette élégance communiquait un air de fragilité trompeuse. Bien que ses cheveux rejetés en arrière et soigneusement lissés fussent entièrement blancs, il n'avait dépassé sa trente-cinquième année que de quelques mois. Ses yeux, d'une singulière nuance gris-bleu, étincelaient dans un visage étroit et un peu long mais bien modelé. Il portait, sur un costume de même couleur, un pardessus bleu foncé et sa main, gantée de noir, tenait un chapeau melon de feutre noir. Le personnage qui entra sur ses talons était évidemment un apache. Il était de même taille que le précédent mais son buste très long reposait sur des jambes torses. Cette particularité jointe à la complexion foncée de son visage, à ses épaules énormes et tombantes, à la longueur de ses bras épais et à la bestialité de ses traits lui donnait l'air d'un gorille. Le chapeau

de ce dernier — un feutre gris — était sur sa tête. Il ferma la porte et s'adossa aux vantaux les mains dans les poches de son pardessus en étoffe écossaise à grands carreaux.

Après avoir fait cinq ou six pas dans la pièce, le premier commença par retirer ses gants puis posa son chapeau sur une chaise.

Les mains dans les poches de son pantalon, Madvig souriait aimablement.

— Comment allez-vous, Shad? dit-il.

L'homme à la chevelure blanche répondit : « Très bien, Paul. Et vous même? » d'une voix chantante de baryton. Un léger accent irlandais colorait ses paroles.

D'un signe de tête, Madvig indiqua Ned Beaumont toujours à califourchon sur sa chaise.

— Vous vous connaissez?

— Oui, dit O'Rory.

— Oui, dit également Ned Beaumont.

Aucun des deux ne salua et Ned Beaumont resta sur sa chaise. Shad O'Rory avait fini de retirer ses gants. Il prit la parole.

— La politique est la politique, dit-il, et les affaires sont les affaires. J'ai payé jusqu'ici et je ne demande pas mieux que de continuer à payer mais je suis résolu à obtenir ce pourquoi je paie.

Sa voix à l'accent chantant exprimait un sérieux aimable.

— Qu'est-ce que vous voulez dire? interrogea Madvig d'un ton insouciant.

— Je veux dire que la moitié des flics de la ville font bouillir leur marmite avec ce qu'ils reçoivent de moi ou de mes amis.

Madvig s'assit à la table.

— Eh bien? insista-t-il du même ton léger.

— J'en veux pour mon argent. Je paie pour qu'on me laisse tranquille, j'entends qu'on me laisse tranquille.

Madvig se mit à rire.

— Vous n'allez pas me dire, Shad, que vous venez

vous plaindre à moi de ce que les flics vous font chanter?

— Je viens vous dire que Doolan m'a informé la nuit dernière que l'ordre de fermer mes établissements venait directement de vous.

Madvig se remit à rire et tourna la tête vers Ned Beaumont.

— Que dites-vous de cela, Ned?

Ce dernier eut un mince sourire mais ne répondit rien.

Madvig continua :

— Savez-vous ce que j'en pense, moi? Je pense que le capitaine Doolan est surmené et qu'on devrait bien lui accorder un congé illimité. Pensez à me le rappeler.

O'Rory reprit.

— Paul, j'ai payé pour être à l'abri de ce genre de choses et je veux y rester. Les affaires sont les affaires et la politique est la politique; ne les mélangeons pas.

— Rien à faire, dit Madvig.

Le regard bleu de Shad O'Rory se fit lointain. Il eut un sourire triste. La même tristesse résonna dans sa voix lorsqu'il dit.

— Il y aura mort d'homme.

Les yeux de Madvig, bleus aussi mais d'un bleu plus foncé, devinrent opaques. Il répondit d'une voix sans inflexion.

— Il y aura mort d'hommes si vous poussez les choses jusque là, dit-il.

L'homme aux cheveux blancs hocha la tête.

— J'y serai obligé, remarqua-t-il, avec une nuance de regret. Je suis trop grand pour me laisser faire par vous maintenant.

Madvig se carra dans sa chaise et croisa ses jambes étendues. Son ton dénotait l'indifférence. Il répliqua.

— Peut-être ne vous laisserez-vous pas faire sans résister mais vous mettrez les pouces.

Il fit une pause puis déclara :

— Vous mettez déjà les pouces.

Toute mélancolie disparut du visage de Shad O'Rory.

Il mit son chapeau et rajusta son faux-col. Pointant vers Madvig un index long et pâle, il annonça :

— Je rouvre le *Dog House* ce soir. Je ne veux pas qu'on m'embête! Essayez et vous vous en repentirez.

Madvig décroisa les jambes et avança la main vers le téléphone posé sur la table. Ayant obtenu le numéro de la police, il demanda le Chef. « Allo, Rainey?... Oui, ça va? Comment vont nos bonshommes?... C'est parfait. Dites-donc, Rainey, on me dit que Shad O'Rory veut rouvrir sa boîte ce soir... Oui... Bouclez-moi ça si dur que ça en craque... Entendu. Au revoir. »

Il reposa le téléphone et s'adressa à O'Rory.

— Comprenez-vous où vous en êtes, maintenant? Vous en avez fini dans cette ville, Shad et fini pour de bon.

O'Rory répliqua doucement :

— J'ai parfaitement compris.

Puis il fit demi-tour, ouvrit la porte et sortit.

L'espèce de gorille qui l'accompagnait s'arrêta et cracha délibérément sur le tapis. Après avoir lancé un regard de défi impudent à Madvig et à Ned Beaumont, il sortit à son tour.

Ned Beaumont s'essuya la paume des mains sur son mouchoir. Il ne répondit rien aux questions muettes dont les yeux de Madvig l'accablaient. Son regard était sombre.

Au bout d'un moment, Madvig se décida.

— Eh bien? interrogea-t-il.

— Mal joué, prononça Ned Beaumont.

Madvig se leva brusquement et se dirigea vers la fenêtre.

— Bon Dieu! lança-t-il par-dessus son épaule, vous n'êtes jamais content!

Ned Beaumont abandonna sa chaise et s'avança vers la porte. Tournant brusquement le dos à la fenêtre, Madvig s'exclama coléreusement.

— Encore vos damnées sottises?

— Oui, dit froidement Ned Beaumont.

Puis il ouvrit la porte, descendit l'escalier, prit son

chapeau et quitta le Log Cabin Club. Il alla à pied jusqu'à la gare, quelques rues plus loin, prit un billet pour New-York et retint une place dans un train de nuit. Après quoi il rentra chez lui en taxi.

VII

Une grosse femme, informe dans sa robe grise, et un adolescent courtaud et massif s'affairaient à remplir une malle et trois valises sous la direction de Ned Beaumont. La sonnette de l'entrée retentit. Avec un grognement impatient, la grosse femme se remit debout et alla ouvrir.

— Bonté du Ciel! c'est monsieur Madvig... s'écria-t-elle en s'effaçant. Entrez, entrez!

Madvig pénétra dans la pièce.

— Comment allez-vous, Mrs. Duveen? dit-il. Vous rajeunissez de jour en jour.

Son regard alla des bagages au jeune garçon.

— Hello, Charley! Bientôt prêt à monter sur le broyeur-concasseur?

L'adolescent sourit d'un air confus et répondit :

— Comment allez-vous Mr. Madvig?

Le sourire de Madvig se posa sur Ned Beaumont.

— On part en voyage?

Ned Beaumont sourit poliment.

— Oui.

Le grand homme blond jeta un coup d'œil circulaire aux valises, à la malle, au linge empilé sur des chaises et aux tiroirs ouverts. La grosse femme et le garçon s'étaient remis au travail. Ayant découvert dans une pile deux chemises un peu passées, Ned Beaumont les mit de côté.

Madvig questionna.

— Pouvez-vous disposer d'une demi-heure, Ned?

— J'ai tout mon temps.

— Prenez votre chapeau, alors, dit Madvig.

Ned Beaumont enfila son manteau et prit une coiffure.

— Empilez-en le plus possible là-dedans, dit-il en se tournant vers la grosse femme.

Madvig avait déjà gagné la porte?

— Ce qui restera, continua Ned Beaumont, vous le ferez suivre avec le reste.

Les deux hommes descendirent. Ils tournèrent au Sud et marchèrent jusqu'à la rue suivante. Madvig rompit les chiens.

— Pour où partez-vous, Ned?

— New-York.

Ils pénétrèrent dans un passage.

Madvig insista.

— Pour de bon?

Ned Beaumont haussa les épaules.

— Oui, je pars pour de bon.

Ayant ouvert une porte de bois peinte en vert dans le mur de derrière d'un bâtiment de brique rouge, ils enfilèrent un couloir qui les mena jusqu'à une autre porte donnant accès à un bar dans lequel buvaient une demi-douzaine d'hommes. Ils échangèrent des saluts avec le barman et un trio de consommateurs et passèrent dans une petite pièce garnie de quatre tables. Celle-ci était vide. Ils prirent place à l'une des tables.

La tête du barman apparut aussitôt par l'entrebâillement de la porte.

— Bière comme d'habitude, gentlemen?

— Oui, dit Madvig.

Et lorsque la tête du barman eut disparu.

— Pourquoi?

— J'en ai assez des politiciens de province, déclara Ned Beaumont.

— C'est-à-dire de moi?

Ned Beaumont ne répondit pas.

Madvig demeura également silencieux pendant un instant. Puis il poussa un soupir et remarqua.

— C'est un drôle de moment pour me laisser tomber...

Le barman entra, portant deux chopes de bière blonde et une assiette de bretzels. Quand il eut refermé la porte derrière lui, Madvig s'exclama.

— Bon Dieu! Il est difficile de s'entendre avec vous, Ned.

Ned Beaumont secoua la tête.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

Il porta sa chope jusqu'à ses lèvres et but une gorgée. Madvig émiettait un bretzel.

— Etes-vous réellement décidé à partir, Ned? interrogea-t-il.

— Je pars ce soir.

Madvig laissa tomber le bretzel sur la table et tira un carnet de chèque de sa poche. Sortant un stylo d'une autre poche, il remplit un chèque puis, ayant détaché la feuille du carnet, il l'agita pour faire sécher l'encre et la posa devant Ned Beaumont.

Celui-ci regarda le chèque, secoua la tête et dit sans lever les yeux.

— Je n'ai pas besoin d'argent et vous ne me devez rien.

— Ce n'est pas mon avis, dit Madvig. Je vous dois plus que ça, Ned. Vous me ferez plaisir en acceptant.

Ned Beaumont inclina la tête, plia le chèque et le mit dans sa poche.

— Je vous remercie, dit-il.

Madvig but, mangea un bretzel, recommença à boire, posa sa chope sur la table et reprit.

— Avez-vous quelque chose sur le cœur, quelque chose qui ne va pas, à part ce qui s'est passé au Club, cet après-midi?

— Ne le prenez pas sur ce ton avec moi, dit froidement Ned Beaumont, je ne permets ça à personne.

— Au diable! Qu'est-ce que j'ai encore dit, Ned?

Celui-ci ne répondit pas.

Madvig but à nouveau.

— Verriez-vous un inconvénient à me dire pourquoi vous pensez que je me suis fichu dedans avec O'Rory, cet après-midi?

— Ça ne servira à rien.

— Dites toujours...

— Très bien, déclara Ned Beaumont, mais c'est du temps perdu...

Il s'appuya au dossier de sa chaise, sa chope d'une main, un bretzel de l'autre.

— Shad va se défendre. Il est forcé de le faire, vous l'avez acculé. Vous lui avez dit qu'il en avait fini dans cette ville. Il est donc maintenant forcé de jouer son va-tout. S'il peut vous battre aux élections, il est sauvé. Si, au contraire, vous l'emportez au scrutin, il n'a plus qu'à plier bagage. Vous vous êtes servi de la police contre lui; il va falloir qu'il cogne sur la police et il ne s'en privera pas. Cela signifie que vous allez avoir affaire à quelque chose qui ressemblera beaucoup à une recrudescence criminelle. Or, vous essayez de faire réélire la municipalité et une vague de crime — car il y a gros à parier qu'ils ne réussiront pas à la mater — n'est pas destinée à leur faire une bien fameuse publicité à la veille des élections. Ils...

— Alors vous croyez que j'aurais dû me dégonfler? questionna Madvig en fronçant les sourcils.

— Pts du tout! Je dis simplement que vous auriez dû lui laisser une voie de retraite, une issue. Vous n'auriez pas dû l'acculer à combattre.

Les rides se creusèrent sur le front de Madvig.

— Je ne comprends rien à votre manière de vous battre. C'est lui qui a commencé et tout ce que je sais c'est que lorsqu'on tient un ennemi dans un coin on l'achève. Ce système-là m'a toujours réussi. Il rougit. Je ne prétends pas être un Napoléon ou quelque chose du même genre, Ned, mais, de garçon livreur chez Packy Flood, dans la vieille Cinquième Avenue, j'ai réussi à grimper jusqu'où je suis aujourd'hui — ce qui n'est pas mal — en me battant à ma manière.

Ned Beaumont qui s'était renversé sur sa chaise pour écouter, la laissa retomber d'aplomb et vida sa chope.

— Je vous avais bien dit que nous perdriions notre temps, déclara-t-il. Agissez donc comme vous l'enten-

dre et continuer à croire que ce qui était bon pour la Cinquième Avenue fait encore l'affaire aujourd'hui.

Ce fut d'une voix qui exprimait à la fois la vanité blessée et une humilité véritable que Madvig s'enquit.

— Vous n'avez pas grande opinion de moi comme politicien, hein, Ned?

Le visage de Ned Beaumont s'empourpra.

— Je n'ai jamais dit rien de pareil, Paul; protesta-t-il.

— N'empêche que c'est bien à cela que ça revient, n'est-ce pas? insista Madvig.

— Non, mais pour une fois, je pense que vous avez mal manœuvré. Pour commencer vous vous êtes laissé enjôler par les Henry jusqu'à soutenir le Sénateur. C'était pourtant bien une occasion d'appliquer votre tactique et d'achever un ennemi. Mais cet ennemi s'est trouvé avoir une fille et une position mondaine et...

— Ah, fermez ça, Ned! grogna Madvig.

Le visage de l'interpellé se vida immédiatement de toute expression.

— Il va falloir que je parte, dit-il en se levant.

Madvig se trouva aussitôt debout derrière lui et lui posa une main sur l'épaule.

— Attendez, Ned, dit-il.

— Enlevez votre main, ordonna celui-ci sans tourner la tête.

Madvig plaça son autre main sur le bras de Ned Beaumont et le força à se retourner.

— Voyons, Ned... commença-t-il.

— Lâchez-moi! répéta Ned Beaumont.

Ses lèvres serrées avaient pâli. Madvig lui donna une secousse et reprit :

— Ne faites pas l'idiot, Ned! Vous et moi...

Le poing gauche de Ned Beaumont s'abattit sur la bouche de Madvig. Celui-ci lâcha prise et recula de deux pas. L'étonnement était peint sur son visage et il demeura un instant, la bouche ouverte. Puis un flot de sang lui empourpra la face et il referma la bouche. Ses mâchoires devinrent pareilles à un bloc. Il serra les poings, avança les épaules et fit un pas...

La main de Ned Beaumont tâtonna derrière lui sur la table et se referma sur l'anse d'une des chopes. Il avait incliné le corps de côté sans cesser de faire face à l'homme blond. Les traits de son visage étaient devenus rigides et tendus et ses joues avaient pâli. Ses yeux bruns, luisant d'un éclat sombre, restaient fixés sur les yeux bleus foncés de Madvig. On n'entendait plus dans la pièce que le bruit de leur souffle haletant. Aucun bruit ne venait du bar adjacent ou le bourdonnement des voix et le clapotement de l'eau s'étaient interrompus.

Quatre minutes s'écoulèrent avant que la main de Ned Beaumont lâcha la chope et qu'il tourna le dos à Madvig. Son visage ne changea pas d'expression mais son regard, une fois détourné de Madvig, de furieux qu'il était, devint froid et dur. Sans hâte, il fit un pas vers la porte.

D'une voix qui venait du plus profond de lui-même, Madvig appela :

— Ned!

Ned Beaumont fit halte, son visage devint plus pâle encore mais il ne se retourna pas.

— Sacré idiot de fils de putain... grogna Madvig.

Ned Beaumont fit lentement demi-tour.

Madvig tendit le bras et, de sa main ouverte, donna une poussée au visage de Ned Beaumont qui perdit l'équilibre et dut se rattraper à une chaise pour ne pas tomber.

— Je devrais vous casser les reins, grogna Madvig sans colère.

Ned Beaumont sourit d'un air embarrassé et s'assit sur la chaise au dossier de laquelle il s'était rattrapé. Madvig se rassit en face de lui et frappa sur la table avec le fond de sa chope.

Le barman passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— De la bière, commanda Madvig.

Dans la pièce voisine, le bruit des conversations avait repris, accompagné du tintement des verres.

CHAPITRE IV

LE « DOG-HOUSE »

Ned Beaumont était en train de prendre son petit déjeuner au lit.

— Entrez, cria-t-il et, lorsque la porte d'entrée se fut ouverte puis refermée.

— Oui?

Une voix rauque et basse qui provenait du salon, interrogea :

— Où êtes-vous, Ned?

Mais avant que celui-ci put répondre, le propriétaire de la voix pénétra dans sa chambre et déclara :

— Eh bien, vous ne vous en faites pas!

C'était un homme jeune et vigoureux dont le visage carré et hâlé s'ornait d'une grande bouche aux lèvres lippues au coin de laquelle une cigarette pendait. Ses yeux, petits et clignotants, avaient un éclat joyeux.

— 'lo Whisky, dit Ned Beaumont. Offrez-vous une chaise.

Whisky Vassos regarda autour de lui.

— Vous avez une fameuse piaule, constata-t-il avec admiration.

Il retira sa cigarette de sa bouche et, sans tourner la tête, en désigna le salon par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est que tous ces bagages? On les met?

Ned Beaumont prit le temps de mastiquer et d'avaler

une bouchée de ses œufs brouillés avant de répondre.

— On y songe, dit-il.

— Ah oui?

Whisky s'assit sur une chaise au pied du lit.

— Où ça? demanda-t-il.

— New-York, probablement.

— Probablement?

— J'ai un biffeton pour New-York.

Whisky fit tomber la cendre de sa cigarette sur le parquet, remit celle-ci dans le coin gauche de sa bouche et questionna en reniflant.

— Pour combien de temps partez-vous?

Ned Beaumont qui portait sa tasse de café à ses lèvres, s'interrompit. Par-dessus le bord de la tasse, ses yeux jetèrent à son visiteur un regard pensif. Finalement, il déclara :

— C'est un billet d'aller seulement, et but.

Whisky cligna des yeux jusqu'à ce que son œil gauche fût entièrement fermé et que son œil droit ne fût plus qu'une mince fente noire. Retirant sa cigarette de sa bouche, il secoua encore un peu de cendre sur le parquet. Sa voix éraillée se fit persuasive.

— Pourquoi ne voyez-vous pas Shad avant de partir? suggéra-t-il.

Ned Beaumont reposa sa tasse et sourit.

— Shad et moi ne sommes pas si bons amis que le fait de partir sans lui dire au revoir puisse lui faire de la peine.

Whisky protesta.

— Ce n'est pas la question.

Ayant transféré le plateau du petit déjeuner de ses genoux sur la table de nuit, Ned Beaumont tira les couvertures jusqu'à son menton et demanda :

— Quelle est la question, alors?

— La question est que vous et Shad pourriez vous entendre.

Ned Beaumont secoua la tête.

— J'en doute.

— Il ne vous est jamais arrivé de vous tromper?

-- Bien sûr que si. Je me souviens de m'être trompé une fois, en 1912... Je ne me souviens plus au sujet de quoi, par exemple.

Whisky se leva pour écraser sa cigarette dans une des assiettes posées sur le plateau. Debout près du bord du lit, à côté de la table, il insista.

— Pourquoi n'essayez-vous pas, Ned?

Ned Beaumont fronça les sourcils.

— Ça m'a tout l'air de devoir être du temps perdu, Whisky. Je ne crois pas que Shad et moi puissions arriver à nous entendre.

Whisky se suça une dent, bruyamment. Le pli amer de sa bouche tombante donnait à cette action une signification ironique.

— Shad n'est pas de cet avis, déclara-t-il.

Ned Beaumont leva les sourcils.

— Oui?

Puis il interrogea.

— C'est lui qui vous a envoyé ici?

— Qui diable est-ce que ça pourrait bien être? s'écria Whisky. Vous ne pensez pas que je vous parlerais comme je le fais sans ça?

— Pourquoi? reprit Ned Beaumont d'un ton indifférent.

— Parce qu'il a pensé que vous pourriez travailler ensemble...

— Je veux dire, expliqua Ned Beaumont : pourquoi a-t-il pensé que nous pourrions travailler ensemble?

Les traits de Whisky Vassos prirent une expression dédaigneuse.

— Vous essayez de me faire marcher, hein?

— Non.

— Alors, bon Dieu, vous devez bien vous douter que tout le monde en ville sait que vous avez eu une explication avec Paul, l'autre jour, chez Rip Carson.

Ned Beaumont hocha la tête.

— Ah, c'est donc ça! dit-il comme se parlant à lui-même.

— C'est ça, confirma l'individu à la voix éraillée, et

Shad a appris que vous vous étiez disputés parce que vous pensiez que Paul n'aurait pas dû faire fermer ses boîtes. C'est pourquoi, en ce moment, vous êtes plutôt bien dans les papiers de Shad si vous saviez y faire.

— Je ne sais pas, déclara Ned Beaumont d'un ton méditatif, si je n'aimerais pas mieux partir d'ici et retourner à New-York...

— Réfléchissez, conseilla Whisky, la voix rauque. La capitale n'aura pas changé de place après les élections. Attendez un peu... Vous savez que Shad est plein aux as et qu'il les lâche dur pour battre Madvig aux élections? Restez ici et prenez votre part du gâteau.

— Après tout, dit lentement Ned Beaumont, il n'y aurait pas d'inconvénient à ce que je le voie.

— Vous aurez même diablement raison! approuva Whisky d'un ton jovial. Enfilez vos fringues et allons-y tout de suite.

II

Shad O'Rory se leva et s'inclina courtoisement.

— Heureux de vous voir, Beaumont.

Il n'avait pas tendu la main à son visiteur.

— Posez vos affaires ou vous voudrez.

Ned Beaumont répondit : « Bonjour », et commença à enlever son pardessus.

Whisky était resté sur le seuil.

— Eh bien, les gars, dit-il de la porte, je vous reverrai plus tard.

— C'est ça, répondit O'Rory et Whisky se retira.

Ned Beaumont avait déposé son pardessus et son chapeau sur le bras d'un sofa. Il y prit place. Le regard qu'il dirigea vers O'Rory n'exprimait rien.

O'Rory s'était rassis. Le siège qu'il occupait était un fauteuil bas et profond, tendu d'étoffe lie de vin et rehaussé de dorures. Il croisa les jambes et ses mains aux doigts entrelacés se joignirent sur son genou. Il

baissa la tête et son visage aux traits fins s'inclina sur sa poitrine, de façon que ses yeux gris-bleus dardassent sur Ned Beaumont un regard à ras des sourcils. Puis il prononça de sa voix plaisamment modulée d'Irlandais,

— Je vous dois des remerciements pour avoir essayé de persuader Paul que...

— Non, culpa Ned Beaumont.

-- Non? répéta interrogativement O'Rory.

— Non. Je marchais encore avec lui à ce moment-là et ce que j'en disais était dans son intérêt. J'estimais qu'il faisait une gaffe.

O'Rory sourit doucement.

— Il s'en apercevra avant longtemps, confirma-t-il.

Il y eut un silence. A moitié enfoui dans son fauteuil, O'Rory souriait à Ned Beaumont qui fixait sur lui un regard sans expression. Ce fut O'Rory qui rompit le silence.

— Qu'est-ce que Whisky vous a dit, au juste?

— Pas grand chose. Il m'a dit que vous vouliez me voir.

— Il ne vous a dit que la vérité, dit O'Rory.

Il décroisa les mains et, de ses doigts fuselés et longs, caressa le dos de l'une d'elle.

— Est-il vrai que vous ayez rompu pour de bon avec Paul?

— Je croyais que vous le saviez, répondit Ned Beaumont. Je croyais même que c'était à cause de cela que vous m'aviez fait appeler.

— Je l'ai en effet entendu dire, précisa O'Rory, mais entendre dire et savoir ne sont pas toujours synonymes. Qu'avez-vous l'intention de faire, maintenant?

— J'ai en poche un billet pour New-York et mes bagages sont prêts.

O'Rory leva une main qu'il passa sur sa chevelure blanche et lisse.

— Vous veniez de New-York lorsque vous êtes arrivé ici, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais dit à personne d'où je venais.

O'Rory cessa de se caresser les cheveux et fit un petit geste de protestation.

— Vous ne pensez pas que je suis homme à m'inquiéter de l'endroit dont viennent les gens?

Ned Beaumont ne répondit rien.

L'homme à la chevelure blanche reprit :

— Mais, par exemple, ce qui m'intéresse, c'est l'endroit où vous allez. Et si les choses s'arrangent comme je veux, vous ne retournerez pas à New-York avant un bon bout de temps. N'avez-vous jamais pensé que vous pourriez encore vous faire une jolie position ici?

— Non, dit Ned Beaumont... C'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Whisky.

— Et maintenant? Qu'est-ce que vous en pensez?

— Je n'en sais rien. J'attends ce que vous avez à me dire.

De nouveau, la main d'O'Rory lissa ses cheveux. Ses yeux bleus luisaient de cordialité et d'astuce. Il demanda :

— Depuis combien de temps êtes-vous dans cette ville?

— Quinze mois.

— Et combien de temps y a-t-il que vous êtes aussi copain avec Paul?

— Un an.

O'Rory hocha la tête.

— Vous devez savoir pas mal de choses sur son compte, remarqua-t-il.

— Oui, pas mal.

O'Rory poursuivit.

— Ça pourrait me servir.

— Faites votre proposition, répartit Ned Beaumont d'une voix égale.

O'Rory se leva et gagna la porte opposée à celle par laquelle Ned Beaumont était entré. Lorsqu'il l'ouvrit, une énorme bull-dog déambula dans la pièce. O'Rory se rassit. Le chien s'était aussitôt couché au pied du fauteuil lie de vin et or, ses yeux moroses tournés vers son maître.

O'Rory déclara :

— Une chose que je peux vous offrir, c'est une occasion de vous venger de Paul.

— Ça ne compte pas, répondit Ned Beaumont.

— Ça ne compte pas?

— Non, en ce qui me concerne, nous sommes quittes.

O'Rory leva la tête et interrogea doucement :

— Vous ne voudriez rien faire contre lui, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais dit ça, répliqua Ned Beaumont avec un peu d'impatience. Ça m'est égal de marcher contre lui mais je peux lui causer autant d'ennuis que je voudrai... et tout seul. Je ne voudrais pas que vous croyiez me rendre un service en m'y aidant.

O'Rory hocha la tête en signe d'approbation.

— Rien ne peut me faire plus de plaisir que de vous s'entendre dire. Pourquoi a-t-il descendu le jeune Henry?

Ned Beaumont se mit à rire.

— Pas si vite... vous ne m'avez pas encore fait connaître votre proposition. C'est un joli bull-dog que vous avez là. Quel âge a-t-il?

— Il est assez vieux; sept ans.

O'Rory tendit la jambe et caressa le museau du chien avec le bout de son pied. Le chien remua la queue.

— Qu'est-ce que vous diriez de ça? Aussitôt après les élections je vous avance les fonds pour ouvrir la plus luxueuse maison de jeu de la ville et je vous la laisse diriger comme vous l'entendrez, avec toute la protection que vous pourrez souhaiter?

— C'est très joli, remarqua Ned Beaumont d'un air excédé, mais c'est une offre conditionnelle. Si les élections vous sont favorables... Mais rien ne dit que je veuille rester ici après les élections... si même je reste jusque-là!

Le pied dont O'Rory caressait le nez du chien s'immobilisa. Il leva de nouveau les yeux vers Ned Beaumont, sourit vaguement et dit :

— Vous ne donneriez pas cher de nos chances aux élections, hein?

Ned Beaumont sourit.

— Vous ne paririez pas sur elles à égalité.

Souriant toujours, O'Rory posa une autre question :

— Vous vous ne vous en ressentez pas beaucoup pour marcher avec moi, Beaumont?

— Non.

Ned Beaumont se leva et prit son chapeau.

— De toute façon, l'idée n'est pas de moi.

Sa voix, comme son visage, n'exprimait qu'une indifférence polie.

— J'avais d'ailleurs dit à Whisky que ce serait du temps perdu.

Il tendit la main vers son pardessus.

— Asseyez-vous, dit l'homme à la chevelure blanche, on peut toujours parler, n'est-ce pas? Peut-être arriverons-nous quand même à nous entendre.

Ned Beaumont hésita, haussa imperceptiblement les épaules, retira son chapeau, le plaça sur son pardessus resté sur le sofa et s'assit à côté.

O' Rory reprit : « Je vous donnerai dix sacs tout de suite si vous marchez avec moi et dix sacs le soir des élections si nous battons Paul... Et je ne retire pas mon offre de vous installer une maison de jeu.

Ned Beaumont pinça les lèvres et, fronçant les sourcils, jeta un mauvais regard à O'Rory.

— Naturellement, vous voudriez que je vous raconte tout de suite, tout ce que je sais sur lui?

— Je veux que vous alliez à l'*Observer* et que vous leur racontiez tout ce que vous savez des combines auxquelles il a été mêlé; les contrats sur la voirie, les tenants et les aboutissants du meurtre de Taylor Henry, l'histoire de l'année dernière; je veux dire l'affaire Shoemaker et toutes les saletés qu'il trafique avec la municipalité.

— Les contrats sur la voirie ne peuvent plus vous servir à rien, maintenant, dit Ned Beaumont distraite-

ment et comme s'il pensait à autre chose. Il a renoncé à ses bénéfices pour éviter les histoires.

— Très bien, concéda O'Rory sans se démonter, mais nous avons toujours l'assassinat de Taylor Henry?

— Oui, là vous le tenez, répondit Ned Beaumont en fronçant les sourcils; mais je ne sais pas si nous pourrions utiliser l'affaire Shoemaker...

Il hésita.

— Je pourrais être mis en cause...

— Ah, diable! Nous ne voulons pas de ça! s'exclama aussitôt O'Rory. Bon, nous n'en parlerons pas. Qu'est-ce qu'il nous reste encore?

— Peut-être que nous pourrions nous servir de l'affaire du prolongement des lignes de tramways et des combines avec les municipalités de la banlieue, l'année dernière. Mais il faudra faire quelques recherches d'abord.

— Nous n'y perdrons rien ni l'un ni l'autre, assura O'Rory. Je vais charger Hinkle, le reporter de l'*Observer* de rédiger ça. Vous n'aurez qu'à lui passer les tuyaux et il arrangera les papiers. Nous commencerons par l'assassinat de Taylor Henry, c'est ce qu'il y a de mieux.

Ned Beaumont lissa sa moustache avec l'ongle de son pouce.

— Possible, répondit-il.

Shad O'Rory se mit à rire.

— Vous voulez dire que je devrais d'abord commencer par vous verser les dix mille dollars? dit-il. Il y a du vrai là-dedans.

Il se leva et traversa la pièce pour gagner la porte par laquelle il avait fait entrer le chien. Il l'ouvrit et sortit en la refermant derrière lui. Le chien n'avait pas bougé de sa place devant le fauteuil lie de vin et or.

Ned Beaumont alluma un cigare; le chien tourna la tête vers lui.

O'Rory réapparut, tenant une épaisse liasse de billets de cent dollars. Les billets étaient verts et liés par une bande de papier brun sur laquelle on lisait \$ 10.000,

écrit à l'encre bleue. Il se frotta les mains sans lâcher la liasse et annonça :

— Hinkle est ici. Je lui ai dit de venir.

Ned Beaumont fronça les sourcils et objecta :

— Vous devriez au moins me donner le temps de réfléchir.

— Racontez les choses à Hinkle comme elles vous viendront à l'esprit. Il arrangera ça.

Ned Beaumont hocha la tête, souffla un peu de fumée et acquiesça :

— Oui, je peux faire ça.

O'Rory lui tendit la liasse de billets. Ned Beaumont la prit, dit « Merci » et glissa les billets dans la poche intérieure de son veston. La liasse forma bosse sur sa poitrine plate.

— C'est moi qui vous remercie, dit O'Rory en regagnant sa chaise.

Ned Beaumont retira son cigare de sa bouche.

— Pendant que j'y pense, il y a quelque chose que je veux vous dire. Si vous accusez Walt Ivans du meurtre de West vous ennuierez beaucoup moins Paul que si vous laissez les choses au point où elles en sont.

O'Rory considéra curieusement Ned Beaumont avant de répondre.

— Pourquoi? interrogea-t-il.

— Paul va lui faire sauter l'alibi qu'il s'est ménagé au Club.

— Vous voulez dire qu'il va commander à ses types d'oublier qu'Ivans était là?

— Oui.

O'Rory fit « Tick, tick! » avec sa langue et demanda :

— Comment Paul s'est-il douté que j'allais jouer un tour à Ivans?

— Oh, nous avons réfléchi...

O'Rory sourit.

— Vous voulez dire que vous avez réfléchi? dit-il. Paul n'est pas si retors.

Ned Beaumont fit une grimace modeste et questionna :

— Comment aviez-vous combiné ça?

O'Rory gloussa de rire.

— Nous avons envoyé cet idiot à Braywood acheter les calibres¹ dont on s'est servi.

Ses yeux gris-bleus prirent soudain un éclat dur puis son visage se détendit et il sourit. Il reprit :

— Tout ça n'a pas beaucoup d'importance maintenant que Paul est décidé à se battre. Mais c'est ça qui a commencé à le monter contre moi, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Ned Beaumont, mais ça devait arriver tôt ou tard. Paul estime que c'est lui qui vous a donné votre chance ici et que vous ne devriez pas essayer de lui couper l'herbe sous le pied.

O'Rory eut un sourire suave.

— C'est justement ce que je vais faire. Il peut...

La porte s'ouvrit et un homme entra. C'était un jeune homme vêtu d'un costume gris trop large. Ses oreilles et son nez étaient trop grands. Ses cheveux, d'un châtain indécis avaient besoin d'un coup de ciseau et son visage plutôt malpropre paraissait trop vieux pour son âge.

— Entrez, Hinkle, dit O'Rory. Voici Ned Beaumont. Il vous donnera tous les renseignements. Montrez-moi le papier quand il sera prêt et nous le ferons passer dans le numéro de demain.

Le sourire de Hinkle découvrit une rangée de dents gâtées. Il murmura une formule de politesse à l'adresse de Ned Beaumont.

Celui-ci se leva.

— Parfait, dit-il, nous allons aller chez moi et nous y mettre sans retard.

O'Rory secoua la tête.

— Il vaut mieux que vous restiez ici, dit-il.

Ned Beaumont qui ramassait son manteau et son chapeau, sourit et dit :

— Je regrette mais j'ai des coups de téléphone à recevoir et d'autres choses à faire. Prenez votre chapeau, Hinkle.

1. Calibre, argot pour revolver.

Hinkle, apeuré, resta muet et immobile.

O'Rory déclara :

— Il va falloir que vous restiez, Beaumont. Nous ne pouvons pas courir le risque qu'il vous arrive quelque chose. Ici, vous n'aurez rien à craindre.

Ned Beaumont lui adressa son sourire le plus aimable.

— Si c'est l'argent qui vous tourmente — il glissa la main sous sa veste et la ressortit tenant la liasse de billets — vous pouvez le garder jusqu'à ce que je vous aie fourni les renseignements.

— Rien ne me tourmente, dit O'Rory avec calme, mais si Paul apprenait que vous êtes venu me voir, vous risqueriez gros et je ne veux pas qu'il vous arrive quelque chose.

— Il faudra que vous en courriez le risque, dit Ned Beaumont, je pars.

— Non, dit O'Rory.

— Si, dit Ned Beaumont.

Hinkle fit demi-tour et sortit de la pièce.

Ned Beaumont se dirigea vers la porte par laquelle il était entré. Il marchait la taille droite et sans se hâter. O'Rory dit un mot et le bull-dog couché à ses pieds se leva avec une précipitation maladroite. Passant devant Ned Beaumont, il vint se planter entre celui-ci et la porte. La tête penchée entre ses pattes écartées, il fixait sur l'homme le regard de ses yeux moroses.

Ned Beaumont eut un sourire mince et se retourna vers O'Rory. La liasse de billets de cent dollars apparut dans sa main. Il leva le bras.

— Vous savez où vous pouvez les fourrer, dit-il en lançant le paquet à O'Rory.

Lorsque le bras de Ned Beaumont retomba, le chien sauta lourdement. Ses dents se refermèrent sur le poignet de l'homme. Le choc fit pivoter Ned Beaumont vers la gauche et il tomba sur un genou, laissant aller son bras à ras du sol pour diminuer l'effet du poids de la bête. Shad O'Rory se leva de son fauteuil et gagna la porte par laquelle Hinkle était sorti. Il l'ouvrit et dit

« Entrez un instant ». Puis il s'approcha de l'endroit où Ned Beaumont, toujours à genoux, essayait de résister à la traction du chien. Tenant toujours le poignet de Ned Beaumont dans sa gueule, le bull-dog, les pattes écartées, était presque aplati sur le plancher.

Whisky et deux autres individus entrèrent. Le premier était l'espèce de gorille aux jambes torses qui avait accompagné O'Rory au Log Cabin Club. L'autre était un garçon de dix-neuf ans à la chevelure d'un blond cendré, trapu, rose de figure et à la physionomie morose. Celui-ci se plaça derrière Ned Beaumont, entre ce dernier et la porte. La brute aux jambes torses posa sa main droite sur le bras gauche de Ned Beaumont, celui dont le chien tenait le poignet dans sa gueule. Whisky s'était arrêté à mi-chemin entre Ned Beaumont et l'autre porte.

— A bas ! dit O'Rory.

Le chien lâcha le bras de Ned Beaumont et trotta vers son maître en remuant la queue.

Ned Beaumont se releva. Il avait le visage livide et mouillé de sueur.

Il abaissa son regard sur sa manche déchirée et son poignet saignant. Du sang coulait sur sa main qui tremblait.

De sa voix chantante, O'Rory déclara :

— Vous l'avez cherché.

Le regard de Ned Beaumont abandonna sa main pour se poser sur l'homme à la chevelure blanche.

— Oui, dit-il, et il en faudra plus que ça pour m'empêcher de sortir d'ici...

III

Ned Beaumont ouvrit les yeux et poussa un gémissement...

Le garçon à la chevelure blonde tourna vers lui son visage rosé et jeta :

— Ferme ça, espèce de...

L'individu simiesque s'interposa.

— Laisse-le tranquille, Rusty. Il va peut-être encore essayer de sortir et on va pouvoir s'amuser un peu.

Il jeta un coup d'œil complaisant à ses phalanges écorchées et ricana :

— Donne les cartes.

Ned Beaumont murmura quelques mots incohérents où il était question de Fedink et s'assit. Il se trouvait sur un lit étroit dont on avait retiré les draps et les couvertures. Le matelas en était taché de sang. Son visage enflé et écorché était également barbouillé de sang. Il y avait aussi du sang sur sa manche de chemise et du sang caillé empoissait le poignet et la main mordus par le chien.

La pièce était une petite chambre peinte en jaune et blanc. Elle était garnie de deux chaises, d'une table, d'une commode, d'un miroir accroché aux murs et de deux ou trois gravures françaises du dix-huitième siècle.

En face du lit, une porte entr'ouverte révélait en partie l'intérieur d'une salle de bains dont le sol était revêtu de carreaux de faïence. Une seconde porte donnant dans la pièce était fermée; il n'y avait pas de fenêtre.

L'individu simiesque et le garçon aux joues roses jouaient aux cartes sur la table. Un tas de monnaie, environ vingt dollars en numéraire et en billets, gisait entre eux.

Ned Beaumont fixa sur les joueurs le regard de ses yeux bruns ou la haine allumait un feu sombre. Il commença à se lever. Cela n'était pas facile. Son bras droit pendait, inutile. Il dut pousser ses jambes hors du lit l'une après l'autre en s'aidant de sa main valide. Par deux fois il tomba sur le côté et se redressa avec peine en s'appuyant sur son bras gauche.

Une seule fois l'individu simiesque tourna vers lui son visage basané et abandonna ses cartes pour ricaner.

— Comment va, mon vieux?

Le reste du temps les deux hommes assis à la table négligèrent de s'occuper de lui.

Finalement, il réussit à se mettre debout à la tête du lit, frissonnant de la tête aux pieds. S'appuyant de la main gauche sur le matelas, il s'avança jusqu'au pied du lit. Arrivé là, il se redressa tout à fait et, les yeux fixés sur la porte, marcha vers elle en titubant. Au moment de l'atteindre, il trébucha et tomba mais, d'un élan désespéré, il lança sa main gauche vers le bouton de la porte à laquelle il s'accrocha. Grâce à cet appui, il parvint à se remettre debout.

Alors l'individu simiesque posa lentement ses cartes sur la table et dit :

— C'est le moment...

Un rictus découvrait ses dents trop blanches, visiblement artificielles. Il s'avança et se planta à côté de Ned Beaumont.

Celui-ci tirait le bouton de la porte.

Fléchissant ses jambes torses, la brute grommela :

— Allons-y! et, de tout son poids, projeta son poing dans le visage de Ned Beaumont.

Celui-ci rebondit contre le mur. Le dos de son crâne heurta d'abord la muraille puis son corps s'aplatit contre l'obstacle avant de revenir en avant. Il s'effondra.

Rusty tenait toujours ses cartes. Il observa d'un ton critique mais sans aucune émotion :

— Bon Dieu! Jeff, vous allez le tuer...

Jeff s'esclaffa « Lui? » Il précisa le sens de son interjection en assénant dans les côtes de l'homme étendu sur le plancher un coup de pied bon enfant.

— Pas de danger qu'on le tue. C'est un dur, un costaud. Il aime ça.

Il se baissa, saisit à deux mains le col du veston de Ned Beaumont et le redressa.

— N'est-ce pas que tu aimes ça, mon bijou?

Maintenant d'une main Ned Beaumont à genou, il le frappa de l'autre au visage.

Quelqu'un secoua le bouton de la porte.

— Qui est là? cria Jeff.

— Moi, prononça la voix plaisante de Shad O'Rory.

Jeff traîna Ned Beaumont un peu plus loin pour permettre au battant de s'ouvrir. L'ayant laissé retomber, il tira une clef de sa poche et ouvrit. O'Rory et Whisky entrèrent. Les yeux d'O'Rory allèrent de Jeff à l'homme étendu sur le plancher et finalement à Rusty. Son regard devint sombre. Quand il ouvrit la bouche, ce fut pour adresser une question à Rusty.

— Jeff s'est amusé à le cogner pour le plaisir?

Le garçon aux joues roses secoua la tête.

— Ce Beaumont est un fils de putain, dit-il d'une voix hargneuse. Chaque fois qu'il revient à lui il se relève et remet ça.

— Je ne veux pas qu'on le tue, dit O'Rory. Pas encore du moins...

Il abaissa son regard sur Ned Beaumont.

— Voyez si vous pouvez le faire revenir à lui; je veux lui parler.

Rusty abandonna sa chaise devant la table.

— Je ne sais pas, dit-il. Il reviendrait de loin.

Jeff fit preuve de plus d'optimisme.

— Bien sûr que nous allons le ramener à lui, assurait-il. Je vais vous montrer ça. Prends-lui les pieds.

Lui-même avait saisi Ned Beaumont sous les aisselles.

Ils transportèrent l'homme évanoui dans la salle de bains et le déposèrent dans la baignoire. Jeff fixa le bouchon et ouvrit simultanément le robinet d'eau froide de la baignoire et le jet froid de la douche.

— Ça va le remettre sur pied en un clin d'œil, affirmait-il.

Cinq minutes plus tard, ils le tirèrent ruisselant de la baignoire et le plantèrent sur ses pieds. En effet, Ned Beaumont réussit à se tenir debout. Ils le ramenèrent dans la chambre. O'Rory assis sur une chaise, fumait une cigarette. Whisky avait disparu.

— Mettez-le sur le lit, commanda O'Rory.

Jeff et Rusty menèrent leur prisonnier jusqu'au lit, le firent pirouetter et le jetèrent d'une saccade sur le matelas. Quand ils le lâchèrent, il retomba de tout son long.

Ils le remirent sur son séant et Jeff se mit à gifler son visage meurtri en répétant :

— Reviens à la vie, Rip Van Winkle, reviens à toi!

— Oui, pas mal qu'il va revenir à la vie! grogna le maussade Rusty.

— Tu crois ça? répartit Jeff avec bonne humeur et il se remit à gifler Ned Beaumont.

Celui-ci ouvrit le moins enflé de ses deux yeux.

— Beaumont! prononça O'Rory.

Ned Beaumont releva la tête et parut regarder autour de lui mais rien n'indiquait qu'il distinguât Shad O'Rory.

Abandonnant sa chaise, ce dernier vint placer son visage à quelques centimètres du sien.

— Vous m'entendez? questionna-t-il.

L'œil ouvert de Ned Beaumont fixa un regard de haine sur le visage de l'homme qui l'interrogeait.

O'Rory répéta :

— C'est moi, O'Rory, qui vous parle. Pouvez-vous entendre ce que je dis, Beaumont?

Avec difficulté, les lèvres boursoufflées de Ned Beaumont articulèrent :

— Oui.

— Bon, dit O'Rory. Maintenant, écoutez-moi. Vous allez me dire tout ce que vous savez sur Paul.

Il parlait d'une voix nette mais sans élever le ton.

— Vous vous imaginez probablement que non mais vous allez le faire. Sinon, je vous fais travailler les côtes jusqu'à ce que vous vous décidiez à parler. Vous me comprenez?

Ned Beaumont sourit. L'aspect de son visage rendit ce sourire horrible.

— Rien à faire, articula-t-il.

O'Rory se redressa et dit :

— Allez-y!

Rusty parut hésiter mais le simiesque Jeff écarta d'une pichenette la main levée de Ned Beaumont et le rejeta sur le lit.

— J'ai justement quelque chose à essayer, dit-il.

Ayant pris à brassée les deux jambes de Ned Beaumont, il les replia sur le lit. Il se pencha ensuite sur son corps, les mains en mouvement.

Le corps, les bras et les jambes du malheureux se tendirent et se détendirent violemment à trois reprises et il poussa un long gémissement. Puis il demeura immobile.

Jeff se redressa et ses mains lâchèrent le corps inerte. Il respirait bruyamment. Sa bouche de singe béait. Il grommela d'un ton mi-indigné, mi-plaintif.

— Le voilà qui est encore tombé dans les pommes!

IV

Lorsque Ned Beaumont revint à lui, il se trouva seul. L'électricité était allumée. Avec les mêmes difficultés que précédemment, il parvint à descendre du lit et à atteindre la porte. Elle était fermée à clé. Il était en train de tirailler le bouton lorsque quelqu'un poussa le battant, le rejetant contre le mur.

Pieds nus, vêtu d'une chemise de nuit et d'un caleçon, Jeff entra.

— Je n'ai jamais vu un pareil phénomène, dit-il. Toujours en train de faire des blagues, alors? Vous n'êtes donc pas encore fatigué d'embrasser le plancher?

Prenant Ned Beaumont à la gorge avec la main gauche, il le frappa deux fois du poing droit en plein visage. Puis, le faisant reculer jusqu'au lit, il l'y jeta en grommelant :

— Et fichez-nous un peu la paix maintenant!

Ned Beaumont demeura inerte et les yeux clos. Jeff sortit en refermant la porte à clé derrière lui.

Aussitôt Ned Beaumont descendit du lit et se traîna péniblement jusqu'à la porte. Il recommença à la secouer. Puis, reculant de deux pas, il se lança pour l'en-

foncer mais ne put que s'y appuyer en titubant. Il poursuivit néanmoins ses tentatives jusqu'à la réapparition de Jeff.

— Je n'ai jamais rencontré un frère qui s'en ressente autant pour se faire casser la gueule, déclara-t-il. Et il ajouta : Ni à qui j'aie autant de plaisir à la casser.

Il se pencha largement en arrière, balança son bras et frappa.

Ned Beaumont, incapable de bouger, resta dans la trajectoire du coup. Le poing de Jeff l'atteignit à la joue et le jeta à travers la chambre. Il resta étendu sur le sol et Whisky le retrouva au même endroit, deux heures plus tard, en pénétrant dans la pièce.

L'ayant ranimé avec de l'eau qu'il alla chercher dans la salle de bains, Whisky l'aida ensuite à s'étendre sur le lit.

— Réfléchissez, supplia-t-il. Ces gens-là n'ont pas de bon sens. Ils vous tueront.

L'œil atone et injecté de sang de Ned Beaumont lui lança un regard terne.

— Qu'ils le fassent... prononça-t-il avec difficulté.

Il dormit jusqu'au moment où O'Rory vint le réveiller avec Rusty et Jeff. Ils ne purent rien lui arracher sur le compte de Madvig. Ils le tirèrent du lit et le battirent jusqu'à ce qu'il perdit connaissance puis le rejetèrent sur son matelas.

Quelques heures plus tard, la même scène se répéta. On ne lui avait pas apporté à manger.

Lorsqu'il revint à lui, après la dernière de ces rossées, il gagna la salle de bains à quatre pattes. Dans cette position, il aperçut derrière le pied de la cuvette, une lame de rasoir de sûreté rongée de rouille. Il lui fallut dix minutes pour la déloger de l'endroit où elle était tombée car ses doigts sans force la laissèrent plus d'une fois échapper avant de réussir à la saisir solidement sur le carreau lisse de la pièce. La première chose qu'il fit fut de tenter de s'en servir pour se couper la gorge mais elle lui glissa des doigts alors qu'il n'était encore parvenu qu'à se faire trois estafilades sous le menton.

Il se laissa tomber sur le carreau de porcelaine et pleura jusqu'à ce que le sommeil s'empara de lui.

Quand il rouvrit les yeux, il sentit qu'il avait la force de se lever et le fit. S'étant plongé la tête dans l'eau froide, il en avala coup sur coup quatre verres. Cette eau le fit vomir et il commença à grelotter de froid. Il retourna dans la chambre et s'étendit sur le matelas souillé de sang mais se releva aussitôt pour regagner la salle de bains où il se mit à genoux et chercha jusqu'à ce qu'il eut retrouvé la lame rouillée qu'il glissa dans le gousset de son gilet. Ce faisant, ses doigts se posèrent sur son briquet. Il le sortit de sa poche et l'examina. Une lueur de ruse s'alluma dans ses yeux. Cette lueur avait quelque chose d'insensé.

Bien qu'il tremblât si fort que ses dents claquaient, il se releva et repassa dans la chambre. En apercevant le journal laissé sur la table où Jeff et le garçon aux joues roses avaient joué aux cartes, il eut un rire discordant. Saisissant le journal, il en déchira le papier qu'il chiffonna et alla le poser au pied de la porte. Dans chacun des tiroirs de la commode, il trouva un rectangle de papier destiné à en couvrir le fond. Il leur fit subir le même sort qu'au journal et les joignit au tas de papier disposé près de la porte.

Avec la lame de rasoir, il pratiqua ensuite une longue fente dans l'enveloppe du matelas et, en arrachant par grandes poignées la bourre de coton dont il était rempli, la porta aussi près de la porte. Il ne tremblait plus, ne titubait pas et se servait adroitement de ses deux mains. Mais il se fatigua vite de dépecer le matelas et traîna tout ce qui en restait jusqu'à la porte.

A sa troisième tentative son briquet s'alluma et il eut un rire joyeux. Il mit le feu aux débris qu'il avait préparé. Il était d'abord resté penché sur la flamme mais la fumée qui augmentait rapidement le contraignit à battre en retraite, toussant malgré lui à chaque pas. Il finit par aller dans la salle de bains et trempa une serviette dans l'eau dont il se couvrit le visage et la tête. Silhouette titubante rendue presque indistincte par la fumée qui

emplissait la chambre, il revint dans cette pièce où il trébucha contre le lit. Il s'assit à côté sur le plancher.

Ce fut là que Jeff le retrouva.

Ce dernier entra en jurant et en toussant derrière le chiffon dont il se couvrait la bouche. En s'ouvrant, la porte avait repoussé la plus grande partie du tas de débris enflammé plus loin sur le plancher. Jeff écarta le reste à coups de pied et s'approcha rapidement de Ned Beaumont. L'empoignant à la nuque par le col de son veston, il le traîna hors de la pièce.

La porte franchie, Jeff, tenant toujours Ned Beaumont au collet, lui fit descendre le couloir à coups de pied dans le derrière. Arrivé au bout, il le jeta dans une autre pièce dont la porte était ouverte et brailla :

— Je vous dirai deux mots tout à l'heure, sale bâtard ! lui expédia un dernier coup de pied et ressortit. La porte claqua et la clef tourna dans la serrure.

Ainsi projeté dans la pièce, Ned Beaumont dut se raccrocher à la table pour ne pas tomber. Il se redressa tant bien que mal en s'aidant de celle-ci et regarda autour de lui. La serviette qu'il portait était tombée autour de son cou comme un foulard. La pièce avait deux fenêtres. Il se dirigea vers la plus proche et essaya de la soulever. Elle était fermée. Il tira le loquet et remonta le châssis. Il faisait nuit. Il passa successivement une jambe puis l'autre par-dessus le bord de la baie et se tourna de manière à appuyer son ventre sur l'appui de la fenêtre. Se laissant glisser jusqu'à ce qu'il ne fut plus suspendu que par les mains au rebord du mur, il tâta du pied au-dessous de lui pour découvrir un point d'appui, n'en trouva pas et se laissa tomber.

CHAPITRE V

L'HOPITAL

I

Une infirmière refaisait le pansement du visage de Ned Beaumont.

— Où suis-je? questionna-t-il.

— Hôpital Saint-Luke.

La « nurse » était petite avec de grands yeux marrons très brillants, une voix à la fois rapide et contenue et une odeur de mimosa.

— Quel jour?

— Nous sommes lundi.

— Quel mois et quelle année? continua-t-il.

Lorsqu'elle fronça les sourcils il se hâta d'ajouter :

— Bon, n'en parlons plus. Depuis combien de temps suis-je ici?

— C'est le troisième jour aujourd'hui.

— Où est le téléphone? dit-il et il tenta de s'asseoir.

— Pas de ça! dit-elle. Vous ne pouvez pas téléphoner et il ne faut pas que vous vous énerviez.

— Téléphonez vous-même, alors! Demandez Hartford 6116 et dites à Mr. Madvig que j'ai besoin de lui parler tout de suite.

— M. Madvig vient tous les après-midi ici mais je ne crois pas que le docteur Tait vous laisse parler à personne. Depuis que vous êtes ici vous n'avez déjà que trop bavardé.

— Qu'est-ce que c'est maintenant; le matin ou l'après-midi?

— Le matin.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, dit-il. Demandez-le maintenant.

— Le docteur Tait sera ici dans un instant.

— Je n'ai que faire du docteur Tait, répliqua-t-il avec un peu d'irritation, c'est Paul Madvig qu'il me faut.

— Vous ferez ce qu'on vous dira de faire, trancha-t-elle. Vous allez rester couché ici bien tranquille jusqu'à l'arrivée du docteur.

Il fronça les sourcils en la regardant.

— Vous êtes une fameuse infirmière! On ne vous a jamais appris qu'il ne fallait jamais irriter les malades?

Elle ne daigna pas lui répondre.

— Et vous me faites mal à la mâchoire...

— Je ne vous ferais pas mal si vous ne parliez pas. répliqua-t-elle.

Il se tint tranquille un instant puis il interrogea :

— Qu'est-ce qui est supposé m'être arrivé? Ou bien n'êtes-vous pas assez avancée dans vos études pour savoir ça?

— Probablement une bagarre d'ivrogne!

Mais ayant ainsi répondu, l'infirmière ne put tenir davantage son sérieux.

— Et d'abord vous ne devriez pas tant parler et vous ne pourrez voir personne avant que le docteur vous le permette.

II

Paul Madvig arriva dès le début de l'après-midi.

— Bon Dieu, s'exclama-t-il; je suis heureux de vous voir revenu à la vie!

Il prit la main valide du malade dans les siennes.

Ned Beaumont dit :

— Je vais très bien... mais voici ce qu'il faut que vous fassiez : faites empoigner Walt Ivans et faites-le conduire à Braywood pour le confronter aux armuriers de l'endroit. Il...

— Vous m'avez déjà raconté tout ça, interrompit Madvig. C'est fait.

Le front de Ned Beaumont se plissa.

— Je vous l'ai déjà dit?

— Bien sûr... Le matin même du jour où on vous a ramassé. Ils vous ont transporté à l'Hôpital des Premiers secours et vous vous êtes refusé à les laisser vous soigner avant de m'avoir vu. Je suis venu et vous m'avez tout dit sur Ivans et Braywood avant de perdre connaissance.

— Je ne me souviens de rien. Les avez-vous fait coffrer?

— J'ai mis la main sur les Ivans et, après avoir été identifié à Braywood, Walt s'est décidé à parler. Le Grand Jury a lancé un mandat d'amener contre Jeff Gardner et deux mandats contre inconnus mais nous ne pourrions pas faire inculper Shad. C'est à Gardner qu'Ivans a eu affaire. Naturellement, tout le monde sait parfaitement qu'il ne faisait rien sans l'ordre de Shad, mais le prouver est une autre paire de manches.

— Jeff est le type à la gueule de singe, n'est-ce pas? Est-ce qu'ils l'ont coffré?

— Non. Shad a dû le faire se planquer quelque part aussitôt que vous leur avez eu échappé. C'est bien eux qui vous tenaient?

— Oui. Dans le *Dog House*, en haut. J'y étais allé pour tendre un traquenard à Shad et c'est lui qui m'a eu.

Il fronça les sourcils.

— Je me rappelle y être allé avec Whisky Vassos, avoir été mordu par un chien et roué de coups par Jeff et un gamin blond. Ensuite, il y a eu un incendie et... c'est à peu près tout. Qui m'a ramassé? Et où?

— Un flic vous a aperçu vous trainant à quatre pattes

au milieu de Colemar Street à trois heures du matin en laissant une traînée de sang derrière vous.

— J'en connais des trucs, dit Ned Beaumont.

III

Quelqu'un ouvrit la porte avec précaution et la tête de la petite infirmière aux grands yeux apparut.

Ned Beaumont lui adressa la parole d'un ton renfrogné.

— Bon, je vois ce que c'est... Coucou! Mais vous ne croyez pas que vous êtes déjà un peu trop grande pour jouer à cache-cache?

Elle ouvrit tout à fait la porte et s'arrêta sur le seuil, appuyée d'une main au battant.

— Je ne m'étonne plus qu'on vous aie cassé la figure, dit-elle. Je venais voir si vous étiez réveillé. M. Madvig est là et... son débit de voix naturellement saccadé devint plus rapide encore —... et il y a une dame avec lui.

Le regard de Ned Beaumont l'examina avec une curiosité un peu moqueuse.

— Quel genre de dame? interrogea-t-il.

— C'est Miss Janet Henry, répondit-elle du ton de quelqu'un qui croit révéler une nouvelle aussi agréable qu'inattendue.

Ned Beaumont tourna la tête pour dérober son visage à la nurse. Il ferma les yeux. Un coin de sa bouche frémit mais sa voix n'exprima rien de ce qu'il ressentait.

— Dites que je dors.

— Vous ne pouvez pas leur faire répondre ça, fit-elle remarquer. Ils savent que vous ne dormez pas... même s'ils ne vous ont pas entendu parler car, si vous dormiez, je ne serais pas restée aussi longtemps.

Il poussa un grognement d'ennui affecté et se releva sur un coude.

— Je ferai aussi bien d'expédier cette corvée tout de suite, dit-il, elle reviendrait.

L'infirmière lui jeta un regard dédaigneux et dit d'un ton sarcastique.

— Nous avons été obligés d'avoir recours à la police pour écarter toutes les femmes qui voulaient vous voir.

— C'est facile à dire, pour vous, répliqua-t-il. Vous vous laissez probablement impressionner par les filles de sénateurs dont on voit tous les jours la photo dans la page illustrée des journaux mais vous n'avez jamais été pourchassée par elles comme je le suis. Des filles de sénateur, encore des filles de sénateur et toujours des filles de sénateur ! Jamais de filles de députés, de filles de ministres ou de filles de conseillers municipaux pour changer un peu. Toujours des... Croyez-vous que les Sénateurs soient plus prolifiques que les autres politiciens ?

— Vous n'êtes pas très drôle, décréta-t-elle, mais vous vous coiffez bien. Je vais vous les amener.

Elle quitta la pièce.

Ned Beaumont aspira profondément. Ses yeux brillaient. Il passa la langue sur ses lèvres et les pinça en un sourire furtif mais, à l'entrée de la visiteuse, son visage reprit son expression d'indifférente politesse.

Elle marcha droit à son lit et dit :

— Oh, monsieur Beaumont, j'ai été si heureuse d'apprendre que vous vous étiez si promptement rétabli que je n'ai pas pu m'empêcher de venir.

Elle mit sa main dans la sienne et pencha vers lui son sourire. Encore que le brun de ses yeux ne fût pas d'une teinte très foncée, la clarté de son teint les faisait paraître sombres.

— De sorte que si ma visite vous est importune vous saurez que vous ne devrez pas vous en prendre à Paul. C'est moi qui l'ai obligé à m'amener.

Ned Beaumont lui retourna son sourire et répondit :

— Je suis si, si heureux que vous soyiez venue. C'est terriblement gentil à vous.

Paul Madvig avait fait son entrée dans la pièce sur les

talons de Janet Henry et était passé de l'autre côté du lit. Son sourire épanoui alla de l'un à l'autre.

— J'étais sûr que vous seriez content, Ned; je lui avais dit. Comment ça va-t-il aujourd'hui?

— Noblement. Prenez des chaises.

— Nous ne pouvons pas rester, dit l'homme blond. Il faut que je voie M'Laughlin au Grandcourt.

— Vous mais pas moi, fit observer Janet Henry.

Elle dirigea de nouveau son sourire vers Ned Beaumont.

— Ne voulez-vous pas que je reste... encore un peu?

— Avec le plus grand plaisir... assura Ned Beaumont.

Paul Madvig qui avait fait le tour du lit pour approcher une chaise à la jeune fille rayonnait.

— Voilà qui est bien, dit-il.

Quand la jeune fille se fut assise à côté du lit et que son manteau eut été disposé sur le dossier de sa chaise, Madvig jeta un coup d'œil à sa montre et grogna :

— Il faut que je me sauve.

En secouant la main de Ned Beaumont, il s'enquit :

— Y a-t-il quelque chose que vous désiriez?

— Non, merci, Paul.

— Bon. Eh bien, soyez sage...

L'homme blond se tourna vers Janet Henry, se ravisa et se tourna de nouveau vers Ned Beaumont :

— Jusqu'à quel point croyez-vous qu'on puisse aller avec M'Laughlin pour une première entrevue?

Ned Beaumont haussa légèrement les épaules.

— Aussi loin que vous voudrez pourvu que vous vous exprimiez indirectement. Il a peur des mots. Mais vous pourriez lui faire commettre un meurtre en lui demandant avec de grandes phrases dans le genre de celle-ci : S'il existait un individu nommé Smith habitant à tel et tel endroit et qu'il tombe malade ou qu'il lui arrive quelque chose et qu'il ne se guérisse pas et que vous passiez me voir un jour, tout à fait par hasard, si j'avais une enveloppe à votre nom, comment pourrais-je savoir qu'elle contiendrait cinq cent dollars?

Madvig secoua la tête.

— Je ne veux faire assassiner personne, dit-il mais nous avons absolument besoin des votes des cheminots. Son visage s'assombrit.

— Je voudrais bien que vous soyez sur pieds, Ned.

— Je le serai dans un jour ou deux. Avez-vous lu *l'Observer*, ce matin?

— Non.

Les yeux de Ned Beaumont fouillèrent la pièce.

— Quelqu'un l'a emporté, dit-il. La chose a paru en placard au milieu de la première page, sous le titre : *Qu'en disent les autorités de la ville?* et contenait une liste des délits commis pendant les six dernières semaines et une liste beaucoup plus courte des arrestations opérées pour prouver que nous avons une vague de crime et que la police est impuissante à l'enrayer. La plus grande part de tout ce verbiage avait évidemment trait à l'assassinat de Taylor Henry.

En entendant prononcer le nom de son frère, Janet Henry frémit et ses lèvres s'entr'ouvrirent en une question muette. Madvig lui jeta un coup d'œil puis regarda Ned Beaumont et lui adressa un signe d'avertissement rapide.

Indifférent à l'effet de ses paroles, Ned Beaumont continua :

— Et ils vont fort. Ils accusent la police de s'être délibérément refusée à arrêter les coupables pour permettre à un joueur bien placé dans les milieux politiques de régler ses comptes avec un autre joueur... faisant bien entendu allusion au fait que j'ai suivi Despain pour récupérer mon argent. Et ils demandent ce que le Sénateur Henry pense de ses nouveaux alliés qui battent ainsi monnaie sur le corps de son fils.

Le visage en feu, Madvig feignait de chercher sa montre. Il bredouilla :

— J'achèterai *l'Observer*. Il faut que je...

— De plus, continua imperturbablement Ned Beaumont, ils accusent la police de se mettre à faire des raffles dans les cabarets clandestins — après les avoir tolérés pendant des années — uniquement parce que les

propriétaires se refusent à verser les contributions électorales énormes qu'on leur réclame. Voilà ce qu'ils font de votre bataille avec Shad O'Rory. Ils finissent en promettant de publier une liste des boîtes qui continuent à fonctionner ouvertement parce que leurs propriétaires se sont exécutés.

Madvig murmura :

— Bien, bien, d'une voix rapide, dit « A bientôt » à Ned Beaumont et s'esquiva.

Janet Henry se pencha en avant sans bouger de sa chaise.

— Pourquoi me détestez-vous? questionna-t-elle.

— Je ne vous déteste peut-être pas tant que vous croyez, répondit Ned Beaumont.

Elle secoua la tête.

— Vous ne m'aimez pas, je le sais.

— Il ne faut pas vous en rapporter à mes manières, dit-il, elles sont souvent plutôt mauvaises.

— Vous ne m'aimez pas, insista-t-elle, sans répondre à son sourire, et je voudrais que vous m'aimiez.

— Que je vous aime, moi? dit-il d'un air de surprise modeste. Mais pourquoi?

— Parce que vous êtes le meilleur ami de Paul, répliqua-t-elle.

— Paul a beaucoup d'amis, dit-il en la regardant. C'est un politicien.

Elle secoua la tête avec impatience.

— Vous êtes son meilleur ami.

Elle marqua un temps et ajouta :

— C'est son opinion.

— Et vous, qu'en pensez-vous? s'enquit-il avec un sérieux joué.

— Je crois qu'il a raison, déclara-t-elle gravement; sinon vous ne seriez pas ici en ce moment. Vous n'auriez pas supporté tout ce que vous avez supporté pour lui si vous n'étiez pas son ami.

Les lèvres de Ned Beaumont se plissèrent en un vague sourire. Il ne répondit rien.

Quand il devint évident qu'il n'ajouterait rien, elle répéta d'un ton sérieux :

— Je désirerais tant que vous ayez de la sympathie pour moi.

Il répondit encore :

— J'en ai peut-être.

Mais elle secoua la tête tristement.

— Non, non, vous ne m'aimez pas.

Il lui sourit. Ce sourire avait quelque chose de très jeune et d'engageant. Son regard se fit timide et sa voix prit une inflexion exprimant une franchise nuancée de timidité.

— Je crois que je puis vous éclairer sur ce qui vous fait croire ça, Miss Henry. C'est... Voyez-vous, Paul m'a pour ainsi dire ramassé dans le ruisseau, il y a un an et je me sens un peu gêné avec des gens comme vous qui appartiennent à un autre monde que moi, c'est-à-dire à la bonne société, aux gens dont on voit la photographie dans la rubrique mondaine des journaux et vous prenez cette... heu... *gaucherie*... pour de l'hostilité, ce qui est une grande erreur.

Elle se leva et prononça d'une voix sans colère :

— Vous vous moquez de moi.

Lorsqu'elle fut partie, Ned Beaumont resta allongé sur le dos, absorbé dans la contemplation du plafond jusqu'au retour de l'infirmière.

— Qu'est-ce que vous avez encore fait? interrogea celle-ci.

Ned Beaumont souleva sa tête de sur l'oreiller pour lui jeter un regard maussade et ne répondit pas.

— Quand elle est sortie de cette chambre, poursuivit-elle, elle était aussi près de pleurer qu'il est possible de l'être sans pleurer tout à fait.

La tête de Ned Beaumont retomba sur l'oreiller.

— Il faut que je sois bien malade, commenta-t-il. D'habitude les filles de sénateur qui viennent me voir pleurent pour de bon en s'en allant.

IV

De taille moyenne, jeune et élégamment vêtu, un homme entra. Il avait un visage fin et brun, plutôt agréable.

Ned Beaumont s'assit dans son lit et dit :

— 'lo Jack!

— Vous n'avez pas l'air aussi amoché que je le craignais, constata celui-ci en s'avançant jusqu'à côté du lit.

— La carcasse est toujours entière. Prenez une chaise.

Jack s'assit et tira de sa poche un paquet de cigarettes.

— J'ai un autre travail pour vous, annonça Ned Beaumont.

Il glissa la main sous ses oreillers et en retira une enveloppe.

Avant de prendre l'enveloppe, Jack alluma sa cigarette. L'enveloppe était une enveloppe ordinaire dont la suscription contenait le nom de Ned Beaumont et celui de St-Luke's Hospital. Elle portait le timbre du bureau de poste voisin daté de deux jours auparavant. Son contenu était une simple feuille de papier dactylographiée que Jack sortit et lut.

« Que savez-vous sur Paul Madvig que Shad O'Rory
« ait été désireux de l'apprendre?

« Serait-ce quelque chose relatif à l'assassinat de
« Taylor Henry?

« Sinon pourquoi avez-vous préféré la torture à la
« révélation du secret? »

Jack replia soigneusement la feuille de papier et la remit dans l'enveloppe avant de relever la tête.

— Qu'est-ce que ça signifie? interrogea-t-il.

— Rien que je sache. Je désirerais que vous découvriez qui a écrit ça.

Jack inclina la tête en signe d'assentiment. Il montra l'enveloppe.

— Je la garde? fit-il.

— Oui.

Jack glissa l'enveloppe dans sa poche.

— Avez-vous idée de qui pourrait l'avoir écrit?

— Pas la moindre.

Les yeux de Jack se fixèrent sur le bout allumé de sa cigarette.

— Ça va être plutôt duraille, finit-il par dire.

— Je le sais, acquiesça Ned Beaumont. Tout ce que je peux vous dire c'est qu'il y en a eu pas mal d'autres toutes ces dernières semaines. C'est ma troisième et je sais que Farr en a reçu au moins une. D'autres personnes peuvent en avoir reçu aussi.

— Peut-on voir les autres?

Ned Beaumont secoua la tête.

— C'est la seule que j'aie gardée. D'ailleurs elles se ressemblent toutes beaucoup... même papier, même encre, mêmes caractères et trois questions dans chacune, toujours sur le même sujet.

Le regard perspicace de Jack se posa sur Ned Beaumont.

— Oui, mais pas toujours les mêmes questions? insista-t-il.

— Non, pas absolument, mais pas très différentes.

Jack hocha la tête et se remit à fumer.

Ned Beaumont reprit :

— Vous vous rendez naturellement compte que ceci doit rester entre nous?

— Bien entendu.

Jack retira sa cigarette de sa bouche.

— Ce « même sujet » comme vous dites, c'est le rapport de Madvig avec le meurtre?

Ned Beaumont regarda l'élégant jeune homme brun droit dans les yeux.

Le visage de Jack demeura impénétrable.

— Je ne vois pas très bien comment il pourrait en exister un, dit-il en se levant.

— Oui, dit-il. Puis il ajouta : Mais ce rapport n'existe pas.

V

La porte s'ouvrit, découvrant une énorme corbeille de fruits derrière laquelle disparaissait l'infirmière.

— Est-ce beau ? s'extasia-t-elle en la posant.

Ned Beaumont hocha la tête sans conviction.

L'infirmière tirait de la corbeille une petite enveloppe.

— Je parie que c'est elle qui vous l'envoie ? dit-elle en tendant l'enveloppe à son malade.

— Qu'est-ce que vous pariez ? interrogea-t-il.

— Tout ce que vous voudrez...

Il secoua la tête comme si ses pires soupçons se voyaient confirmés.

— Vous avez regardé, dit-il.

— Comment ! Vous...

Elle s'interrompt en l'entendant rire mais ses traits continuèrent à exprimer l'indignation.

Il tira de l'enveloppe la carte de Janet Henry. Elle ne portait qu'un seul mot : Acceptez !

Ses sourcils se froncèrent.

— Vous avez gagné, dit-il à la nurse.

Nerveusement, il tapotait la carte sur l'ongle de son pouce.

— Prenez tout ce que vous voudrez là-dedans, finit-il par dire. Il faut que j'aie l'air d'en avoir mangé.

Vers la fin de l'après-midi, il écrivit :

« Chère Miss Henry,

« Je suis absolument comblé de tant de bonté... D'a-
« bord votre visite et ensuite les fruits ! Je ne sais com-

« ment vous remercier mais j'espère être en mesure,
« quelque jour, de vous témoigner plus clairement ma
« gratitude.

« Sincèrement vôtre.

Ned BEAUMONT. »

Lorsqu'il eut terminé, il se relut et récrivit sa réponse en se servant des mêmes mots mais en les disposant de telle sorte que la fin de la deuxième phrase devint :
« de vous témoigner quelque jour ma gratitude plus clairement. »

VI

Ce matin-là, Ned Beaumont avait revêtu une paire de mules et une robe de chambre. Assis devant la fenêtre ouverte, il prenait son petit déjeuner en lisant l'*Observer* quand Opal Madvig entra. Pliant son journal, il le posa sur la table à côté du plateau et se leva en disant :

— 'lo, gosse! d'un ton cordial.

Son teint était encore pâle.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir lorsque vous êtes revenu de New-York? interrogea-t-elle d'un ton de reproche.

Elle aussi était pâle et bien que cette pâleur accentua encore la finesse enfantine de sa peau, elle paraissait moins jeune. L'émotion assombrissait le bleu de ses yeux, mais son regard était indéchiffrable. Elle se tenait très droite, sans raideur, mais comme quelqu'un qui a plus de confiance en son propre équilibre qu'en celui des choses qui l'entourent. Dédaignant la chaise que Ned Beaumont avait avancé pour elle, elle répéta impérieusement :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu?

Ned Beaumont se mit à rire. Son rire était sarcastique mais mêlé d'une certaine douceur indulgente.

— Cette nuance de brun vous va bien, dit-il.

— Oh, Ned, de grâce...

— Voici qui me plaît davantage, déclara-t-il. J'avais l'intention de passer chez vous mais... enfin... j'ai trouvé que des tas de choses étaient arrivées pendant mon absence et, lorsque j'en ai eu terminé, je suis allé voir Shad O'Rory et cela m'a amené ici.

Il fit un geste pour indiquer l'hôpital.

Sa légèreté n'ébranla pas la gravité de la jeune fille.

— Vont-ils poursuivre ce Despain?

Il se remit à rire.

— Parler sur ce ton ne nous mènera pas à grand' chose, observa-t-il.

Elle fronça les sourcils mais lorsqu'elle répéta :

— Vont-ils l'arrêter, Ned? ce fut avec moins de hauteur.

— Je ne crois pas, répondit-il en secouant légèrement la tête. Il se pourrait bien qu'il n'ait pas tué Taylor, après tout.

Elle ne témoigna d'aucune surprise.

— Le saviez-vous quand vous m'avez demandé de... de vous aider à... à vous procurer une preuve contre lui?

Il sourit d'un air peiné.

— Voyons, gosse, bien sûr que non! Pour qui me prenez-vous?

— Vous le saviez. La voix et les yeux bleus de la jeune fille exprimaient une froideur méprisante.

— Tout ce que vous vouliez, continua-t-elle, c'était de mettre la main sur l'argent que Despain vous devait et vous avez utilisé la mort de Taylor pour y arriver.

— Croyez ce que vous voudrez, murmura-t-il avec indifférence.

Elle fit un pas vers lui. Son menton trembla mais, presque aussitôt, son jeune visage redevint ferme et résolu.

— Savez-vous qui l'a tué? interrogea-t-elle, son regard scrutateur fixé sur les prunelles de Ned Beaumont.

Il secoua lentement la tête.

— Et papa?

Il cligna les paupières.

— Vous me demandez si Paul sait qui l'a tué?

Elle frappa rageusement du pied.

— Non. Je vous demande si c'est lui qui l'a tué.

La main de Ned Beaumont lui couvrit la bouche. Il avait brusquement tourné la tête vers la porte.

— Fermez ça! siffla-t-il.

Les yeux de la jeune fille s'agrandirent et s'assombrirent.

— C'est bien lui qui l'a tué! répéta-t-elle d'une voix blanche et tremblante.

Ned Beaumont rapprocha son visage du sien jusqu'à le toucher.

— Non, ma chère, répliqua-t-il d'une voix dont la douceur sarcastique disait sa colère; il ne l'a pas tué...

Son visage bouleversé par un sourire de haine restait comme collé à celui de la jeune fille.

Elle ne recula pas.

— Si ce n'est pas lui je voudrais bien savoir quelle importance ont mes paroles?

Un coin de la bouche de l'homme se releva.

— Vous seriez étonnée d'apprendre combien il y a de choses que vous ignorez et que vous ignorerez toujours si vous continuez, dit-il.

Il fit un pas et enfonça ses mains dans les poches de sa robe de chambre. Les coins de sa bouche dessinaient une courbe amère et son front était chargé de rides. Les yeux méditativement clignés, il fixait obstinément le parquet aux pieds de la jeune fille.

— Qui vous a mis cela en tête? grommela-t-il.

Elle secoua la tête, violemment.

Il haussa les épaules avec impatience et répéta :

— Qui?

Elle haussa les épaules.

— Personne. Je... je l'ai compris tout d'un coup.

— Quelle bêtise! dit-il brutalement en lui jetant un regard en dessous.

« Avez-vous lu *l'Observer* ce matin?

— Non.

Il l'enveloppa d'un regard sceptique et hostile. Elle rougit de colère.

— Je ne l'ai pas lu, réitéra-t-elle. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Non?

Son ton impliquait le doute mais son regard s'était adouci. Ses yeux étaient devenus ternes et fixes. Tout à coup, un éclair les traversa. Sortant sa main droite de la poche de sa robe de chambre, il la tendit vers elle, la paume en dehors.

— Montrez-moi la lettre? dit-il.

Ses yeux s'agrandirent.

— Que voulez-vous dire?

— Je vous demande la lettre, répondit-il; la lettre dactylographiée avec trois questions et pas de signature...

Les yeux de la jeune fille se baissèrent devant ceux de Ned Beaumont tandis qu'un léger embarras se faisait jour sur son visage.

— Comment avez-vous su que je l'avais reçue? interrogea-t-elle après un moment d'hésitation.

Puis elle ouvrit son sac à main en cuir fauve.

— Bah, tout le monde en a déjà reçu au moins une, dans cette ville; répondit-il avec insouciance. Vous n'avez encore reçu que celle-ci?

— Oui, dit-elle en lui tendant un papier froissé.

Il lut :

« Etes-vous réellement trop bête pour comprendre
« que votre père a tué votre amant?

« Si vous l'avez compris pourquoi les aidez-vous, Ned
« Beaumont et lui, à faire accuser du crime un homme
« innocent?

« Savez-vous qu'en aidant ainsi votre père à égarer
« la justice, vous vous rendez complice de son crime? »

Ned Beaumont fit un léger signe de tête et sourit.

— Elles se ressemblent toutes beaucoup, remarquait-il.

Ayant dit, il froissa la missive dans ses mains et en

fit une boule qu'il jeta dans la corbeille à papier placée auprès de la table.

— Maintenant que vous êtes sur la liste des abonnés, ajouta-t-il, vous en recevrez probablement d'autres.

Opal Madvig se mordit les lèvres. Ses yeux bleus brillant d'un éclat froid scrutaient le visage de Ned Beaumont.

Il reprit :

— O'Rory est en train d'essayer de se servir de ça pour sa propagande électorale. Vous savez ce qui m'est arrivé avec lui? Il croyait que j'avais rompu avec votre père et que, pour un peu d'argent, j'aiderais à le faire accuser du crime... Même s'il ne devait pas être condamné, cela suffirait à le faire battre au scrutin... Mais je n'ai pas voulu.

Les yeux de la jeune fille ne vacillèrent même pas.

— Pourquoi vous êtes-vous disputé avec papa? interrogea-t-elle.

Il répondit doucement :

— Si nous nous sommes disputés, cela ne regarde que nous.

— Vous vous êtes disputés chez Carson, répliqua-t-elle.

Elle pinça les lèvres puis reprit hardiment :

— Vous vous êtes disputé avec lui quand vous, vous avez découvert qu'il avait... qu'il avait tué Taylor.

Il ricana :

— Je ne le savais donc pas déjà?

Elle n'accorda aucune attention à sa réponse ironique.

— Pourquoi m'avez-vous demandé si j'avais lu *l'Observer*? poursuivit-elle. Qu'est-ce qu'il y a dessus?

— Toujours le même genre de sottises, répondit-il calmement. Si vous voulez le lire, il est là sur la table. Et il y en aura bien d'autre avant la fin des élections. C'est une campagne comme ça, cette fois-ci. C'est un joli service que vous allez rendre à votre père en avançant...

Il s'interrompit avec un geste de colère car elle ne l'écoutait plus.

S'étant approchée de la table, Opal Madvig y avait ramassé le journal que Ned Beaumont avait posé à son entrée. Il sourit aimablement à son dos tourné.

— C'est en première page : *Lettre Ouverte au Maire...* l'informa-t-il.

Dès qu'elle eut commencé à lire, elle se mit à trembler. Ses genoux, ses mains et sa bouche étaient saisis d'un frisson si violent que Ned Beaumont fronça les sourcils avec anxiété. Mais lorsqu'elle eut reposé le journal son corps et le visage qu'elle tourna vers lui avaient repris une rigidité marmoréenne. Ce fut d'une voix étouffée qu'elle prononça :

— Ils n'oseraient pas dire des choses pareilles s'ils n'étaient pas sûrs de leur fait.

— Ce n'est rien à côté de ce qu'ils diront avant la fin des élections, grasseya-t-il négligemment. Encore qu'une menace difficilement contenue brillât dans ses yeux, quelque chose paraissait l'avoir amusé.

L'ayant longuement regardé, elle se dirigea sans un mot vers la porte.

— Attendez, dit-il.

Elle s'arrêta et lui fit face. Le sourire de Ned Beaumont s'était fait tendre et persuasif. On eût dit que celui de la jeune fille était celui d'une statue peinte.

— Ma gosse, commença-t-il, la politique est un jeu brutal, surtout tel qu'il va être joué cette fois-ci dans cette ville. *L'Observer* est de l'autre côté de la barricade et ils ne se soucient guère que ce qu'ils disent soit vrai pourvu que cela puisse nuire à Paul. Ils...

— Je ne vous crois pas, coupa-t-elle. Je connais Mr. Mathews, sa femme était à la même école que moi et nous n'étions séparées que de quelques classes. Nous étions amies. Il ne publierait pas des choses pareilles sur papa si elles n'étaient pas vraies ou s'il n'avait de bonnes raisons de les croire vraies.

— Vous avez l'air de vous y connaître, ricana Ned Beaumont. Mathews est dans les dettes jusqu'au cou.

La State Central Trust Company possède des hypothèques sur son imprimerie et jusque sur sa maison. La State Central appartient à Bill Roan et Bill Roan se présente contre Henry aux élections sénatoriales. Mathews fait ce qu'on lui dit de faire et imprime ce qu'on lui dit d'imprimer.

Opal Madvig ne répondit pas et rien sur son visage ne permettait de deviner si les arguments de Ned Beaumont avaient porté.

Il continua d'un ton pressant :

— Ceci — il tapota du doigt le journal resté sur la table — ...ceci n'est rien à côté de ce qui va suivre. Ils vont brandir le cadavre de Taylor Henry jusqu'à ce qu'ils découvrent quelque chose de pire et nous lirons ce genre de chose jusqu'à ce que les élections soient terminées. Nous ferons aussi bien d'en prendre notre parti tout de suite et, vous particulièrement, ne devriez pas y accorder tant d'importance. Paul lui-même n'y fait guère attention. C'est un politicien et...

— C'est un assassin, dit-elle d'une voix assourdie, mais nette.

— Et sa fille est une imbécile! répliqua-t-il avec irritation. Allez-vous cesser de faire l'idiote?

— Mon père est un assassin, répéta-t-elle.

— Mais vous êtes folle!... Ecoutez-moi bien, gosse. Votre père n'a absolument rien à voir dans l'assassinat de Taylor. Il...

— Je ne vous crois pas, prononça-t-elle gravement. Je ne vous croirai plus jamais désormais.

Il jeta sur elle un regard sombre.

Elle fit demi-tour et s'avança vers la porte.

— Attendez, dit-il encore; laissez-moi...

La porte se referma derrière elle.

VII

Il adressa une grimace rageuse au battant de la porte puis sa physionomie devint songeuse et triste. Son front s'était chargé de rides et le regard de ses yeux bruns parut se tourner en dedans. Sous sa moustache, ses lèvres se serrèrent. Il porta un doigt à sa bouche et se mit à en mordiller l'ongle. Sa respiration était régulière mais plus profonde que d'ordinaire. Des pas retentirent derrière la porte. Il abandonna son attitude méditative et s'avança vers la fenêtre d'un pas indolent en fredonnant *Little Lost Lady*. Les pas s'éloignèrent. Il cessa aussitôt de fredonner et se pencha pour ramasser la lettre adressée à Opal Madvig. Sans se donner la peine de défroisser le papier, il le glissa tel quel dans la poche de sa robe de chambre.

Il prit un cigare. Quant celui-ci fut allumé et bien fixé entre ses dents il se mit à considérer, les yeux mi-clos, la première page de l'*Observer* qui gisait sur la table. Elle portait :

Lettre Ouverte au Maire.

« Monsieur,

« *L'Observer* se trouve détenteur de certaines informations qu'on a tout lieu de croire d'une importance particulière pour l'éclaircissement du meurtre récent de Taylor Henry.

« Ces informations font l'objet de plusieurs procès-verbaux déposés dans le coffre-fort de l'*Observer*. La teneur de ces procès-verbaux est substantiellement la suivante :

« 1° Que Paul Madvig s'est querellé avec Taylor Henry quelques mois avant la mort de celui-ci au sujet des assiduités du jeune homme envers sa fille et qu'il aurait défendu à celle-ci de le revoir.

« 2° Que la fille de Paul Madvig n'en a pas moins
« continué à rencontrer Taylor Henry dans une cham-
« bre meublée louée par lui à cet effet.

« 3° Qu'ils se trouvaient ensemble dans ce lieu, l'a-
« près-midi même du jour où Taylor Henry fut tué.

« 4° Que Paul Madvig s'est rendu le soir même chez
« les Henry, sans doute pour se plaindre de la conduite
« du jeune homme à son père.

« 5° Que Paul Madvig paraissait vivement irrité en
« quittant la résidence des Henry quelques minutes
« avant la mort du jeune homme.

« 6° Que Paul Madvig et Taylor Henry ont été aper-
« çus à moins d'un demi-pâté de maison l'un de l'autre
« et à moins d'une rue de l'endroit où le corps de ce
« dernier fut trouvé quelques minutes plus tard.

« 7° Que la police n'a pas actuellement un seul dé-
« tective engagé sur l'affaire.

« *L'Observer* estime que ces choses devaient être
« portées à votre connaissance et que les électeurs
« et contribuables ne devaient pas les ignorer. *L'Obser-*
« *ver* n'est au service d'aucune coterie et n'a d'autre
« objet que la bonne administration de la justice.
« *L'Observer* se tiendra pour heureux de remettre ces
« procès-verbaux ainsi que les autres informations dont
« il dispose, à vous ou à toute autre personne dûment
« qualifiée et, si une telle attitude peut être plus utile à
« la bonne marche de l'enquête, de s'abstenir de publier
« ces procès-verbaux en totalité ou en partie.

« Mais *l'Observer* n'admettra pas que les informa-
« tions contenues dans ces procès-verbaux soient déli-
« bérément négligés. Si les magistrats élus et appointés
« pour faire respecter la loi et maintenir l'ordre dans
« cette ville ne considèrent pas l'intérêt de ces procès-
« verbaux comme suffisamment grand pour fournir une
« base d'action, *l'Observer* en appellera à la juridiction
« suprême du peuple de cette ville et les publiera in-
« extenso. »

H. K. MATHEWS,
Directeur-Propriétaire.

Ned Beaumont poussa un grognement méprisant et souffla un nuage de fumée sur la page du journal. Mais ses yeux restaient sombres.

VIII

Au début de l'après-midi du même jour, la mère de Paul Madvig vint faire une visite à Ned Beaumont. Il l'enlaça et l'embrassa sur les deux joues jusqu'à ce qu'elle l'eut repoussé avec une réprobation simulée.

— Allez- vous finir! Vous êtes pire que le fox-airedale qu'avait Paul...

— Je suis à moitié Airedale par mon père, répondit-il en passant derrière elle pour la débarrasser de son manteau en peau de morse.

Défrivant sa robe noire, elle s'approcha du lit et s'assit sur le pied. Il disposa le manteau de la vieille dame sur une chaise et revint se planter devant elle, debout, les jambes écartées et les mains dans les poches de sa robe de chambre.

Elle l'examinait attentivement.

— Vous n'avez pas l'air trop mal en point, finit-elle par dire, mais vous n'êtes pas bien reluisant non plus. Comment vous sentez-vous?

— Très bien, je ne reste ici qu'à cause de la nurse.

— Ça ne me surprendrait pas, répliqua-t-elle. Mais ne restez pas devant moi à me regarder en chien de faïence; ça me rend nerveuse. Asseyez-vous là...

Et elle tapota le lit à côté d'elle.

Il s'assit.

Elle reprit :

— Je ne sais pas ce que vous avez fait mais Paul a l'air de penser que c'est quelque chose de tout à fait grand et généreux. Pourtant vous ne me direz pas que si vous vous étiez tenu tranquille, vous vous seriez fait mettre dans un état pareil?

— Oh, Mom... commença-t-il.

Elle l'interrompit d'un geste. Le regard de ses yeux bleus, restés aussi jeune que ceux de son fils, fouilla les yeux bruns de Ned Beaumont.

— Dites-moi, Ned, ce n'est pas Paul qui a tué ce propre-à-rien, n'est-ce pas?

La surprise fit écarquiller les yeux à Ned Beaumont. Il ouvrit la bouche.

— Non, répondit-il enfin.

— Je ne le croyais pas non plus, dit la vieille dame. Paul a toujours été un brave enfant mais il m'est venu de vilains bruits aux oreilles et Dieu seul sait ce qui peut se passer dans votre politique. Quant à moi, je n'en ai aucune idée, toujours!

Les yeux que Ned Beaumont fixait sur le visage amaigri de la vieille dame, brillaient d'une stupéfaction amusée.

— Vous pouvez me regarder avec des yeux ronds, reprit-elle, mais je ne peux pas savoir ce que vous autres hommes manigancez sans avoir à y réfléchir un peu. Vous n'étiez pas encore né que j'y avais déjà renoncé depuis longtemps.

Il posa sur son épaule une main caressante.

— Vous êtes épatante, Maman, dit-il.

Elle se dégagea et fixa sur lui deux prunelles sévères et pénétrantes.

— M'auriez-vous dit la vérité s'il l'avait tué?

Il secoua négativement la tête.

— Alors? Qu'est-ce qui me dit que vous ne me mentez pas maintenant?

Il se mit à rire.

— Parce que, explique-t-il, s'il l'avait tué je vous aurais répondu : Non, mais si vous m'aviez demandé si je vous aurais dit la vérité au cas où il aurait été coupable, je vous aurais répondu : Oui.

La lueur amusée disparut de ses yeux et sa voix devint âpre.

— Non, Maman, il n'est pas coupable.

Il sourit du bout des lèvres.

— Il serait même tout à fait joli qu'il y ait au moins une personne dans la ville, sans me compter, pour croire à son innocence, et que cette personne fût justement sa mère.

IX

Une heure après le départ de Mrs. Madvig, Ned Beaumont reçut un paquet contenant quatre livres et la carte de Janet Henry. Il était en train de lui écrire un mot de remerciement lorsque Jack entra.

Exhalant la fumée de sa cigarette avec le premier mot de sa phrase, Jack annonça :

— Je crois que je tiens la vérité mais je ne sais pas si elle vous fera plaisir.

Ned Beaumont contempla pensivement le jeune homme et passa l'ongle de son pouce sur un côté de sa moustache.

— Comme c'est pour l'apprendre que je me suis assuré vos services, elle me fera toujours assez plaisir.

Sa voix était aussi calme que celle de Jack.

— Asseyez-vous et racontez-moi ça.

Jack s'assit avec précaution, croisa les jambes, posa son chapeau sur le plancher et regarda successivement sa cigarette et Ned Beaumont.

— On dirait bien que c'est la fille de Madvig qui a écrit ces lettres.

Les yeux de Ned Beaumont s'agrandirent. Ses joues pâlirent brusquement et son souffle s'accéléra. Mais sa voix resta la même.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça? interrogea-t-il.

Plongeant la main dans la poche intérieure de son veston, Jack en sortit deux feuilles de papier de format semblable pliées l'une dans l'autre. Il les tendit à Ned Beaumont. Lorsque celui-ci les eut dépliées, il s'aperçut

qu'elles portaient chacune trois questions dactylographiées identiquement rédigées.

— L'une de ces feuilles est celle que vous m'avez remise hier, dit Jack. Pourriez-vous la reconnaître?

D'un geste lent, Ned Beaumont secoua négativement la tête.

— Elles sont absolument semblables, poursuivit Jack. J'ai tapé la seconde dans le logement que Taylor Henry avait loué dans Charter Street pour y recevoir la fille de Madvig, sur une machine Corona qui s'y trouvait et sur du papier provenant du même endroit. Pour autant qu'il soit possible de le savoir, il n'existait que deux clefs permettant d'entrer dans le logement. Il en avait une et elle avait l'autre. Elle est retournée au moins deux fois là-bas depuis qu'il a été tué.

Ned Beaumont examinait les deux feuilles les sourcils froncés; il hocha la tête sans répondre.

Jack alluma une nouvelle cigarette au mégot de celle qu'il venait de fumer et alla jusqu'à la table pour écraser celui-ci dans le cendrier. Puis il revint s'asseoir. Rien dans son visage ou ses manières n'indiquait qu'il prit aucun intérêt à la manière dont Ned Beaumont accueillait sa découverte. Au bout d'une nouvelle minute de silence, Ned Beaumont releva la tête et demanda :

— Comment vous êtes-vous procuré ceci?

Jack fit passer sa cigarette au coin de sa bouche ou ses oscillations accompagnèrent chacune de ses paroles.

— J'ai trouvé le tuyau dans *l'Observer* de ce matin. C'est là aussi que la police a pris le sien mais ils y sont arrivés avant moi. Heureusement que j'ai eu de la veine; le flic de faction était un de mes copains — Fred Hurley — et, pour un billet de dix dollars, il m'a laissé fureter là-dedans autant que j'ai voulu.

Ned Beaumont agita les papiers qu'il tenait.

— La police connaît ça?

Jack haussa les épaules.

— Je ne leur ai pas dit. J'ai essayé de cuisiner Hurley mais il ne savait rien. On l'avait simplement posté là pour surveiller jusqu'à ce qu'ils aient décidé de ce

qu'ils allaient faire. Peut-être le savent-ils, peut-être non.

Il fit tomber la cendre de sa cigarette.

— Je pourrais le savoir.

— Ne vous en faites pas. Qu'est-ce que vous avez encore trouvé?

— Je n'ai rien cherché d'autre.

Après un rapide coup d'œil au visage indéchiffrable de Jack, Ned Beaumont se remit à examiner les deux feuillets.

— Quel genre d'endroit est cet appartement?

— Vingt-quatrième rue, numéro 13. Une chambre avec salle de bains; louée sous le nom de French. La concierge prétend avoir ignoré leurs vrais noms jusqu'à la visite de la police. C'est peut-être vrai. C'est le genre d'endroit où l'on ne pose pas de questions. Elle dit qu'ils venaient souvent; la plupart du temps l'après-midi. A sa connaissance, la jeune fille y est revenu deux fois pendant ces deux dernières semaines. Mais il est facile d'entrer et de sortir sans être vu.

— Vous êtes bien sûr que c'était elle?

Jack fit de la main un geste évasif.

— La description colle.

Il fit une pause puis ajouta négligemment en soufflant la fumée de sa cigarette :

— C'est la seule femme que la concierge ait vu depuis qu'il a été tué.

Ned Beaumont releva la tête. Son regard était dur.

— Taylor en recevait d'autres?

Jack répéta son geste évasif.

— La concierge n'a pas voulu me le dire. Elle a prétendu qu'elle ne savait rien à ce sujet mais, à sa manière de le dire, on aurait pu parier qu'elle mentait.

— Ce qu'il y avait dans l'appartement ne vous a pas renseigné?

Jack secona la tête.

— Non. Il n'y avait pas beaucoup d'affaires de femmes dans le logement... Un kimono, des objets de toilette, un pyjama et des trucs du même genre.

— Beaucoup de ses affaires à lui?

— Oh, un costume, une paire de souliers, du linge, des pyjamas, des chaussettes et ainsi de suite.

— Pas de chapeaux?

Jack sourit.

— Pas de chapeaux, répondit-il.

Ned Beaumont se leva et s'approcha de la fenêtre. L'obscurité était presque totale. Une douzaine de gouttes étoilaient la vitre et une autre douzaine vinrent s'y coller pendant qu'il regardait. Il fit demi-tour et se retrouva en face de Jack.

— Merci beaucoup, dit-il rêveusement.

Ses yeux fixaient sur le jeune homme un regard vide.

— Je crois que j'aurai peut-être un autre travail à vous confier bientôt... peut-être cette nuit. Je vous téléphonerai.

Jack dit :

— Très bien, et sortit.

Ned Beaumont passa dans le cabinet où ses vêtements étaient rangés, les porta dans la salle de bains et les endossa. Quand il en ressortit, il trouva une nouvelle infirmière dans sa chambre; une grande femme grasse au visage pâle et luisant.

— Comment, vous êtes habillé? s'exclama-t-elle.

— Oui, il faut que je sorte.

Une expression alarmée se mêla à l'étonnement marqué sur ses traits.

— Mais ce n'est pas possible, monsieur Beaumont! protesta-t-elle. Il fait nuit, la pluie commence à tomber et le docteur...

— Je sais, je sais... dit-il en la contournant pour gagner la porte.

CHAPITRE VI

L'OBSERVER

Mrs. Madvig ouvrit la porte de la rue et s'écria :

— Vous êtes fou, Ned! Courir les rues par un temps pareil! Et vous qui ne faites que sortir de l'hôpital...

— Le taxi ne prenait pas l'eau, assura-t-il mais son sourire manquait de conviction. Paul est là?

— Il est sorti il y a à peine une demi-heure. Je crois qu'il est allé au club. Entrez donc.

— Opal est à la maison? interrogea-t-il en fermant la porte cependant qu'elle se dirigeait vers le hall.

— Non, elle est partie depuis ce matin.

Ned Beaumont fit halte à la porte du salon :

— Je ne peux pas rester, dit-il. Je file au club pour voir Paul.

Sa voix était mal assurée.

La vieille dame se retourna vivement vers lui :

— Jamais de la vie! s'exclama-t-elle. Vous avez la tête de quelqu'un qui va avoir un accès de fièvre. Vous allez vous asseoir ici, près du feu, et vous allez me laisser vous préparer quelque chose de chaud.

— Je ne peux pas, Maman, répondit-il, j'ai autre chose à faire.

Les yeux bleus de maman Madvig lui lancèrent un regard acéré.

— Quand avez-vous quitté l'hôpital? interrogea-t-elle.

— J'en arrive.

Elle pinça les lèvres puis les rouvrit pour prononcer d'un ton accusateur :

— Vous en êtes sorti sans autorisation.

Une ombre voila ses prunelles bleues. Elle s'approcha de Ned et plaça son visage contre le sien. Ils étaient presque de même taille. Sa voix était rauque comme celle de quelqu'un dont la gorge est serrée et sèche.

— Vous venez à cause de Paul?

L'ombre qui voilait ses yeux était devenue de la peur; elle ajouta :

— Ou pour Opal?

Il répondit d'une voix presque inintelligible :

— Il faut que je les voie au sujet de quelque chose.

D'un geste timide, les doigts décharnés de la vieille dame effleurèrent les joues de Ned Beaumont.

— Vous êtes un brave enfant, Ned, dit-elle.

Il passa un bras autour de ses épaules.

— Ne vous tourmentez pas, maman, ça pourrait être plus grave. Seulement... si Opal revient... retenez-la si vous pouvez.

— Pouvez-vous me dire ce qu'il y a, Ned? demanda-t-elle

— Pas maintenant... et il vaudrait d'ailleurs autant qu'aucun d'eux ne devine que vous savez qu'il y a quelque chose qui ne vas pas.



Sous la pluie, Ned Beaumont parcourut l'espace de cinq pâtés de maisons jusqu'à la boutique d'un droguiste. Entrant dans la cabine téléphonique, il commanda un taxi et appela successivement deux numéros pour tenter d'entrer en communication avec Mr. Matthews. Il ne put le joindre.

Il décrocha à nouveau l'appareil et demanda Mr. Rumsen.

— Allo, Jack? Ici, Ned Beaumont. Occupé?... Très bien... Voici, je voudrais savoir si la jeune fille dont

nous parlions cet après-midi est allée visiter Mathews de *l'Observer* et, au cas où elle y serait allée, ce qu'elle a fait ensuite... Oui, c'est bien ça : Hal Mathews. J'ai essayé de l'avoir au bout du fil chez lui et a son journal mais sans succès... Bon. Tâchez de vous renseigner en douce mais renseignez-vous vite... Non, je ne suis plus à l'hôpital, j'attendrai chez moi. Vous connaissez mon numéro?... Oui, Jack. Parfait. Merci et téléphonez-moi aussi fréquemment que possible... Au revoir.

Retournant à son taxi, il donna son adresse au chauffeur mais, quelques rues plus loin, il frappa à la glace qui le séparait de celui-ci et lui indiqua une autre destination. Peu de temps après, le taxi s'arrêtait devant une maison aux murs grisâtres située au sommet d'une pelouse en pente douce.

— Attendez-moi.

En réponse à son coup de sonnette, la porte fut ouverte par une bonne à la chevelure rouge.

— Mr. Farr est-il là?

— Je vais aller voir... Qui dois-je annoncer?

— Monsieur Beaumont.

L'Attorney de District apparut dans le hall, les mains tendues. Son visage rouge et agressif était tout sourire et amabilité.

— C'est un véritable plaisir de vous voir, Beaumont, dit-il en se précipitant vers lui. Laissez-moi vous débarrasser de vos affaires...

Ned Beaumont secoua la tête en souriant.

— Je ne peux pas rester, s'excusa-t-il. Je suis passé vous dire bonjour en rentrant de l'hôpital.

— Tout à fait retapé? Bravo!

— Presque, dit Ned Beaumont. Il y a du nouveau?

— Rien de bien important. Les oiseaux qui vous ont abîmé courent toujours — ou plutôt, ils se cachent quelque part — mais nous les aurons.

Ned Beaumont tordit la bouche dubitativement :

— Je ne suis pas mort et ils ne voulaient pas me tuer; vous pourriez tout au plus les inculper de coups et blessures. Il posa sur Farr un œil presque somnolent :

Avez-vous reçu une autre de ces fameuses missives aux trois questions?

L'Attorney de District s'éclaircit la gorge :

— Hum... oui. Maintenant que vous m'y faites penser, il m'en est parvenu une ou deux.

— Combien, exactement? insista Ned Beaumont.

Sa voix n'exprimait qu'un intérêt poli. Un vague sourire relevait le coin de ses lèvres. Ses yeux paraissaient rieurs, mais le regard, qu'il fixait sur Farr était impérieux.

L'Attorney de District s'éclaircit encor la gorge :

— Trois, dit-il avec répugnance. Ses yeux brillèrent : Avez-vous entendu parler de la magnifique réunion que nous..

Ned Beaumont l'interrompit :

— Toujours sur le même sujet? interrogea-t-il.

— Oh!... plus ou moins...

L'Attorney de District passa la langue sur ses lèvres et une expression suppliante assombrit ses yeux.

— Comment ça?

Les yeux de Farr glissèrent de la cravate de Ned Beaumont à son épaule gauche. Ses lèvres remuèrent vaguement, mais sans former aucun son.

Le sourire de Ned Beaumont était devenu franchement malicieux :

— Elles disent toujours que Paul a tué Taylor Henry? interrogea-t-il d'un ton suave.

Farr sursauta; la teinte cramoisie de son visage pâlit jusqu'à l'orangé et, dans son énervement, il laissa son son regard accrocher celui de Beaumont.

— Au nom du Christ, Ned... haleta-t-il.

Ned Beaumont ricana :

— Vous devenez nerveux, Farr, constata-t-il d'une voix toujours suave. Vous ferez bien de vous surveiller, ou ça vous jouera un mauvais tour. Sa mine devint grave : Paul ne vous en a encore rien dit? Je veux dire, au sujet de vos nerfs?

— N-non.

Ned Beaumont sourit de nouveau :

— Peut-être qu'il ne s'en est pas encore aperçu. Il souleva son bras, jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet et reporta son regard sur Farr. Savez-vous qui écrit ces lettres? interrogea-t-il sèchement.

L'Attorney de District balbutia :

— Ecoutez, Ned... Je ne... Vous savez... Ce n'est pas... et se tut.

— Eh bien? insista Ned Beaumont.

L'Attorney de District avala péniblement sa salive :

— Nous savons quelque chose, Ned, mais il est trop tôt pour en parler. Nous pouvons nous tromper. Vous savez ce que c'est comme moi...

Ned Beaumont hocha la tête. Son visage n'exprimait plus que des sentiments amicaux. Ce fut d'une voix égale, empreinte de froideur mais dénuée d'hostilité, qu'il déclara :

— Vous avez découvert l'endroit où on les a écrites et vous avez mis la main sur la machine dont on s'est servi mais c'est tout ce que vous savez. Vous n'avez même aucune idée de la personne qui les a rédigées.

— Exactement, Ned, c'est ça même! s'exclama Farr avec un soulagement intense.

Ned Beaumont prit la main de Farr et la secoua cordialement.

— Voilà qui est bien, dit-il. Maintenant, il faut que je me sauve. En attendant, laissez-moi vous donner un conseil d'ami : allez-y doucement et assurez-vous bien d'être dans la bonne voie avant de continuer. Comme ça vous ne pouvez pas vous tromper.

Le visage et la voix de l'Attorney de District exprimèrent la plus chaude reconnaissance.

— Merci, Ned, merci! ,

III

Le même soir, à neuf heures dix, le téléphone fit entendre son trille dans le salon de Ned Beaumont. Il s'ap-

procha rapidement de l'appareil et décrocha le récepteur.

— Allo!... Oui, Jack... Oui. Oui... Où? Oui, c'est parfait... Ce sera tout pour ce soir; merci beaucoup.

Quand il se redressa après avoir raccroché, il souriait mais ses lèvres avaient pâli. Ses yeux luisaient de résolution, ses mains tremblaient. Avant qu'il eût pu faire trois pas, le téléphone résonna de nouveau. Il hésita puis revint à l'appareil :

— Allo?... Oh, bonjour Paul... Oui, j'en avais assez de jouer au malade... Rien de particulier, je voulais vous voir... Non, je crains que ce soit impossible; je ne me sens pas aussi fort que je me croyais et je pense que je ferai mieux de me coucher... Oui, demain certainement.... Au revoir.

Il descendit l'escalier et endossa son imperméable et son chapeau en chemin. Lorsqu'il ouvrit la porte, le vent lui jeta une nappe de pluie au visage; il dut affronter l'averse pour remonter jusqu'au garage distant d'une rue.

Dans le bureau vitré de celui-ci, un homme aux cheveux bruns, dégingandé et vêtu d'une combinaison jadis blanche, était étendu plutôt qu'assis sur une chaise, les pieds posés sur la tablette de bois fixée au-dessus d'un radiateur électrique. Au « 'lo, Tommy » de Ned Beaumont, il releva la tête.

Tommy montra ses dents en un large sourire. La crasse de son visage en accentuait la blancheur.

— Joli temps, ce soir, dit-il.

— Oui. Vous avez une bagnole pour moi, ce soir? Un zinc qui ne me laisserait pas en panne dans les chemins de traverse par un temps comme celui-ci?

— Bon Dieu! s'exclama Tommy, c'est de la veine que vous ayez pu choisir votre jour pour voyager; vous auriez pu être obligé de rouler par mauvais temps... J'ai justement une Buick qui est sacrifiée.

— Elle tiendra le coup?

— Par une nuit comme celle-ci, autant qu'une autre.

— Bon, alors faites emplir le réservoir d'essence.

Quel est le meilleur chemin pour aller à Lazy Creek avec le temps qu'il fait?

— Jusqu'à quel endroit?

Ned Beaumont examina le garagiste d'un air pensif et répondit :

— Environ jusqu'à l'endroit où elle rejoint le fleuve. Tommy fit une grimace d'intelligence.

— Jusque chez les Mathews, hein? questionna-t-il.

Ned Beaumont se tut.

Tommy reprit :

— Je tiens à savoir où vous allez.

— Vraiment? Eh bien, je vais chez les Mathews. Ned Beaumont fronça les sourcils. Ceci doit rester entre nous, Tommy.

— Etes-vous venu chez moi parce que vous saviez que je me ferais ou bien à cause du contraire? rétorqua Tommy d'un air agressif.

— Je suis pressé, dit Ned Beaumont.

— Alors prenez la New River Road jusque chez Barton, de là vous enfilerez la route en mâchefer jusqu'au pont — si vous pouvez passer — et ensuite la première route transversale vers l'Est. Ça vous amènera derrière la propriété de Mathews, presque en haut de la colline. S'il fait trop mauvais pour prendre la route en mâchefer, vous serez obligé de continuer par la New River Road jusqu'à l'endroit où cette dernière route la coupe et, ensuite de revenir par la vieille route.

— Merci.

Comme Ned Beaumont s'installait dans la Buick, Tommy lui dit avec une indifférence affectée :

— Il y a un revolver de rechange dans la poche de la voiture.

Ned Beaumont jeta sur le mécano dégingandé un regard surpris.

— De rechange, répéta-t-il.

— Bon voyage, dit Tommy.

Ned Beaumont fit claquer la portière.

IV

La montre encastrée dans le tableau de bord marquait dix heures trente-deux.

Ned Beaumont éteignit les phares et descendit de la Buick avec des mouvements quelque peu engourdis. La pluie chassée par le vent fustigeait les arbres, les buissons, le sol et l'homme de ses innombrables lanières humides. Au bas de la colline des taches irrégulières de lumière jaune brillaient faiblement à travers les nappes de pluie et les touffes de feuillage. Ned Beaumont frissonna, s'efforça de fermer plus étroitement son imperméable et commença à dévaler la pente en trébuchant à travers les branchages mouillés pour atteindre les lumières.

Le vent et la pluie le poussaient dans le dos. Tandis qu'il descendait la pente, sa courbature commença à l'abandonner et, bien qu'il titubât et trébuchât fréquemment dans les herbes et les ronces qui entravaient sa marche, il réussit à rester debout et à progresser vers son but.

Un chemin s'ouvrit enfin. Il le prit et se dirigeant bien plus par le contact du sol glissant qu'il avait sous ses pieds et par celui des rameaux des buissons qui lui fouettaient chaque côté du visage que grâce à la vue, réussit à s'y maintenir. Ce chemin commença par l'entraîner vers la gauche d'une façon alarmante, mais lui fit ensuite décrire une courbe assez longue. Cette courbe le ramena sur le bord d'un étroit ravin où l'eau bondissait avec bruit et, de cet endroit, à la porte d'entrée du bâtiment où brillaient les lumières.

Sans hésiter, Ned Beaumont s'approcha de la porte et frappa.

Elle lui fut ouverte par un homme à cheveux gris qui portait des lunettes. Le visage de celui-ci était bien-

veillant et terne et ses yeux gris avaient quelque chose de morne. Il cherchait à scruter l'obscurité extérieure d'un air inquiet. Le complet de nuance sombre qu'il portait paraissait neuf et d'une étoffe de bonne qualité mais la coupe en était quelque peu démodée. Son faux-col empesé et assez haut avait été mouillé en plusieurs endroits par des gouttes de pluie. Tenant la porte ouverte, il s'effaça et dit :

— Entrez, monsieur, et mettez-vous à l'abri, d'un ton qui, s'il n'était pas particulièrement chaleureux, était du moins aimable. Ce n'est pas une belle nuit pour être dehors, ajouta-t-il.

Ned Beaumont inclina très légèrement la tête et entra. Il se trouva dans une vaste pièce qui occupait tout le rez-de-chaussée du bâtiment. Le mobilier rustique et clairsemé communiquait à la pièce un air de simplicité agréable. C'était à la foi une cuisine, une salle à manger et un salon.

Opal Madvig se leva d'un trait du tabouret qu'elle occupait à l'un des coins de la cheminée et fixa sur Ned Beaumont un regard froid et hostile.

Il retira son chapeau et commença à déboutonner son imperméable. Ce fut à ce moment que les autres le reconnurent.

— Mais c'est Ned Beaumont! s'exclama d'un ton incrédule l'homme qui avait ouvert la porte.

Ses yeux stupéfaits se tournèrent vers Shad O'Rory.

Celui-ci était assis au milieu de la pièce sur un siège de bois faisant face à la cheminée. Il adressa à Ned Beaumont un sourire rêveur et prononça de sa voix chaude et chantante :

— C'est bien lui, en effet. Comment allez-vous, Ned?

Un rictus élargit le visage simiesque de Jeff Gardner, découvrant ses belles dents fausses et dissimulant presque complètement ses petits yeux rougis.

— Pardieu! Rusty, s'exclama-t-il à l'adresse du garçon blond au visage morose qui était affalé sur le banc à côté de lui, notre petit Punching Ball est revenu! Je

vous disais bien qu'il appréciait la manière dont nous l'avions traité!

Rusty jeta à Ned Beaumont un regard hostile et grommela quelque chose que personne ne comprit.

La svelte jeune femme vêtue de rouge qui était assise non loin d'Opal Madvig, fixa sur le nouveau venu des yeux pétillants de curiosité.

Ned Beaumont acheva de retirer son manteau. A l'exception de la lueur insolite qui enflévrant ses yeux, son visage mince, encore marqué par les coups qu'il avait reçus de Jeff et de Rusty était impassible. Il posa manteau et chapeau sur un long coffre de bois brut qui se trouvait près de la porte puis, souriant à l'homme qui lui avait ouvert, il déclara :

— Ma voiture est en panne devant la porte. C'est fort aimable à vous de m'offrir un abri, monsieur Mathews.

— Pas du tout... Très heureux, répondit Mathews d'un ton incertain. Ses yeux apeurés fixaient sur O'Rory un regard suppliant.

Lissant ses longs cheveux blancs d'une main pâle et fine, O'Rory souriait à Ned Beaumont. Il ne dit rien.

Ned Beaumont se dirigea vers la cheminée.

— 'Soir, gosse, dit-il à Opal Madvig.

Celle-ci dédaigna de répondre à son salut. Droite et raide, elle continuait à le fixer avec une froide hostilité.

Il tourna son sourire vers la jeune femme en rouge.

— Mrs. Mathews, je présume?

— C'est bien cela, dit-elle d'une voix presque caressante en lui tendant la main.

— Opal m'a dit que vous étiez une de ses amies de pension, poursuivit-il en lui prenant la main.

Faisant demi-tour, il s'adressa à Jeff et à Rusty.

— Bonsoir, mes gaillards, dit-il négligemment, j'espérais bien vous revoir.

Rusty ne répondit rien mais le visage de Jeff se transforma en une grotesque effigie du rire.

— Et moi donc! répliqua-t-il avec bonne humeur. Maintenant que la peau de mes phalanges est guérie je

suis à votre disposition. Pouvez-vous me dire pourquoi j'ai un si grand plaisir à vous taper dessus?

Sans se retourner, Shad O'Rory interpella la brute.

— Vous parlez beaucoup trop, Jeff. Si vous n'ouvriez pas si souvent la bouche, vous n'auriez pas perdu vos dents.

Mrs. Mathews murmura quelques mots à l'oreille d'Opal. Celle-ci secoua la tête mais reprit place sur le tabouret qu'elle occupait avant l'entrée de Ned Beaumont.

Indiquant une chaise en bois à l'autre angle de la cheminée, Mathews invita nerveusement Ned Beaumont à s'asseoir et à se sécher les pieds.

— Réchauffez-vous, dit-il.

— Merci, dit Ned Beaumont en tirant son siège de façon à être bien exposé aux flammes et en s'asseyant.

Shad O'Rory allumait une cigarette. Lorsque ce fut fait, il la retira de sa bouche et s'enquit :

— Comment vous sentez-vous maintenant, Ned?

— Tout à fait bien.

— C'est bon à savoir. Il tourna légèrement la tête et dit aux deux hommes assis sur le banc : Vous pourrez retourner en ville demain. Il fit de nouveau face à Ned Beaumont et déclara tranquillement : « Nous nous tenions à carreau en attendant de savoir si vous vous en tireriez mais une inculpation de coups et blessures ne nous fait pas peur. »

Ned Beaumont approuva de la tête.

— Il y a même bien des chances pour que je ne me donne pas la peine de porter plainte contre vous... mais n'oubliez pas que notre ami Jeff est recherché pour l'assassinat de West.

Il parlait d'une voix insouciante mais les yeux qu'il fixait sur les flammes eurent un clignement cruel. Ils n'exprimaient pourtant plus que l'ironie lorsqu'il les reporta sur Mathews.

— Toutefois, dit-il, je pourrais causer quelques ennuis à Mathews pour vous avoir aidés à vous cacher..

— Je ne les ai pas aidés, Mr. Beaumont! s'écria aus-

sitôt Mathews. Je ne savais même pas qu'ils étaient ici jusqu'à notre arrivée, aujourd'hui et je n'ai jamais été aussi surpris que... Il s'interrompit, le visage bouleversé par la peur, et s'adressa à Shad O'Rory d'un ton plaintif :

— Vous savez que vous êtes le bienvenu ici, vous le savez, mais ce que j'essaie d'expliquer — son visage s'illumina soudain — c'est qu'en vous accordant l'hospitalité sans le savoir, je n'ai encouru aucune responsabilité légale.

Les yeux de Shad O'Rory se posèrent distraitement sur le directeur de *l'Observer*; il répondit mollement :

— Oui, vous m'avez hébergé sans le savoir.

Le sourire anxieux de Mathews s'éteignit. Il porta ses doigts à sa cravate et baissa les yeux pour éviter le regard d'O'Rory.

Mrs. Mathews interpella Ned Beaumont d'un ton aimable :

— Tout le monde a l'air si mal en train, ce soir!... C'était tout à fait sinistre avant que vous arriviez.

Il l'examina curieusement. Elle avait des yeux noirs brillants et tendres qui quémendaient. Sous son regard admiratif, elle baissa un peu la tête avec une moue pleine de coquetterie. Ses lèvres minces étaient trop fardées mais d'une jolie forme. Il lui sourit et, se levant de sa chaise, s'approcha d'elle.

Les yeux d'Opal Madvig étaient fixés sur le plancher à ses pieds. Mathews O'Rory et les deux hommes assis sur le banc avaient les yeux fixés sur Ned Beaumont et la femme de Mathews.

— Qu'est-ce qui les rend comme ça? interrogea-t-il, en venant s'asseoir à ses pieds, à demi tourné vers le feu et un bras tendu derrière lui pour s'appuyer.

— Je n'en sais rien du tout, répliqua-t-elle avec une moue. Je croyais que nous allions bien nous amuser quand Hal m'a demandé de venir ici avec Opal. Et voilà qu'en arrivant ici, nous trouvons... — elle fit une pause — prononça : ... ces amis de Hal... avec un doute mal dissimulé et continua : Depuis ce moment, ils se sont

mis à marmotter entre eux au sujet d'un secret dont je ne sais pas le premier mot et tout a été insupportablement stupide. Opal est la pire du lot. Elle...

— Voyons Eloïse! admonesta son mari d'un ton qui manquait d'autorité.

Lorsqu'elle leva les yeux pour le regarder, il eut l'air plus embarrassé qu'elle.

— Ça m'est égal! s'exclama-t-elle avec pétulance. C'est la vérité. Opal ne vaut pas mieux que vous tous. Comment! Vous et elle n'avez même pas échangé un mot au sujet de l'affaire dont vous étiez censés être venus ici pour discuter... S'il n'avait pas fait si mauvais, je ne serais certainement pas restée ici aussi longtemps; certainement pas!

Opal Madvig avait rougi mais son visage demeura baissé.

Eloïse Mathews se pencha de nouveau vers Ned Beaumont et l'animation de ses traits se fit souriante.

— Voilà ce qu'il vous faut racheter, l'informa-t-elle. C'est dans l'espoir que vous alliez nous égayer un peu et non à cause de votre bonne mine que votre arrivée a été la bienvenue pour moi.

Il lui répondit par une grimace plaisamment reprobatrice.

Elle fronça les sourcils, sérieusement contrariée.

— Je me demande si vous êtes réellement en panne? questionna-t-elle. Ou bien êtes-vous venu ici pour la même stupide affaire qui les rend tous si stupidement mystérieux? Mais oui! Vous faites partie de la bande...

Il se mit à rire et demanda :

— Me pardonneriez-vous si j'avais changé d'idée en vous voyant?

— Peut-être, dit-elle d'un ton soupçonneux, mais il faudrait que j'en sois tout à fait sûre.

— En tous les cas, promit-il, je ne ferai aucun mystère... Vous n'avez réellement aucune idée de ce qui les préoccupe?

— Pas la moindre, répliqua-t-elle avec dépit, excepté

que ce doit être quelque chose d'incommensurablement stupide en rapport avec la politique...

Il tendit la main et caressa légèrement le dos de l'une des siennes.

— Vous avez deviné du premier coup... Il tourna la tête pour examiner O'Rory et Mathews. Lorsque ses yeux se reposèrent sur elle, une lueur malicieuse les animait. Vous voulez que je vous dise de quoi il s'agit?

— Non, je ne tiens pas à le savoir.

— D'abord, prononça-t-il, Opal pense que c'est son père qui a tué Taylor Henry.

Un son rauque, étranglé et horrible, jaillit de la gorge d'Opal Madvig.

Elle se leva soudain de son tabouret. Toute droite, une main sur la bouche, elle ouvrait des yeux dilatés et blancs dont la cornée semblait avoir dévoré l'iris. Son regard était fixe et comme fasciné.

Le visage écarlate, Rusty bondit sur ses pieds mais Jeff, un rictus bonhomme sur les lèvres, le retint par le bras.

— Laissez-le tranquille, conseilla-t-il. Il sait ce qu'il dit.

Le jeune garçon résista à la traction qui pesait sur son bras mais ne tenta pas de se débarrasser de la main qui le tenait.

Rigide sur sa chaise, Eloïse Mathews contemplait Opal sans comprendre.

Mathews tremblait; il était devenu un vieillard. Ses paupières formaient des poches sur ses joues grises et sa lèvre inférieure pendait.

Shad O'Rory était assis sur le bord de sa chaise. Son visage allongé et bien modelé devenu pâle et dur, ses yeux semblables à une place bleue. Les pieds bien à plat sur le sol, il tenait les mains serrées sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Deuxièmement, continua Ned Beaumont dont l'aplomb n'était nullement ébranlé par l'agitation des autres, deuxièmement, elle...

— Ne le dites pas, Ned! s'écria Opal.

Il tourna le buste pour mieux la voir. Elle avait laissé retomber la main qu'elle avait porté devant sa bouche. Ses deux mains étaient maintenant jointes et croisées devant sa poitrine. De ses yeux éperdus et de tout son visage hagard, elle le suppliait de se taire.

Pendant un moment, il l'examina avec attention. A travers les murs et les contrevents clos on entendait le bruit des rafales de pluie fouettant la maison avec violence et, dans les accalmies, le clapotis du ruisseau.

Le regard de Ned Beaumont n'exprimait qu'une sagacité froide. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix bienveillante mais réservée.

— N'est-ce pas à cause de cela que vous êtes venue ici?

— De grâce! supplia-t-elle d'une voix rauque.

Il sourit du bout des lèvres mais ses yeux restèrent inflexibles.

— Il n'y a donc que vous et les autres ennemis de votre père qui aient le droit d'en parler? questionna-t-il.

Ses mains se séparèrent et elle laissa retomber ses bras le long du corps.

Elle serra les poings.

— C'est lui qui a assassiné Taylor, dit-elle.

Ned Beaumont se détourna et regarda Eloïse Mathews.

— C'est bien ce que je vous disais... prononça-t-il d'un ton sarcastique. Comme elle avait ça dans la tête, elle est allée voir votre mari à cause des bobards qu'il a publié ce matin. Naturellement, il n'a jamais cru que Paul avait tué personne... mais il est coincé par les hypothèques que détient la State Central dont le propriétaire est le candidat de Shad pour le Sénat... et il faut qu'il fasse comme on lui dit de faire. Ce qu'elle...

Mathews l'interrompit. Sa voix blême exprimait le désespoir.

— En voilà assez, Beaumont. Vous...

O'Rory l'interrompit à son tour. Le calme de son ton était encore accentué par son accent chantant.

— Laissez-le parler, dit-il, laissez-lui dire ce qu'il a à dire.

— Merci, Shad, lança Ned Beaumont sans se retourner. Il reprit : Elle est allée trouver votre mari pour qu'il confirme ses soupçons mais il ne pouvait pas faire ça sans lui mentir. Il ne sait rien. Il ne fait que lancer de la boue à ceux que Shad lui indique. Mais voici ce qu'il peut et ce qu'il va faire. Il peut publier dans son journal l'histoire de sa venue ici et de sa croyance en la culpabilité de son père. Ce sera un beau coup : *Opal Madvig accuse son père de meurtre. La fille du politicien dénonce celui qui a tué le fils du Sénateur.* Vous pouvez vous imaginer ça imprimé en caractères gras sur toute la largeur de *l'Observer*.

Le souffle bref, les yeux agrandis, Eloïse Mathews penchée vers lui, écoutait Ned Beaumont de toutes ses oreilles. On entendait la pluie tambouriner les murs. Rusty respira et expira bruyamment.

Ned Beaumont passa le bout de sa langue entre ses lèvres souriantes et continua :

— C'est pourquoi il l'a amenée ici ; pour la tenir sous la main jusqu'à la publication de l'histoire... Il se peut qu'il ait su que Shad était ici avec ses hommes et il est possible que non. Ça n'a d'ailleurs pas d'importance. Je ne veux pas dire qu'il l'aurait amenée ici de force ou qu'il l'y retiendrait contre son gré. Ça ne serait pas très intelligent de sa part de la façon dont les choses se présentent mais ce n'était pas nécessaire. Elle est décidée à tout pour ruiner son père.

Opal Madvig prononça d'un souffle mais distinctement :

— C'est lui qui l'a tué...

Toujours assis sur le plancher, Ned Beaumont se redressa et la regarda. Il la considéra un moment avec gravité puis secoua la tête dans un geste de résignation ironique, sourit et s'étendit en arrière, appuyé sur les coudes.

Eloïse Mathews fixait sur son mari des yeux agrandis où dominait la stupeur.

Celui-ci s'était rassis et, courbant la tête, avait caché son visage dans ses mains.

Shad O'Rory prit une cigarette :

— Fini? interrogea-t-il doucement.

Ned Beaumont qui lui tournait le dos ne se retourna pas. C'est moi qui suis fini, dit-il. Sa voix demeura égale mais son visage aux traits tirés avait soudainement pâli.

O'Rory allumait une cigarette.

— Bon, dit-il lorsque ce fut fait. A quoi tout cela rime-t-il? C'est notre tour de vous tenir sur la sellette et c'est ce que nous faisons. C'est d'elle-même que la jeune fille est venue nous raconter son histoire. Elle est venue ici parce qu'elle le voulait bien. Vous aussi. Et vous, elle et n'importe qui, êtes libres d'aller où vous voudrez.

Il se leva : Quant à moi, je veux aller me coucher. Où est ma chambre, Mathews?

Eloïse Mathews interpella son mari :

— Ce n'est pas vrai, Hal? Ce n'était pas une question.

Il retira péniblement son visage de l'abri de ses mains. Ce fut avec une certaine dignité qu'il répondit :

— Ma chérie, il y a dix fois assez de preuves contre Madvig pour justifier notre insistance à le faire interroger par la police. C'est tout ce que nous demandons.

— Je ne parle pas de ça, dit sa femme.

— Eh bien, ma chérie, lorsque Miss Madvig est venue... Il balbutia et s'interrompit. Son visage cendreau frémit sous le regard de sa femme et il laissa retomber son front dans ses mains.

v

Restés seuls dans la grande pièce du rez-de-chaussée. Eloïse Mathews et Ned Beaumont s'étaient assis à quelque distance l'un de l'autre devant le cheminée. Le

haut du corps penché en avant, elle fixait des yeux tragiques sur les bûches qui achevaient de se consumer. Quant à lui, les jambes croisées, un bras passé sur le dossier de sa chaise, il fumait un cigare en la guettant du coin de l'œil.

Les marches craquèrent sous les pas de Mathews qui descendait l'escalier.

Il s'arrêta au milieu. Il était entièrement habillé mais il avait retiré son faux-col. Sa cravate dénouée pendait sur son gilet.

— Chérie, dit-il d'une voix hésitante, vous ne venez pas vous coucher? Il est minuit.

Elle ne bougea pas.

Il reprit :

— Mr. Beaumont, voulez-vous...

En entendant prononcer son nom, Ned Beaumont tourna vers l'homme qui lui parlait un visage cruellement placide. Lorsque la voix de Mathews s'éteignit, il concentra de nouveau son attention sur son cigare et sur la femme de Mathews.

Au bout d'un instant, Mathews remonta l'escalier.

Sans cesser de regarder le feu, Eloïse Mathews prononça :

— Il y a du whisky dans le coffre. Voudriez-vous le prendre?

— Certainement.

Il trouva le whisky et l'apporta puis se mit à chercher deux verres.

— Vous le prenez sans eau? s'enquit-il.

Elle fit signe que oui. Ses seins ronds, agités par son souffle haletant soulevaient la soie de sa robe à intervalles inégaux.

Il versa dans les deux verres deux fortes rasades.

Ses yeux restèrent fixés sur le feu jusqu'à ce qu'il lui eut mis le verre dans la main. Elle releva alors la tête et tourna vers lui un sourire sinueux qui relevait d'un seul côté le coin de sa bouche exquise et trop fardée. Ses yeux où dansaient la rougeur du feu brillaient d'un éclat trop vif.

Il lui rendit son sourire.

Elle éleva son verre et proposa d'un ton de tendresse affectée : A mon mari ?

— Non, dit froidement Ned Beaumont en lançant le contenu de son verre dans la cheminée où l'alcool crépita et dansa en flammes jaunes et bleues.

Elle rit de plaisir et sauta sur ses pieds.

— Versez-vous en un autre, ordonna-t-elle.

Il souleva la bouteille et remplit encore une fois son verre.

Elle leva le sien au-dessus de sa tête.

— A vous !

Ils burent. Elle frissonna.

— Vous devriez prendre quelque chose pour faire passer l'alcool, observa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je préfère comme ça. Elle posa une main sur son bras et s'approcha de lui, le dos tourné au feu. Approchons la banquette du feu...

— C'est une bonne idée, approuva-t-il.

Il approcha la banquette. Quand il revint vers elle, elle était déjà assise sur le banc et versait du whisky dans leurs verres.

— A vous cette fois, dit-il. Ils burent encore. Elle frissonna.

Il prit place à côté d'elle. Le feu les couvrait de reflets roses.

Les marches de l'escalier craquèrent et le mari réapparut. Il s'arrêta sur la dernière marche et supplia :

— Je vous en prie, chérie...

— Lancez-lui quelque chose... siffla-t-elle furieusement à l'oreille de Ned Beaumont.

Celui-ci se mit à rire.

Elle ramassa la bouteille de whisky et dit :

— Où est votre verre ?

Pendant qu'elle emplissait les verres, Mathews remonta.

Elle tendit son verre à Ned Beaumont et trinqua. Ses yeux avaient un éclat de folie dans le rouge du feu. Une

boucle de cheveux noirs s'était défaite et pendait sur son front. De sa bouche entr'ouverte s'exhalait un souf-
fle rapide.

— A nous! jeta-t-elle.

Ils burent. Elle laissa tomber son verre vide et se glissa dans ses bras. Sa bouche était déjà sur la sienne lorsque l'alcool la fit frissonner. Le verre se brisa sur le sol. Les yeux de Ned Beaumont s'étaient haineusement plissés. Ceux de la femme étaient clos.

Les marches recommencèrent à craquer et leurs deux têtes s'écartèrent presque aussitôt bien qu'ils restassent enlacés. Ned Beaumont glissa un regard vers l'escalier; il n'y avait personne.

Eloise Mathews fit glisser sa main le long de la nuque de l'homme, passant ses doigts dans ses cheveux et lui entrant les ongles dans la peau. Ses yeux n'étaient plus fermés. C'étaient deux fentes noires et rieuses. « C'est la vie » chantonna-t-elle d'une petite voix amère et moqueuse en se laissant tomber sur le banc. L'attirant sur elle, elle chercha sa bouche de la sienne.

Ils étaient dans cette position quand le coup de feu retentit.

Ned Beaumont se trouva debout aussitôt.

— Où est sa chambre? interrogea-t-il brièvement.

— Sa chambre? répéta-t-elle en clignant des yeux terrorisés.

— Où est sa chambre?

Elle remua faiblement la main.

— Sur le devant, répondit-elle d'une voix indistincte.

Il escalada quatre à quatre les escaliers. Il buta en haut des marches dans le simiesque Jeff, complètement habillé mais en chaussettes et dont les yeux gonflés cli-gnotaient de sommeil. Celui-ci ramena une main derrière lui et tendit l'autre pour arrêter Ned Beaumont.

— Qu'est-ce qu'il y a? grommela-t-il.

Ned Beaumont évita la main tendue, glissa de côté et lança son poing gauche sur le mufle de Jeff. Celui-ci recula avec un râle de fureur. Ned Beaumont le dépassa d'un bon et courut vers le devant du bâtiment.

En bas, Eloïse Mathews hurlait.

Ned Beaumont ouvrit violemment une porte et s'immobilisa. Mathews était étendu sur le dos au milieu de la pièce, exactement sous la lampe. Sa bouche ouverte laissait couler un filet de sang. Un de ses bras était allongé sur le plancher. L'autre était replié sur sa poitrine. Au pied du mur, dans le prolongement du bras allongé, gisait un revolver d'acier bruni. Sur une table, près de la fenêtre, se trouvait une bouteille d'encre dont on voyait le bouchon posé tête-bêche tout à côté ainsi qu'une plume et une feuille de papier. Une chaise d'abord tirée près de la table en avait été légèrement repoussée.

Shad O'Rory écarta Ned Beaumont et s'agenouilla au chevet du corps. Pendant qu'il l'examinait, Ned Beaumont, placé derrière lui, examina rapidement le papier gisant sur la table et le glissa dans sa poche.

Jeff entra suivi de Rusty complètement nu.

O'Rory se releva et étendit les mains dans un geste définitif.

— Il s'est tiré une balle dans le palis, annonça-t-il.
Finis.

Ned Beaumont fit demi-tour et sortit de la pièce. Dans le hall, il rencontra Opal Madvig.

— Qu'est-ce que c'est, Ned? questionna-t-elle d'une voix altérée.

— Mathews s'est tué. Je vais descendre tenir compagnie à sa femme jusqu'à ce que vous ayez enfilé quelque chose. N'entrez pas là. Il n'y a rien à voir.

Il descendit. Eloïse Mathews était une forme vague gisant sur le sol à côté de la banquette. Il fit deux pas rapides dans sa direction mais s'arrêta pour jeter un coup d'œil autour de lui. Ses yeux étaient retors et froids. Il s'approcha de la femme, s'agenouilla et lui tâta le poulx. Il l'examina aussi attentivement que le permettait la lueur incertaine du feu. Elle ne donnait pas signe de vie. Il tira de sa poche le papier qu'il avait pris sur la table de son mari et s'avançant à genoux vers lâtre, il lut à la lueur mouvante du feu :

« Je, soussigné, Howard Keith Mathews, sain de corps
« et d'esprit, déclare que ceci est mon testament.

« Je donne et lègue à ma femme bien-aimée, Eloïse
« Braden Mathews et à sa descendance, tous mes biens,
« meubles et immeubles de quelque nature qu'ils soient.

« Je nomme la State Central Company seule exécuteur testamentaire.

« En foi de quoi j'ai ci-après signé mon nom, le... »

Un sombre sourire sur les lèvres, Ned Beaumont interrompit sa lecture et déchira soigneusement le testament. Il se releva, étendit le bras par-dessus l'écran placé devant le feu et jeta les fragments dans les braises rouges. Les morceaux flambèrent. Il saisit la pelle à feu et écrasa les cendres.

Il revint alors à Mrs. Madvig, versa un peu de whisky dans un verre, lui souleva la tête, écarta les dents et versa un peu d'alcool entre ses lèvres. Lorsque Opal Madvig descendit, Eloïse Mathews était partiellement revenue à elle et toussait.

VI

Shad O'Rory descendit l'escalier avec Jeff et Rusty derrière lui. Tous trois étaient habillés. Ils trouvèrent Ned Beaumont coiffé de son chapeau et vêtu de son imperméable, debout près de la porte.

— Où allez-vous, Ned? interrogea Shad.

— Je vais téléphoner.

O'Rory hocha la tête.

— C'est une assez bonne idée, dit-il, mais il y a quelque chose que je voudrais vous demander.

Il acheva de descendre les marches, ses deux accolytes sur ses talons.

— Oui? dit Ned Beaumont. Il sortit la main de sa poche. Elle était visible pour les trois hommes mais son corps la cachait aux yeux de la jeune fille qui, assise:

sur la banquette, tenait Eloïse Mathews dans ses bras. Cette main tenait un pistolet automatique.

O'Rory ne fit pas mine d'avoir aperçu l'arme mais cessa d'avancer.

— Je me disais qu'avec une bouteille d'encre débouchée à côté d'un porte-plume et une chaise devant la table, il était plutôt bizarre que nous n'ayons rien trouvé d'écrit.

Ned Beaumont sourit et feignit l'étonnement.

— Comment, vous n'avez rien trouvé?

Il recula d'un pas vers la porte.

— En voilà une bonne! Nous pourrions en parler longuement lorsque je reviendrai de téléphoner...

— Pourquoi pas tout de suite? dit O'Rory.

— Je regrette... Ned Beaumont s'adossa rapidement à la porte, tâtonna derrière lui pour trouver le bouton et ouvrit.

— Je ne serai pas long, dit-il en sautant dehors et en repoussant le battant.

La pluie avait cessé. Il quitta le sentier aussitôt et courut à travers l'herbe haute vers l'autre côté de la maison. Le son d'une porte qui claquait lui parvint. Non loin de lui, vers la gauche, il entendit le murmure du cours d'eau. Il se fraya un passage dans cette direction à travers les buissons.

Un coup de sifflet aigu et bref résonna quelque part derrière lui. Pour atteindre un bouquet d'arbre, il dut patauger à travers un espace boueux.

Il s'écarta ensuite de la petite rivière à travers les troncs. Le sifflet retentit de nouveau mais cette fois-ci sur sa droite. Au-delà des arbres se dressaient des buissons de la hauteur d'un homme. Il s'y plongeait, se courbant pour mieux se dissimuler bien que la nuit fût opaque.

Le chemin qu'il suivait le menait vers le haut de la colline, le long d'une pente souvent glissante et toujours ravinée. Il se hâta à travers les buissons qui lui déchiraient le visage et les mains et s'accrochaient à

ses vêtements. Trois fois, il tomba. Le sifflet ne se faisait plus entendre.

Il ne put retrouver la Buick ni le chemin par lequel il était venu.

Bien qu'il fût en terrain libre, il commença à traîner la jambe et à trébucher. Lorsqu'il eut franchi le sommet de la colline et qu'il entama la descente, ses chutes devinrent fréquentes. Au pied de la colline, il trouva une route et la prit en tournant vers la droite. La glaise des bas-côtés collait à ses pieds par paquets épais et l'obligea à s'arrêter pour la racler. Il utilisa la crosse de son pistolet comme raclette.

L'aboiement d'un chien le fit se retourner en titubant. A moins de cinquante pas de lui, non loin de la route, se dressait la silhouette vague d'une maison qu'il avait dépassée. Il rebroussa chemin jusqu'à une porte à claire-voie. Le chien que la nuit transformait en monstre informe s'était jeté contre la barrière et aboyait à tout rompre.

Ned Beaumont tâtonna le long de la porte, trouva le loquet, l'ouvrit et entra dans la cour en titubant. Le chien recula, feignant des attaques et emplissant la nuit de clameurs.

Une fenêtre s'ouvrit en grinçant et une voix criarde demanda :

— Que diable faites-vous à ce chien ?

Ned Beaumont ricana faiblement. Puis il se ressaisit et répondit d'une voix redevenue forte :

— Je suis Beaumont du bureau de l'Attorney de District. Je voudrais utiliser votre téléphone. Un homme s'est tué près d'ici.

La voix s'exclama : « Diable ! » La fenêtre claqua en se refermant.

Le chien recommença son manège et ses aboiements. Ned Beaumont lui lança son pistolet boueux. La bête s'enfuit derrière la maison.

La porte d'entrée s'ouvrit et un petit homme rougeaud et ventru, vêtu d'une longue chemise de nuit, apparut.

— Sainte Vierge, vous êtes dans un joli état! s'exclama-t-il quand Ned Beaumont se fut avancé dans la lumière de l'entrée.

— Téléphone? s'enquit Ned Beaumont.

Il vacilla et faillit tomber.

— Hé là! dit-il d'une voix rude. Dites-moi qui appeler et ce qu'il faut dire. Vous êtes incapable de rien faire.

— Téléphone, répéta Beaumont.

Le rougeaud le soutint le long d'un corridor, ouvrit une porte et dit :

— Le voilà, et vous avez diablement de la veine que la patronne ne soit pas là, car vous ne seriez jamais rentré avec toute la boue que vous avez sur vous.

Ned Beaumont se laissa tomber sur la chaise devant l'appareil, mais ne tendit pas immédiatement la main vers le récepteur. Il fronça les sourcils vers l'homme en chemise de nuit bleue et dit d'une voix épaisse :

— Sortez et fermez la porte.

Le rougeaud qui n'était pas entré, tira la porte. Ned Beaumont saisit le récepteur, se pencha de façon à pouvoir s'appuyer des coudes sur la table et demanda le numéro de Paul Madvig. Ses paupières se fermèrent malgré lui une demi-douzaine de fois, mais il parvint chaque fois à se maîtriser et, lorsqu'il parla, ce fut d'une voix claire.

— 'la Paul... C'est Ned... Ne vous inquiétez pas de ça. Ecoutez-moi. Mathews s'est suicidé dans sa maison près de la rivière et il ne laisse pas de testament... Ecoutez-moi bien. Ceci est important. Endetté comme il l'est, et n'ayant pas nommé d'exécuteur testamentaire, il incombe à la justice de nommer un séquestre. Compris?

« ...Oui. Arrangez-vous pour que l'affaire vienne devant un juge sur qui on puisse compter... Phelps, par exemple... et nous pourrons tenir *l'Observer* à l'écart du combat... C'est-à-dire, avec nous... jusqu'après les élections. Compris? ... Bon, bon. Ecoutez-moi; ce n'est pas tout. Voici ce qui reste à faire tout de suite. *L'Observer* est bourré d'explosif, ce matin. Il faut l'empêcher de paraître. Je vous conseille de tirer Phelps de son lit et de

lui faire signer un ordre de saisie... N'importe quoi, pourvu que vous puissiez l'arrêter jusqu'à ce que vous ayez fait comprendre aux gens de *l'Observer* leur véritable position, maintenant qu'ils vont être commandés par nos amis pendant un mois ou deux... Je ne peux pas vous le dire maintenant, Paul, mais c'est de la dynamite et il faut l'empêcher de paraître. Tirez Phelps du lit et agissez vous-même. Vous avez environ trois heures avant qu'on distribue dans les rues... C'est ça. Quoi? Opal? Oh, elle va bien. Elle est avec moi. Oui, je la ramènerai... Et voulez-vous téléphoner à la police du comté au sujet de Mathews? Entendu!

Il posa le récepteur sur la table et, se levant, s'avança jusqu'à la porte en chancelant. Il réussit à l'ouvrir à sa seconde tentative, et s'affaissa contre le mur du couloir.

Le rougeaud se précipita vers lui.

— Appuyez-vous sur moi, mon vieux, et je m'en vais vous installer. J'ai étendu une couverture sur le divan, à cause de la boue...

Ned Beaumont dit :

— J'ai besoin d'une voiture. Il faut que je retourne chez les Mathews.

— C'est lui qui est mort?

— Oui.

Le rougeaud releva les sourcils et émit un sifflement.

— Voulez-vous me prêter votre machine? demanda Ned Beaumont.

— Bon Dieu, soyez raisonnable, mon vieux! Vous ne pourriez seulement pas conduire.

Ned Beaumont se dégagea en trébuchant.

— Je marcherai.

Le rougeaud le regarda avec irritation.

— Vous ne ferez ni l'un ni l'autre. Si vous pouvez entendre que j'aie passé un pantalon, je vais vous y reconduire, quoiqu'il soit plus que probable que vous me passerez dans les bras en chemin.

Opal Madvig et Eloïse Mathews étaient ensemble dans la grande pièce du rez-de-chaussée quand Beaumont entra, porté plutôt qu'aidé par le rougeaud. Ils étaient

entrés sans frapper. Les deux jeunes femmes enlacées sursautèrent.

Ned Beaumont se dégagea du bras de son compagnon et regarda autour de lui.

— Où est Shad ? marmotta-t-il.

Ce fut Opal qui lui répondit :

— Il est parti. Ils sont tous partis.

— Très bien, dit-il, parlant avec difficulté, j'ai à vous parler seule.

Eloise Mathews courut à lui :

— Vous l'avez tué ! cria-t-elle.

Il eut un rire insensé et essaya de lui prendre la taille.

Elle hurla et abattit sa main ouverte sur son visage.

Il tomba en arrière d'une seule pièce. Le rougeaud essaya de l'attraper mais il le manqua. Quand son corps eut frappé le plancher, il demeura immobile.

CHAPITRE VII

LES PARTISANS

Le Sénateur Henry posa sa serviette sur la table et se leva. Debout, il paraissait plus grand et plus jeune. Sa tête quelque peu petite sous la chevelure grise clairsemée était remarquablement symétrique. Les muscles de son visage patricien, distendus par l'âge, en accentuaient les lignes verticales, mais les années n'avaient pas encore altéré la fermeté de ses lèvres et de ses yeux. Ceux-ci étaient d'un gris vert. Enfoncés et petits, mais brillants, leurs paupières étaient nettes de toute ride. Il s'exprimait avec une courtoisie grave et étudiée.

— Vous m'excuserez de monter un moment avec Paul.

— Oui, répondit sa fille, si vous me laissez M. Beaumont et si vous me promettez de ne pas rester là-haut toute la soirée.

Ned Beaumont sourit et s'inclina courtoisement.

Elle et lui passèrent dans un salon tendu de blanc où le charbon, qui rougeoyait dans une grille sous une cheminée de marbre blanc, jetait des reflets sanglants sur le mobilier d'acajou.

Elle alluma une lampe à côté du piano et s'assit en tournant le dos au clavier, sa tête entre Ned Beaumont et la lampe. Sa chevelure blonde interceptait la lumière, entourant sa tête d'un nimbe. Sa robe était d'une étoffe noire et mate et elle ne portait pas de bijoux.

Ned Beaumont se pencha et fit tomber les cendres de

son cigare dans la cheminée. Une perle noire plantée dans son plastron scintilla comme un œil rouge sous l'éclat du feu. Quand il se redressa, il lui demanda :

— Jouerez-vous quelque chose?

— Oui, si vous le désirez... bien que je ne joue pas particulièrement bien... mais plus tard. Maintenant que j'en ai l'occasion, j'aimerais vous parler.

Ses mains étaient jointes sur ses genoux, ses bras, raidis faisaient remonter ses épaules vers son cou.

Ned Beaumont fit un signe d'assentiment poli mais ne répondit rien. Il quitta le devant de la cheminée et s'assit non loin d'elle, sur le sofa, au dossier en forme de lyre. Bien qu'il demeurât attentif, sa physionomie ne révélait aucune curiosité.

Se tournant pour lui faire face, elle demanda :

— Comment va Opal?

Elle parlait bas, d'un ton intime. Il répondit courtoisement :

— Parfaitement bien, pour autant que je sache, mais je ne l'ai pas vue depuis plus d'une semaine.

Il leva son cigare vers sa bouche, rabaissa la main, et, comme si la question venait seulement de se présenter à son esprit, interrogea :

— Pourquoi?

Elle ouvrit de grands yeux.

— N'est-elle pas forcée de garder la chambre pour cause de fatigue nerveuse?

— Oh, c'est ça! s'exclama-t-il en souriant. Paul ne vous a donc rien dit?

— Si, il m'a dit qu'elle était au lit parce qu'elle était fatiguée. Elle lui jeta un coup d'œil perplexe : C'est ce qu'il m'a dit.

Le sourire de Ned Beaumont devint indulgent.

— Je suppose qu'il se sent un peu gêné à ce sujet, dit-il lentement en examinant son cigare.

Puis il leva les yeux vers elle et remua imperceptiblement les épaules.

— Elle n'a rien du tout... Mais elle s'est stupidement mis en tête que son père avait tué votre frère et — plu-

stupidement encore — s'amusait à en parler. Naturellement, Paul ne pouvait pas tolérer que sa fille se promène partout en l'accusant d'assassinat; il a donc été obligé de la retenir à la maison jusqu'à ce que l'idée lui en passe.

— Vous voulez dire qu'elle est... elle hésita; ses yeux brillèrent : Elle est enfin, prisonnière?

— Vous rendez la chose mélodramatique, protesta-t-il négligemment. Ce n'est qu'une enfant. N'est-ce pas l'habitude d'enfermer les enfants dans leur chambre pour les corriger?

Elle se hâta de répliquer :

— Oh, oui! seulement...

Elle baissa les yeux sur ses mains jointes puis les releva vers lui :

— Mais pourquoi croit-elle ça?

Le ton de Ned Beaumont devint aussi bonhomme que son sourire :

— Qui ne le croit pas?

Elle posa ses mains sur le bord de la banquette du piano et se pencha en avant. Son visage pâle était ferme.

— C'est justement ce que je désirais vous demander, monsieur Beaumont. Le croit-on?

Il fit un signe d'assentiment. Son visage était placide.

Les phalanges des doigts de Janet Henry avaient blanchi. Sa voix était devenue rauque.

— Pourquoi?

Il se leva d'à côté d'elle et s'approcha de l'âtre pour y jeter le bout de son cigare. Puis il se rassit, croisa les jambes et se carra confortablement.

— Les gens de l'autre bord pensent qu'il est de bonne guerre de répandre ce bruit, dit-il.

Rien dans sa voix, son visage ou son maintien ne révélait qu'il prit le moindre intérêt personnel à la question.

Elle fronça les sourcils.

— Mais, monsieur Beaumont, s'il n'y avait aucune présomption ou rien qui ressemble à une présomption, pourquoi les gens croiraient-ils ça?

Il la considéra avec un mélange d'ironie et de curiosité.

— Il y en a, évidemment, dit-il. Je croyais que vous le saviez.

Il lissa un côté de sa moustache avec l'ongle de son pouce.

— Vous n'avez donc pas reçu une de ces lettres anonymes comme tout le monde en reçoit?

Elle se leva rapidement, une animation nouvelle envahit ses traits.

— Oui, aujourd'hui! s'exclama-t-elle. Je voulais vous la montrer pour...

Il eut un rire amusé et leva la main pour l'arrêter.

— Ne vous donnez pas la peine. Elles sont toutes la même chose.

Elle se rassit à contre cœur.

Il reprit :

— Eh bien, ces lettres, les bobards que *l'Observer* publiait jusqu'à ce que nous l'ayons muselé et les cancans des autres — il haussa ses épaules maigres — tout ça a suffi à fabriquer une histoire assez plausible contre Madvig.

Elle se mordit la lèvre inférieure pour demander :

— Est-il... Est-il en danger?

Ned Beaumont inclina la tête et dit avec une certitude impressionnante :

— S'il ne l'emporte pas aux élections, son influence sur la municipalité et les autorités de l'Etat disparaîtront et ils l'électrocuteront.

Elle frissonna et interrogea d'une voix tremblante :

— Mais s'il gagne, il n'a rien à craindre?

Il inclina de nouveau la tête.

— Rien.

Elle reprit son souffle. Ses lèvres tremblaient tellement que ses paroles étaient saccadées :

— Gagnera-t-il?

— Je le crois.

— Et alors, quelles que soient les preuves qu'il y ait contre lui, il sera hors de danger?

Sa voix se brisa.

— Il ne passera même pas en jugement, dit-il.

Tout à coup, il se redressa. Il ferma les yeux brusquement puis les rouvrit pour examiner son pâle visage tendu. Une lueur joyeuse dansa dans ses yeux et envahit peu à peu son visage.

Il se mit à rire — doucement, mais sans retenue — se leva et s'exclama :

— Judith ! Judith elle-même !

Janet Henry, le souffle bref, le regarda comme si elle ne comprenait pas. Il commença de marcher dans la pièce, se parlant allègrement à lui-même et se tournant de temps en temps pour lui sourire.

— Voilà le petit jeu ! Naturellement, dit-il. Elle pouvait supporter Paul, — être polie avec lui, tout au moins — en échange de l'aide politique nécessaire à son père, mais il y avait des limites ! C'est d'ailleurs tout ce qu'il fallait, étant donné la manière dont Paul était amoureux d'elle... Mais quand elle a cru comprendre que Paul avait tué son frère et échapperait au châtiment, à moins qu'elle... C'est épatant ! La fille et la fiancée de Paul s'unissant pour le conduire à la chaise électrique... On peut dire qu'il est heureux en femme...

Il tenait entre ses doigts un long et mince cigare, ocellé de taches vertes. Il s'arrêta devant Janet Henry, coupa le bout de son cigare et dit, non pas d'un ton accusateur, mais comme s'il partageait avec elle une amusante découverte :

— C'est vous qui avez envoyé ces lettres anonymes. C'est sûrement vous ! Elles ont été tapées sur la machine qui se trouve dans l'appartement où votre frère et Opal se retrouvaient. Il avait une clef, et elle aussi. Elle ne peut pas les avoir écrites, puisque ce sont ces lettres qui l'ont fait agir. C'est vous ! Vous avez gardé la clef qu'on vous a remise, à votre père et à vous, avec ses autres affaires, vous vous êtes fauflée dans l'appartement et vous avez tapé les lettres. C'est clair.

Il recommença à se promener de long en large et reprit :

— Eh bien, nous allons dire au Sénateur d'engager une escouade de nurses solides et de vous enfermer chez vous pour fatigue nerveuse. Ça devient endémique chez les filles de politiciens. Mais il faut que nous enlevions les élections, même si chaque maison de la ville doit avoir sa recluse.

Il tourna la tête par-dessus son épaule pour lui sourire aimablement.

Elle porta une main à sa gorge, incapable de parler. Il reprit :

— Heureusement, le Sénateur ne demandera pas mieux. Il se moque de tout — de vous comme de son fils défunt — pourvu qu'il soit réélu et il sait qu'il ne peut rien faire sans Paul.

Il rit.

— C'est ça qui vous a fait assumer le rôle de Judith, hein? Vous saviez que votre père ne se fâcherait avec Paul pour rien au monde — même s'il le croyait coupable — avant les élections. Eh bien, c'est une bonne chose à savoir... pour nous!

Quand il s'interrompit pour allumer son cigare, elle parla. Sa main avait abandonné sa gorge. Elle se tenait très droite mais sans raideur. Sa voix était nette et ferme. Elle dit :

— Je ne sais pas mentir. Je suis sûre que Paul a tué Taylor. J'ai écrit les lettres.

Ned Beaumont sortit le cigare de sa bouche et revint s'asseoir à côté d'elle sur le sofa au dossier en forme de lyre. Son visage était grave sans hostilité. Il interrogea :

— Vous haïssez Paul, n'est-ce pas? Même si je vous prouvais qu'il n'a pas tué Taylor, vous le haïriez encore, n'est-ce pas?

— Oui, répliqua-t-elle, ses yeux bruns clairs fixés sur les yeux sombres de l'homme, je crois que je le haïrais toujours.

— C'est ça, dit-il. Vous ne le haïssez pas parce qu'il a tué votre frère, mais vous croyez qu'il a tué votre frère parce que vous le haïssez.

Elle secoua lentement la tête :

— Non, dit-elle.

Il eut un sourire incrédule.

— En avez-vous parlé à votre père ? s'enquit-il.

Elle se mordit les lèvres et rougit. Ned Beaumont sourit de nouveau.

— Et il vous a dit que c'était ridicule, avança-t-il.

Le rouge de ses joues tourna au pourpre. Elle fit mine de parler mais y renonça.

Il reprit :

— Si Paul avait tué votre frère, votre père le saurait.

Elle regarda ses mains croisées dans son giron et dit d'une voix terne et misérable :

— Mon père doit le savoir, mais il ne veut pas le croire.

Ned Beaumont insista :

— Il doit le savoir.

Il cligna des yeux :

— Est-ce que Paul lui a dit quoi que ce soit cette nuit-là au sujet de Taylor et d'Opal ?

Elle releva la tête avec étonnement :

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé ? s'exclama-t-elle.

— Non.

— Ça n'avait rien à voir avec Taylor et Opal, dit-elle en s'embrouillant un peu dans son ardeur à parler. Il...

Sa bouche se referma et son visage se tourna soudain vers la porte.

Un rire sonore retentit derrière celle-ci, précédant le bruit de pas qui s'approchaient.

Elle se retourna en hâte vers Ned Beaumont et leva les deux mains d'un geste suppliant.

— Il faut que je vous mette au courant, murmura-t-elle avec un sérieux désespéré. Puis-je vous voir demain ?

— Oui.

— Où ?

— Chez moi ? suggéra-t-il.

Elle fit un signe de tête rapide. Il eut le temps de lui murmurer son adresse, elle de lui répondre : après dix

heures, et lui de faire signe que oui avant que le Sénateur Henry et Paul Madvig entrassent.

II

Paul Madvig et Ned Beaumont prirent congé des Henry à dix heures et demie. Ils remontèrent dans un cabriolet havane que Madvig conduisit jusqu'à Charles Street. Quand ils eurent roulé l'espace de deux rues, Madvig poussa un soupir de contentement et dit :

— Bon Dieu! Ned, vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureux que vous et Janet vous entendiez aussi bien...

Ned Beaumont glissant un coup d'œil oblique au profil de l'homme blond, déclara :

— Je peux m'entendre avec n'importe qui.

Madvig se mit à rire.

— Oui, dit-il, joliment... joliment mal!

Il sourit avec indulgence.

Les lèvres de Ned Beaumont eurent un mince sourire réticent. Il reprit :

— Il y a quelque chose dont je voudrais vous parler... Où serez-vous demain, disons par exemple vers le milieu de l'après-midi?

Madvig fit tourner le cabriolet dans Charles Street.

— Au bureau, répondit-il. C'est le premier du mois. Pourquoi ne pas me dire tout de suite ce dont vous voulez me parler? Nous avons tout le temps.

— Je n'en sais pas encore assez. Comment va Opal?

— Elle va bien, répondit mélancoliquement Madvig, puis il s'exclama :

— Bon Dieu! je voudrais être capable d'être fâché contre la petite! Ça me faciliterait les choses...

Ils passèrent dans la lumière d'un lampadaire.

Aussitôt après, Madvig marmotta très vite :

— Elle n'est pas enceinte?

Ned Beaumont ne répondit rien; son visage demeura sans expression.

Ils approchaient du Log Cabin Club; Madvig réduisit la vitesse de la voiture. Son visage avait rougi. Il demanda d'une voix embarrassée :

— Qu'est-ce que vous pensez, Ned, était-elle — il toussa — ...était-elle sa maîtresse? Ou croyez-vous que c'était juste une amourette d'enfants?

— Je ne sais pas, dit Ned Beaumont. Ça n'a pas d'importance. Ne la questionnez pas, Paul.

Madvig arrêta le cabriolet et resta un moment appuyé au volant, les yeux fixés dans le vague. Il toussa encore et dit d'une voix basse et rauque :

— Vous n'êtes pas le plus mauvais type que je connaisse, Ned.

— Hum! grogna Ned Beaumont en se courbant pour sortir du cabriolet.

Ils pénétrèrent dans le club et se séparèrent sans mot dire sur le palier du premier étage.

Ned Beaumont entra dans une petite pièce située sur les derrières de l'édifice, où cinq hommes jouaient au poker tandis que trois autres les regardaient. Les joueurs lui firent une place et, à trois heures, lorsque la partie se termina, il avait gagné quatre cents dollars.

III

Il était près de midi lorsque Janet Henry arriva chez Ned Beaumont. Depuis plus d'une heure, il se promenait de long en large, fumant des cigares et se rongant les ongles. Lorsqu'il entendit sonner, il se précipita vers la porte et ouvrit en souriant d'un air modérément mais agréablement surpris.

— Bonjour.

— Je suis horriblement fâché d'être tellement en retard, commença-t-elle, mais...

— Mais pas du tout, la rassura-t-il. Nous avions dit : après dix heures...

Il l'introduisit dans le salon.

— J'aime beaucoup chez vous, dit-elle en tournant lentement sur elle-même pour examiner la hauteur du plafond de la pièce à l'ancienne mode, la largeur des fenêtres, l'immense miroir placé au-dessus de la cheminée et les tentures rouges comme la peluche du mobilier. C'est délicieux.

Le regard de ses yeux bruns se dirigea vers une porte entrebâillée.

— Est-ce là votre chambre?

— Oui. Voudriez-vous la voir?

— Avec plaisir.

Il lui fit visiter sa chambre puis la cuisine et la salle de bains.

— C'est parfait, décida-t-elle quand ils repassèrent dans le salon. Je ne croyais pas qu'il pût exister rien de pareil dans une ville aussi abominablement modernisée que la nôtre...

Il s'inclina légèrement.

— C'est en effet assez agréable et, comme vous pouvez vous en assurer, il n'y a personne à portée de nous entendre... à moins qu'ils soient dissimulés dans les placards, ce qui est peu probable.

Elle se redressa et le fixa droit dans les yeux.

— Je n'y avais même pas songé. Nous pouvons n'être pas d'accord, nous pouvons même devenir... ou être... ennemis; mais je sais que vous êtes un gentleman. Sans cela, je ne serais pas ici.

Il interrogea d'un ton amusé :

— Vous voulez dire que j'ai appris qu'on ne portait pas des souliers jaunes avec un complet bleu? Ce genre de choses?

— Je ne voulais pas parler de cela.

Il sourit :

— Alors, vous avez tort. Je suis un joueur professionnel et la créature d'un politicien.

— Non, je ne peux pas avoir tort!

Une expression suppliante envahit ses yeux.

— De grâce, ne nous querellons pas avant d'y être forcés...

— Pardon!

Son sourire devint déférent.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir?

Elle s'assit. Il prit place en face d'elle sur un autre siège tendu de peluche rouge.

— Je crois que vous aviez l'intention de me raconter ce qui est arrivé chez vous le soir du meurtre de votre frère?

Le « oui » qui sortit de ses lèvres fut à peine distinct. Son visage devint rose et elle abaissa son regard vers le sol. Lorsqu'elle releva les yeux ce fut avec une certaine timidité. Un embarras visible assourdissait sa voix.

— Je veux que vous sachiez tout. Vous êtes l'ami de Paul et cela... cela peut vous indisposer à mon égard mais... je pense que lorsque vous saurez tout ce qui s'est passé... lorsque vous connaîtrez la vérité... vous ne serez plus... ne serez pas tout à fait mon ennemi. Je ne sais pas. Peut-être que si... mais il faut que vous sachiez; alors vous pourrez juger. Et il ne vous a rien dit?

L'intensité de son émotion passa dans son regard et en effaça la timidité.

— A-t-il parlé?

— Je ne sais rien de ce qui s'est passé chez vous cette nuit-là dit-il.

Elle se pencha vers lui et remarqua vivement :

— Cela seul ne montre-t-il pas qu'il désire cacher quelque chose qu'il désire cacher... quelque chose *qu'il est obligé* de cacher?

Il fit un mouvement d'épaule.

— Et alors?

Sa voix était calme et froide.

Elle fronça ses sourcils.

— Mais vous devez bien voir... Laissons cela mainte-

mané. Je vais vous dire ce qui est arrivé et vous jugerez par vous-même.

Elle demeurait penchée vers lui, fixant sur son visage deux yeux graves.

— Il est venu dîner; c'est la première fois qu'il venait dîner chez nous.

— Je savais ça, dit Ned Beaumont. Votre frère n'y était pas?

— Taylor n'était pas présent au dîner, corrigea-t-elle, mais il était chez lui. Il n'y avait à dîner que papa, Paul et moi. Taylor devait dîner en ville. Il... il ne voulait pas se trouver à table avec Paul à cause de leur querelle au sujet d'Opal.

Ned Beaumont fit un signe de tête attentif mais froid.

— Après le dîner, Paul et moi sommes restés un peu dans la... dans la pièce où vous et moi avons parlé la nuit dernière et, tout d'un coup, il m'a saisie et embrassée...

Ned Beaumont éclata de rire, d'un rire contenu mais irrépressible.

Janet Henry le considéra avec surprise.

Son rire se transforma en un sourire et il s'excusa :

— Je vous demande pardon; continuez, je vous dirai tout à l'heure pourquoi je riais.

Mais comme elle allait reprendre la parole, il l'interrompit de nouveau.

— Attendez... A-t-il dit quelque chose en vous embrassant?

— Non... c'est-à-dire, c'est possible mais je ne l'ai pas compris...

La perplexité qu'exprimait son visage s'accrut.

— Pourquoi?

Ned Beaumont se reprit à rire.

— Il a dû dire quelque chose au sujet d'une livre de chair. C'est probablement ma faute. Je lui avais dit que votre père se servait de vous comme d'un appât pour s'assurer son aide aux élections prochaines et j'avais essayé de le dissuader de le soutenir. Je lui avais même conseillé, au cas où il aurait été disposé à se laisser

acheter de cette façon, de s'assurer de sa livre de chair avant les élections, s'il ne voulait pas qu'elle lui passe sous le nez.

Elle ouvrit de grands yeux mais parut moins intriguée.

Il continua :

— Cela se passait dans l'après-midi avant le dîner et je ne croyais guère avoir réussi à le persuader.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous avez bien pu lui faire? Il avait l'intention de vous demander en mariage et il était plein de respect à votre égard et tout ce qui s'en suit... Vous avez dû joliment le caresser à rebrousse poil pour qu'il vous saute dessus comme ça?

— Je ne lui ai rien fait, répliqua-t-elle lentement, mais la soirée avait été pénible. Aucun de nous n'était à son aise. Je pensais... j'ai essayé de ne pas lui montrer... enfin, qu'il m'était désagréable d'avoir à le recevoir. Il n'était pas à son aise non plus et je suppose que sa gêne... et peut-être le soupçon que vous ne vous trompiez pas, l'auront fait...

Elle termina sa phrase par un geste bref des deux mains.

Ned Beaumont hocha la tête.

— Que s'est-il passé ensuite?

— Naturellement, j'étais furieuse et je suis partie.

— Et vous ne lui avez rien dit?

Les yeux de Ned Beaumont pétillaient d'une gaieté imparfaitement réprimée.

— Non et lui-même n'a rien dit que j'aie pu comprendre. Je suis montée et j'ai rencontré mon père qui descendait. Pendant que je lui racontais ce qui venait d'arriver... j'étais aussi fâchée contre papa que contre Paul car c'était sa faute si Paul était là... nous avons entendu Paul sortir. C'est alors que Taylor est descendu de sa chambre.

Son visage pâlit et ses traits devinrent rigides. Sa voix vibra d'émotion.

— Il m'avait entendu parler... Et je n'ai... Il a demandé à papa ce qui était arrivé mais je les ai laissés tous les

deux et je suis remontée chez moi, trop fâchée pour continuer à en parler. Et je n'ai plus revu ni l'un ni l'autre jusqu'à ce que papa soit venu me dire que Taylor avait été... avait été tué.

Toute blême, elle cessa de parler et regarda Ned Beaumont, croisant et décroisant nerveusement ses mains en attendant sa réponse.

Cette réponse fut une question :

— Et alors ?

— Comment, et alors ? répéta-t-elle stupéfaite. Vous ne comprenez donc pas ? Comment, sachant ce que je savais, n'aurais-je pas compris que Taylor avait couru après Paul, l'avait rattrapé et avait été tué par lui ? Il était furieux et...

Son visage s'éclaira.

— Vous savez qu'on a pas retrouvé son chapeau ? Il était trop pressé, trop en colère pour prendre le temps de se coiffer. Il...

Ned Beaumont secoua lentement la tête de droite à gauche. Sa voix révélait une certitude inébranlable.

— Non, dit-il, ça ne va pas. Paul n'aurait pas eu besoin de tuer Taylor et il ne l'aurait pas fait. Il aurait pu le maîtriser d'une seule main et il ne perd pas la tête quand il se bat. Je le sais ; je l'ai vu se battre et je me suis battu avec lui. Non, ça ne va pas.

Il cligna des yeux et son regard devint froid.

— Mais à supposer qu'il l'aie fait ? Je veux dire : accidentellement ; bien que je ne puisse même pas croire ça. Que pourriez-vous lui reprocher de plus que d'avoir tué en état de légitime défense ?

Elle redressa la tête avec dédain.

— S'il était en état de légitime défense, pourquoi a-t-il caché la vérité ?

La conviction de Ned Beaumont ne parut pas ébranlée.

— Il veut vous épouser, expliqua-t-il ; ça ne lui servirait pas à grand'chose de s'excuser en disant qu'il était en état de...

Il se mit à rire.

— Je deviens pire que vous! Paul n'a jamais tué votre frère, miss Henry.

Les yeux de Janet Henry étaient devenus aussi durs que les siens. Elle le regarda sans mot dire.

Son visage s'emplit de réflexion. Il interrogea :

— Vous n'avez que... — il agita un peu dédaigneusement la main — ...vous n'avez que vos petits calculs pour vous prouver que votre frère a couru après Paul cette nuit-là?

— Mais c'est bien suffisant! insista-t-elle. Il l'a fait... Il est forcé de l'avoir fait... Sans cela pourquoi serait-il sorti nue-tête dans China Street?

— Votre père ne l'a pas vu sortir?

— Non, il ne savait même pas qu'il fût sorti jusqu'à ce que l'on soit venu nous dire que...

Il l'interrompit :

— Est-il d'accord avec vous?

— Il est bien forcé! s'écria-t-elle. On ne peut pas s'y tromper. Il est forcé de se rendre à l'évidence comme vous y serez forcé.

Des larmes emplissaient ses yeux.

— Vous ne me ferez pas croire que vous ne me croyez pas, monsieur Beaumont. Je ne sais pas ce que vous saviez déjà... C'est vous qui avez trouvé le corps de Taylor; je ne sais pas ce que vous avez découvert d'autre mais maintenant, vous êtes forcé de voir clair.

Les mains de Ned Beaumont commencèrent à trembler. Il s'enfonça dans sa chaise de manière à pouvoir fourrer les mains dans ses poches. Son visage demeurait calme mais des lignes rigides s'étaient creusées autour de sa bouche.

— Je l'ai trouvé mort, dit-il. Il n'y avait personne à proximité. Je n'ai rien découvert d'autre.

— Eh bien, vous connaissez la vérité maintenant.

Les lèvres de Ned Beaumont tremblèrent sous sa moustache. Ses yeux étincelaient de colère. Ce fut d'une voix étouffée, âpre et délibérément insultante qu'il prononça :

— Tout ce que je sais c'est que celui qui a expédié votre frère a rendu un fier service à tout le monde...

Elle sursauta et se recula vivement sur sa chaise en portant la main à sa gorge mais l'expression d'horreur qui avait envahi son visage fit bientôt place à une sorte de compassion.

— Oui, répondit-elle doucement, je sais. Vous êtes l'ami de Paul et c'est dur...

Il baissa un peu la tête et marmotta :

— Je vous demande pardon... Ce n'est pas une chose à dire; c'est bête.

Il eut un sourire oblique.

— Vous voyez, j'avais raison de vous dire que je n'étais pas un gentleman...

La confusion disparut de ses traits et son regard redevint calme et assuré.

Il reprit d'une voix tranquille :

— Vous avez raison lorsque vous dites que je suis l'ami de Paul. Et je le resterai... même s'il a tué.

Elle le considéra un long moment avec une attention passionnée puis prononça d'une voix sans timbre :

— Alors, tout est inutile? Je croyais que j'aurais pu vous ouvrir les yeux...

Elle s'interrompit avec un geste désespéré de tout le corps.

Il secoua lentement et négativement la tête. Elle soupira et se releva, la main tendue.

— Je regrette et je suis déçue mais nous n'avons pas besoin d'être ennemis, n'est-ce pas?

Il se leva mais ne prit pas la main qu'elle lui tendait.

— La partie de votre être qui cherche à perdre Paul est mon ennemie.

Elle ne retira pas sa main et insista :

— Mais l'autre partie, celle qui n'a rien à faire avec tout cela?

Il prit la main de la jeune fille et s'inclina.

IV

Lorsque Janet Henry fut partie, Ned Beaumont prit le téléphone, appela un numéro et dit :

— Allô, ici M. Beaumont. M. Madvig est-il arrivé? ... Quand il arrivera, voudrez-vous lui dire que j'ai téléphoné et que je vais venir le voir?... Oui, merci.

Il consulta sa montre-bracelet. Elle marquait un peu plus d'une heure. Il alluma un cigare et s'assit près de la fenêtre, les yeux sur la vieille église située de l'autre côté de la rue. Au bout de dix minutes, la sonnerie du téléphone retentit.

Il décrocha le récepteur :

— Allô? ... Oui, Harry ... Mais oui. Où êtes-vous? ... Je vais descendre en ville; attendez-moi ... Une demi-heure ... Bon.

Il jeta son cigare dans la cheminée, mit son chapeau et son pardessus et sortit. Il alla jusqu'à un restaurant où il mangea une salade russe et deux petits pains, but une tasse de café. Il s'achemina ensuite vers un hôtel de second ordre nommé le « Majestic ».

Il se fit transporter au quatrième par un ascenseur que manœuvrait un gamin minuscule qui l'appela Ned et lui demanda son pronostic sur la troisième course.

Ned Beaumont réfléchit et répondit :

— Lord Byron devrait gagner.

— J'espère que vous vous trompez, dit le garçon d'ascenseur, j'ai misé sur Pipe Organ.

Ned Beaumont haussa les épaules.

— Il peut gagner mais il rend beaucoup de poids.

S'étant avancé jusqu'à une porte marquée 417, il y frappa. Harry Sloss vint lui ouvrir en manches de chemise. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, court, trapu, large de visage et partiellement chauve.

— Exact comme une horloge, dit-il. Entrez.

Quand Sloss eut refermé la porte, Ned Beaumont interrogea :

— Qu'est-ce qui cloche?

Le courtaud alla jusqu'au lit et s'y assit. Il fronça les sourcils d'un air soucieux en regardant Ned Beaumont.

— Ça m'a tout l'air de prendre mauvaise tournure...

— Quoi donc?

— Ce truc que Ben soit allé à la police avec son histoire.

— Très bien! répliqua Ned Beaumont avec irritation. Ne vous pressez pas pour me mettre au courant de ce dont il s'agit, j'ai tout mon temps!

Sloss leva une vaste main pâle.

— Attendez, Ned; je vais vous dire ce qu'il en est. Ecoutez...

Il tâta ses poches et en sortit un paquet de cigarettes défraîchi.

— Vous vous souvenez de la nuit où le jeune Henry a été zigouillé?

Le grognement affirmatif de Ned Beaumont exprima son indifférence.

— Vous vous souvenez que Ben et moi venions d'arriver lorsque vous êtes rentré au Club?

— Oui.

— Eh bien, écoutez, nous avons vu Paul et le gosse se chamailler sous les arbres...

Ned Beaumont lissa un côté de sa moustache avec l'ongle de son pouce; lentement. Il paraissait intrigué.

— Mais je vous ai vu descendre de voiture devant le club... immédiatement après avoir trouvé le corps... et vous arriviez de la direction opposée?

Sloss secoua vigoureusement la tête.

— C'est exact, dit-il, mais nous avons continué à descendre China Street jusque chez Pinky Klein et, comme il n'était pas là, nous sommes revenus au Club en faisant le tour.

Ned Beaumont fit signe qu'il comprenait.

— Qu'avez-vous vu, en somme?

— Nous avons vu Paul et le gosse, debout sous les arbres et en train de se disputer.

— Vous avez pu distinguer tout ça de l'auto?

Sloss agita de nouveau la tête en signe d'affirmation.

— Il faisait sombre à cet endroit-là, lui rappela Ned Beaumont. Je ne vois pas très bien comment vous auriez pu distinguer les visages à moins d'avoir ralenti ou de vous être arrêtés.

— Je reconnaîtrais Paul n'importe où, affirma Sloss.

— Peut-être... mais le gosse?

— C'était lui... ça ne pouvait être que lui. Nous en avons vu assez pour en être sûrs.

— Et vous avez pu constater qu'ils se disputaient? Qu'est-ce que vous voulez dire? Ils se battaient...

— Non, mais ils se tenaient comme des gens qui se disputent. Vous savez comme on devine quelquefois que les gens se disputent d'après leur attitude?

Ned Beaumont eut un sourire sans gaieté :

— Oui, s'il y en a un qui a le pied sur la figure de l'autre.

Le sourire s'effaça.

— Et c'est ça que Ben est allé raconté à la police?

— Oui. Je ne sais pas si il y est allé de lui-même ou si Farr a su ça et l'a envoyé chercher mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il leur a tout raconté. C'est hier que tout cela a eu lieu.

— Comment l'avez-vous appris, Harry?

— Farr me cherche partout, dit Sloss. C'est comme ça que je le sais. Ben a dû lui raconter que j'étais avec lui et Farr m'a fait dire de passer le voir mais ça n'a rien à faire avec moi.

— Je l'espère, Harry, dit Ned Beaumont. Mais qu'est-ce que vous ferez si Farr vous met le grappin dessus?

— Je ne vais pas me laisser poïsser si je peux l'éviter. C'est pourquoi je voulais vous voir.

Il s'éclaircit la gorge et se passa la langue sur les lèvres.

— J'avais pensé que je ferais peut-être bien de quitter la ville une semaine ou deux pendant que l'affaire se

tasserait mais il me faudrait un peu d'argent pour ça...

Ned Beaumont sourit et secoua la tête.

— Ce n'est pas cela qu'il faut faire, dit-il à Sloss. Si vous voulez rendre service à Paul, allez dire à Farr que vous n'avez pas pu reconnaître les deux hommes en question et que vous ne croyez pas que ceux qui étaient avec vous l'aient fait.

— Très bien, je ferai comme ça mais, écoutez, Ned, je devrais y gagner quelque chose. Je cours un risque et... vous savez ce que c'est.

Ned Beaumont fit un signe approbatif.

— Nous vous trouverons une petite place pépère aussitôt après les élections, une où vous n'aurez qu'à vous montrer une heure par jour...

— Ça c'est...

Sloss se leva. Ses yeux d'un vert pâle suppliaient.

— Je vais vous dire, Ned, je suis raide comme un passe-lacet. Il n'y aurait pas moyen de palper un peu de fric tout de suite? Ça me rendrait bougrement service...

— Peut-être... J'en parlerai à Paul.

— C'est ça, Ned! Et donnez-moi un coup de téléphone!

— Entendu, dit Ned Beaumont. Au revoir.

Y

Du Majectis-Hôtel, Ned Beaumont se rendit à l'Hôtel de Ville, gagna le bureau de l'Attorney de District et demanda à voir Mr. Farr.

L'adolescent au visage rond auquel il s'était adressé revint une minute après en arborant une mine désolée.

— Je regrette, monsieur Beaumont, mais M. Farr n'est pas là.

— Quand reviendra-t-il?

— Je ne sais pas, il n'a rien dit à son secrétaire...

— Je vais l'attendre un peu dans son bureau.
L'adolescent au visage rond s'interposa :

— Oh, vous ne pouvez pas...

Ned Beaumont lui adressa son plus beau sourire et s'enquit d'une voix suave.

— Tu tiens donc à perdre ta place, mon gosse?

Le gamin hésita, se frotta nerveusement les mains et s'écarta. Ned Beaumont descendit le couloir jusqu'au bureau de l'Attorney de District et en ouvrit la porte. Farr leva les yeux de ce qu'il lisait et se dressa.

— C'était donc vous? s'écria-t-il. Au diable ce gamin, il estropie tous les noms! Il m'avait dit : un certain Baumann...

— Il n'y a pas de mal, dit Ned Beaumont avec bonhomie, puisque me voilà.

Il se laissa pomper le bras par l'Attorney de District et mener par la main jusqu'à un fauteuil. Une fois assis, il interrogea indolemment :

— Quoi de neuf?

— Rien.

Farr se cala dans sa chaise et passa les pouces dans les entournures de son gilet.

— Toujours la même routine... et Dieu sait que c'est suffisant!

— Comment va la campagne électorale?

— Ça pourrait aller mieux... — une ombre passa sur le visage animé de l'Attorney — ...mais je crois que nous nous en tirerons.

La voix de Ned Beaumont ne perdit rien de son indolence.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas?

— Ceci et cela... Il y a toujours quelque chose. C'est la politique qui veut ça.

— Paul et moi pouvons-nous vous aider en quoi que ce soit? interrogea Ned Beaumont.

Puis, lorsque Farr eut secoué sa tête rouge à la manière raide :

— Le bruit que Paul est pour quelque chose dans

l'assassinat de Taylor Henry est toujours ce qui vous gêne le plus?

Une lueur craintive passa furtivement dans l'œil clignotant de Farr. Il se redressa sur sa chaise.

— Il est vrai, dit-il prudemment, que beaucoup nous reprochent de ne pas avoir encore éclairci l'affaire. C'est une des choses les plus ennuyeuses... la plus ennuyeuse peut-être.

— Vous avez fait des progrès depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, vous avez découvert du nouveau?

Les yeux méfiants, Farr secoua la tête.

Ned Beaumont eut un sourire glacé.

— Toujours prudent?

L'Attorney de District se remua sur sa chaise.

— Naturellement.

Ned Beaumont fit un signe de tête approbateur. Ses yeux brillaient de malice. Il interrogea avec duplicité.

— Le témoignage de Ben Ferris est-il une des lignes sur lesquelles vous n'avancez qu'avec prudence?

La petite bouche cruelle de Farr, s'ouvrit et se ferma. Il se frotta les lèvres l'une contre l'autre. Après le premier sursaut d'étonnement, ses yeux redevinrent atones. Il répondit :

— Je ne sais pas quel crédit l'on peut accorder à Ferris, Ned. Pas beaucoup, selon moi. Je ne lui ai même pas accordé assez d'importance pour vous en parler.

Ned Beaumont eut un rire ironique. Farr insista :

— Vous savez bien que je ne voudrais pas cacher quelque chose à Paul, ou à vous, si c'était important. Vous me connaissez suffisamment pour ça.

— Nous vous connaissions avant que vous soyez devenu nerveux, répliqua Ned Beaumont. Mais ça n'a pas d'importance. Si vous voulez le type qui était avec Ben Ferris dans l'automobile, vous le trouverez en ce moment à l'Hôtel Majestic, chambre 417.

Les yeux sur la garniture de son bureau, Farr fixait la figurine nue élevant un aéroplane entre deux porte-

plumes obliques. Son visage était sombre. Il ne répondit pas.

Ned Beaumont se leva, un mince sourire aux lèvres. Il suggéra :

— Paul est toujours heureux de pouvoir tirer les camarades d'embarras. Croyez-vous qu'il serait utile qu'il se laisse arrêter et juger pour le meurtre de Taylor Henry?

Sans lever les yeux, Farr répondit d'un ton buté :

— Ce n'est pas à moi de dire à Paul ce qu'il doit faire.

— Voici une bonne pensée! s'exclama Ned Beaumont.

Il se pencha au-dessus du bureau jusqu'à ce que son visage toucha presque celui de Farr et murmura d'un ton confidentiel :

— Et en voici une autre pour faire la paire : ce n'est pas à vous non plus de faire des choses que Paul ne voudrait pas que vous fassiez.

Il sortit le sourire aux lèvres mais, aussitôt qu'il fut sur le trottoir, son sourire s'éteignit.

CHAPITRE VIII

LA RUPTURE

I

Ned Beaumont ouvrit une porte où se lisait l'inscription : *Compagnie de Construction des Etats de l'Est* et échangea des saluts avec deux jeunes femmes assises devant des pupitres, puis il passa dans une pièce plus vaste dans laquelle il ouvrit une porte marquée *Privé*. Il pénétra dans une pièce carrée où Paul Madvig se trouvait assis à un bureau éraillé en train d'examiner des papiers que plaçait respectueusement devant lui un petit homme penché sur son épaule.

Madvig releva la tête et dit :

— Hello, Ned!

Il poussa les papiers de côté et dit au petit homme :

— Vous me rapporterez ça plus tard.

Le petit homme ramassa les papiers, dit aimablement : « Comment allez-vous, monsieur Beaumont? » et quitta la pièce.

Madvig remarqua :

— On dirait que vous avez passé une nuit blanche, Ned. Qu'est-ce que vous avez fait? Asseyez-vous.

Ned Beaumont avait retiré son pardessus. Il le plaça sur une chaise, y joignit son chapeau et prit un cigare.

— Non, ça va très bien. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans votre vie?

Il s'assit sur un coin du bureau.

— Je voudrais bien que vous voyiez M'Laughlin, il n'y a que vous qui puissiez en tirer quelque chose.

— Bon. Qu'est-ce qui à qui ne va pas de son côté?

Madvig grimaça :

— Dieu le sait! Je croyais l'avoir satisfait mais il joue double jeu avec nous.

Un feu sombre illumina les yeux bruns de Beaumont. Il abaissa son regard vers l'homme blond et dit :

— Ah, ah! Lui aussi?

Après un moment de réflexion, Madvig prononça lentement :

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là, Ned?

La réponse de Beaumont fut une autre question :

— Tout va-t-il comme vous voulez?

Les robustes épaules de Madvig eurent un geste impatient mais ses yeux demeurèrent attentifs.

— Ça ne va pas si diablement mal, après tout! dit-il. Si nous y sommes forcés, nous pouvons nous passer des voix de M' Laughlin.

— Peut-être!

Les lèvres de Beaumont s'étaient amincies :

— Mais nous ne pouvons pas en perdre sans cesse et emporter le vote à la fin.

Il plaça son cigare dans un coin de la bouche et remarqua :

— Vous savez que nous ne sommes pas en si bonne posture qu'il y a quinze jours?

Madvig sourit avec indulgence à l'homme assis sur son bureau.

— Bon Dieu! comme vous aimez vous lamenter, Ned! Rien ne va donc jamais assez bien pour vous?

Il n'attendit pas de réponse mais continua placidement :

— Je n'ai encore jamais connu de campagne qui n'ait pas eu l'air d'être dans le lac à un moment ou à un autre. Ça n'est jamais arrivé, pourtant.

Ned Beaumont rallumait son cigare. Il souffla sa fumée et dit :

— Oh!

Il pointa son cigare vers la poitrine de Madvig :

— Si le meurtre de Taylor Henry n'est pas éclairci *pronto*, vous n'aurez pas besoin de vous en faire pour le vote, quel qu'en soit le résultat, vous serez dans le lac.

Les yeux bleus de Madvig devinrent opaques. Mais l'expression de ses traits demeura la même. Sa voix non plus ne changea pas.

— Qu'est-ce que vous voulez dire au juste, Ned?

— Tout le monde croit que vous l'avez tué?

— Oui?

Madvig passa pensivement une main sur son menton.

— Ne vous laissez pas tourmenter par ça. On en a raconté de pires sur mon compte.

Ned Beaumont eut un sourire figue et raisin et s'écria avec une admiration affectée :

— Je me demande s'il y a une seule chose qui ne vous soit jamais arrivée? On ne vous a jamais traité à l'électricité aux frais de l'Etat?

L'homme blond se mit à rire.

— Non et je ne crois pas être appelé à en faire l'expérience.

— Vous n'en êtes pas très éloigné en ce moment, dit Ned Beaumont d'une voix douce.

Madvig se remit à rire.

— Nom de Dieu! s'écria-t-il avec dérision.

Ned Beaumont haussa les épaules.

— Vous n'êtes pas trop occupé? demanda-t-il. Je ne vous fais pas perdre votre temps avec mes sottises?

— Je vous écoute, répondit Madvig, tranquillement. Je n'ai jamais rien perdu à vous écouter.

— Merci, monsieur. Pourquoi M'Laughlin nous fait-il des coups en dessous à votre avis?

Madvig secoua la tête.

— Il croit que vous êtes battu, affirma Ned Beaumont. Tout le monde sait que la police n'a rien fait pour

mettre la main sur l'assassin de Taylor et tout le monde croit que c'est parce que c'est vous. Et M'Laughlin croit que ça suffira à vous faire battre aux élections.

— Oui? Il se figure que les électeurs préféreront voir Shad diriger les affaires de la ville plutôt que moi? Il se figure que le fait d'avoir été accusé d'assassinat rend ma réputation plus mauvaise que celle de Shad?

Ned Beaumont fronça les sourcils et fixa son regard sur l'homme blond.

— Ou bien vous vous montez le cou, dit-il, ou bien vous cherchez à me bluffer. Qu'est-ce que la réputation de Shad vient faire là-dedans? Il ne s'est jamais ouvertement affiché derrière ses candidats. Tandis que vous on connaît votre rôle et ce sont vos candidats qui sont responsables de l'inaction de la police au sujet du meurtre.

Madvig porta à nouveau sa main sous son menton et s'appuya du coude à son bureau. Son beau visage coloré resta placide.

— Nous avons beaucoup parlé de ce que les autres pensent, Ned; dit-il. Parlons un peu de ce que vous pensez vous-même. Vous croyez que je suis battu?

— Plus que probablement, répondit Ned Beaumont d'une voix convaincue. C'est réglé comme petits pâtés si vous ne vous remuez pas.

Il sourit.

— Mais vos candidats s'en tireront très bien...

Madvig souleva le menton de sur sa main pour observer :

— Ceci demande à être expliqué.

Ned Beaumont se pencha en avant et fit tomber la cendre de son cigare dans le crachoir de laiton placé à côté du bureau. Puis il déclara sans sourciller :

— Ils vont vous balancer.

— Oui?

— Pourquoi pas? Vous avez laissé Shad accaparer la racaille. Vous comptez sur les gens respectables, sur l'élite, pour l'emporter aux élections. Ceux-ci commencent à s'agiter. Qu'est-ce qui empêche vos candidats de

monter une pièce à grand spectacle et de vous arrêter pour meurtre tandis que les gens respectables — enthousiasmés par l'intégrité de ces nobles magistrats assez braves pour arrêter leur propre chef quand il transgresse la loi — se monteront les uns sur les autres dans leur ardeur à voter à ces héros quatre ans de plus d'administration municipale? Vous ne pourriez même guère en vouloir à vos types; ils savent qu'ils jouent sur le velours s'ils le font et qu'ils sont dans les choux s'ils ne le font pas...

Madvig redressa le buste et mit les mains dans ses poches :

— Vous ne comptez pas beaucoup sur leur loyauté, hein, Ned?

Ned Beaumont sourit.

— A peu près autant que vous, répliqua-t-il.

Son sourire disparut.

— Ce ne sont pas des suppositions, Paul. Je suis allé voir Farr cet après-midi. J'ai été obligé de forcer sa porte, il ne voulait pas me recevoir. Il a prétendu qu'il ne poursuivait pas l'enquête sur le crime. Il a essayé de me cacher ce qu'il avait découvert. Finalement, il s'est refusé à continuer la conversation.

Il fit une moue méprisante.

— Farr, le type que j'ai toujours pu faire passer par un trou de souris!

— Bah, ce n'est que Farr... commença Madvig.

Ned Beaumont lui coupa la parole.

— C'est justement parce que c'est Farr que c'est grave... Rutlage ou Rainey auraient pu se tourner contre vous de leur propre chef mais si Farr marche, c'est une certitude que tous les autres marchent déjà.

Il fronça les sourcils en constatant que Madvig demeurait impassible.

— Vous êtes libre de ne pas me croire, Paul.

— Quand je cesserai de vous croire, je vous le dirai, déclara celui-ci. Comment se fait-il que vous soyez allé voir Farr?

— Harry Sloss m'a téléphoné aujourd'hui. Il paraît

que lui et Ben Ferris vous ont vu vous disputer avec Taylor dans China Street, la nuit du meurtre... Du moins, ils le prétendent.

Les yeux que Ned Beaumont fixait sur son interlocuteur étaient sans expression et sa voix monotone.

— Ben est allé le raconter à Farr. Harry voulait de l'argent pour ne pas y aller. Il y a déjà un ou deux membres de votre club qui devinent d'où vient le vent. J'avais remarqué que Farr avait des tendances à devenir nerveux et je suis allé me rendre compte du point où il en était.

Madvig fit un léger signe de tête.

— Vous êtes sûr qu'il me trahit?

— Oui.

Madvig abandonna sa chaise et gagna la fenêtre. Pendant trois minutes, il regarda dehors, les mains dans les poches. Toujours assis devant le bureau, Ned Beaumont fumait sans quitter du regard le large dos de l'homme blond. Madvig demanda sans se retourner :

— Qu'avez-vous répondu à Harry?

— Je lui ai dit d'attendre.

Madvig tourna le dos à la fenêtre et revint se placer devant son bureau. Il resta debout. Son visage était plus rouge mais l'expression de ses traits n'avait pas changé. Il parla d'une voix égale :

— Qu'est-ce que nous devrions faire, selon vous?

— Au sujet de Sloss? Rien. L'autre branque est déjà allé trouver Farr. Ce que Sloss peut faire maintenant n'a aucune importance.

— Je ne parle pas de ça; je veux dire : en général?

Ned Beaumont laissa tomber son cigare dans le crachoir.

— Je vous l'ai déjà dit : si le meurtrier de Taylor Henri n'est pas découvert rapidement vous êtes fichu. C'est la seule chose qui vaille la peine qu'on s'en occupe.

Madvig détourna les yeux. Son regard alla se fixer sur le mur en face, ses lèvres charnues se pincèrent. Des gouttes de sueur apparurent sur son front. Il prononça d'une voix altérée :

— Ça ne peut pas aller. Trouvez autre chose.

Les narines de Ned Beaumont frémirent, l'iris de ses yeux se fonça. Il insista :

— Il n'y a rien d'autre à faire, Paul. Tout autre mouvement ferait le jeu, soit de Shad soit de Farr et de sa bande et l'un et l'autre veulent votre peau...

Madvig reprit d'une voix légèrement rauque :

— Il doit y avoir une issue, Ned. Réfléchissez.

Ned Beaumont descendit de son siège et se planta devant l'homme blond.

— Il n'y en a pas. C'est le seul moyen. Vous allez l'employer, que ça vous plaise ou non ou je vais m'en charger moi-même.

Madvig secoua violemment la tête :

— Non. Ne vous en mêlez pas.

Ned Beaumont répliqua :

— C'est la seule chose que je ne puisse pas faire pour vous.

Alors Madvig fixa Beaumont droit dans les yeux et murmura d'une voix sifflante :

— C'est moi qui l'ai tué, Ned.

Ned Beaumont respira profondément et poussa un long soupir.

Madvig posa ses mains sur les épaules de son compagnon et ses paroles sortirent, confuses et rapides :

— C'est un accident, Ned. Il a couru après moi quand je suis parti avec une canne qui lui est tombée sous la main. Nous avions... il y avait eu une discussion et, après m'avoir rattrapé, il a essayé de me frapper avec sa canne. Je ne sais pas ce qui est arrivé mais en lui arrachant je l'ai frappé sur la tête avec — pas très fort — ça ne peut pas avoir été très fort, mais il est tombé en arrière et s'est fracassé le crâne sur le trottoir.

Ned Beaumont hocha la tête. Son visage ne révélait rien d'autre qu'une attention totale aux paroles de Madvig. Il interrogea, d'une voix sèche qui correspondait à l'expression de ses traits :

— Qu'est devenue la canne?

— Je l'ai emportée sous mon pardessus et je l'ai brû-

lée. Après avoir constaté qu'il était mort, je me suis aperçu que je l'avais gardée à la main en me rendant au club et je l'ai dissimulée sous mon pardessus puis brûlée.

— Quel genre de canne était-ce ?

— Une grosse canne rustique, brune, très lourde.

— Et son chapeau ?

— Je ne sais pas, Ned. Il a dû tomber de sa tête et quelqu'un l'aura ramassé.

— Il en avait un ?

— Mais oui, certainement.

Ned Beaumont passa l'ongle de son pouce sur sa moustache.

— Vous vous souvenez d'avoir vu passer la voiture où se trouvaient Sloss et Ferris ?

Madvig secoua la tête :

— Je le sais, mais je ne voulais pas faire ça, Ned, dit Madvig d'une voix épaisse. Je désire Janet Henry plus que je n'ai jamais rien désiré et quelle chance me resterait-il après ça, même si c'était un accident ?

Ned Beaumont lui éclata de rire à la figure. C'était un rire bas et amer. Il dit :

— Vos chances seraient ni plus ni moins grandes qu'elles le sont en ce moment.

Madvig, les yeux fixés, ne répondit rien.

— Non... mais c'est possible.

Ned Beaumont fronça les sourcils :

— Vous avez tout compliqué en emportant la canne et en vous taisant pendant tout ce temps, grommela-t-il. Vous étiez clairement en état de légitime défense.

Ned Beaumont continua :

— Elle a toujours pensé que vous aviez tué son frère. Elle vous déteste. Elle veut vous envoyer à la chaise électrique. C'est elle qui a dirigé les soupçons vers vous avec ses lettres anonymes, adressées à tous ceux que ça pouvait intéresser. C'est elle qui a tourné Opal contre vous. Elle était chez moi ce matin, me racontant tout ça et essayant de me gagner. Elle...

Herculéen, Madvig se redressa. Ses yeux bleus posés sur Beaumont étaient glacés.

— Qu'est-ce que c'est, Ned? Vous la voulez pour vous ou bien...

Il s'interrompit avec dédain :

— Ça n'a pas d'importance.

Il indiqua la porte du pouce :

— Sortez d'ici, et pour de bon.

Ned Beaumont répondit :

— Je sortirai quand j'aurai dit ce que j'ai à dire.

Madvig répliqua :

— Vous sortirez quand on vous dit de sortir. Je ne crois pas une seule de vos paroles. Et je n'en croirai jamais aucune.

Ned Beaumont dit :

— Ça va, prit son chapeau et son manteau et sortit.

II

Ned Beaumont rentra chez lui. Son visage était pâle et sombre. Il se laissa tomber dans une de ses grandes chaises rouges après avoir posé une bouteille d'eau-de-vie de Bourbon et un verre sur la table voisine. Mais il ne but pas. Il examinait mélancoliquement son pied chaussé de cuir noir et se mordait les ongles. Le téléphone sonna. Il ne répondit pas. Dans la pièce, le jour fit place au crépuscule. Il faisait nuit quand il se leva pour téléphoner.

Il appela un numéro; puis : « Allô, je voudrais parler à miss Henry, s'il vous plaît. » Au bout d'un moment qu'il occupa à siffloter, il dit :

— Allô, miss Henry? ... Oui ... Je viens de tout raconter à Paul à votre sujet. Oui, et vous aviez raison. Il a fait ce que vous pensiez qu'il ferait...

Il rit :

— En effet. Vous saviez qu'il me traiterait de men-

teur, se refuserait à m'écouter et me ficherait à la porte et il l'a fait ... Non, non, ça ne fait rien ... Ça devait arriver ... Non, réellement. ... Oh, c'est probablement définitif. Il y a des choses qu'on ne peut pas effacer quand on les a dites ... Oui. Toute la soirée, je pense... Ça sera très bien... Entendu. Au revoir.

Il se versa un verre de whisky et le but. Après cela il alla dans sa chambre déjà emplies d'ombre, mit l'aiguille du réveil sur huit heures et s'étendit tout habillé sur le lit.

Pendant un moment, il demeura les yeux fixés sur le plafond. Puis il s'endormit, respirant sur un rythme inégal, jusqu'à ce que le carillon du réveil retentit.

Il se leva d'un pas lourd et, allumant l'électricité, passa dans la salle de bains. Il se lava la figure et les mains, mit un col propre et alluma du feu dans la cheminée du salon. Il lut le journal jusqu'à l'arrivée de Janet Henry.

Elle était très excitée. Bien qu'elle crût devoir affirmer à Ned Beaumont qu'elle n'avait pas prévu le résultat de sa visite et de ses confidences à Paul, et qu'elle n'y avait pas compté, la satisfaction la plus vive illuminait ses yeux. Tandis qu'elle formulait ses phrases de regret, elle ne pouvait empêcher ses lèvres de sourire.

Il déclara :

— Ça ne fait rien. Je l'aurais fait même si j'avais su comment ça allait tourner. Je crois qu'au fond je m'en doutais. C'est une chose comme ça. Et si vous m'aviez dit que ça arriverait, j'aurais pris ça pour un défi et je me serais précipité pour le faire.

Elle lui tendit les mains :

— Je suis si heureuse, dit-elle. Je ne veux pas prétendre le contraire.

— Je regrette ce qui est arrivé, dit-il, mais je n'aurais rien fait pour l'éviter.

Elle reprit :

— Et maintenant, vous savez que j'ai raison ? Il a bien tué Taylor ?

Ses yeux questionnaient.

Il inclina la tête :

— Il me l'a dit.

— Alors, vous allez m'aider, maintenant?

Elle lui serra les mains et se rapprocha de lui. Il hésita, son visage dur penché vers celui de la jeune fille.

— Il était en état de légitime défense, dit-il lentement. Je ne peux pas...

— C'est un assassinat, s'écria-t-elle. Bien sûr, il prétend qu'il était en cas de légitime défense.

Elle secoua la tête impatiemment.

— Mais même dans ce cas ou dans le cas d'un accident, pourquoi ne passerait-il pas en jugement et n'aurait-il pas à le prouver comme tout le monde?

— Il a attendu trop longtemps. Il s'est tu pendant un mois et cela pèserait contre lui.

— Eh bien, à qui la faute? demanda-t-elle. Et croyez-vous qu'il se serait tu si longtemps s'il avait agi en état de légitime défense?

Il inclina gravement la tête :

— C'était à cause de vous. Il vous aime. Il ne voulait pas que vous sachiez qu'il avait tué votre frère.

— Mais je le sais, cria-t-elle furieusement. Et je ferai en sorte que tout le monde le sache.

Il eut un mouvement des épaules. Son visage était sombre.

— Vous ne voulez pas m'aider? s'inquiéta-t-elle?

— Non.

— Pourquoi? Vous êtes fâché avec lui...

— Je crois ce qu'il m'a dit. Je sais qu'il est trop tard pour qu'il puisse espérer persuader le jury. Nous avons rompu, mais je ne lui ferai pas ça.

Il s'humecta les lèvres.

— Laissez-le tranquille. Ils auront bien sa peau sans que ni vous ni moi nous en mêlions...

— Jamais, dit-elle. Je ne le lâcherai pas avant qu'il ait été puni comme il le mérite.

Elle reprit haleine et ses yeux s'assombrirent.

— Avez-vous suffisamment confiance en vous pour

courir le risque de découvrir les preuves de sa culpabilité?

— Que voulez-vous dire? questionna-t-il avec méfiance.

— Voulez-vous m'aider à vérifier s'il ment ou non? Il doit y avoir la preuve quelque part; une preuve que nous pourrions trouver. Si vous avez réellement confiance en vous, vous ne devez pas craindre d'accepter.

Il surveilla ses traits un instant avant d'interroger :

— Si j'accepte et si nous découvrons la vérité, voulez-vous me promettre de l'accepter, quelle qu'elle soit?

— Oui, répondit-elle aussitôt; si vous me faites la même promesse.

— Et vous garderez pour vous ce que nous trouverons jusqu'à ce que nous ayons fini le travail... jusqu'à ce que nous ayons trouvé une preuve positive... et vous ne vous servirez pas de nos découvertes avant que nous soyons sûrs de tout savoir?

— Oui.

— Topez-là, dit-il.

Elle eut un sanglot de joie et ses yeux s'emplirent de larmes.

Il reprit :

— Asseyez-vous.

Son visage mince devint dur, sa voix brève.

— Il faut que nous nous entendions sur la conduite à tenir. Avez-vous eu affaire à lui, cet après-midi ou ce soir, depuis que nous nous sommes disputés?

— Non.

— Alors nous ignorons quelle est son attitude à votre égard. Il est possible qu'il ait fini par conclure que j'avais raison. Ça ne changera rien en ce qui nous concerne, lui et moi — nous en avons fini l'un avec l'autre — mais il faut que nous soyons fixés aussi vite que possible.

Les yeux au sol, il fronça les sourcils et se lissa la moustache avec l'ongle de son pouce.

— Vous allez être obligée d'attendre qu'il vienne vous voir. Vous ne pouvez pas vous permettre de lui faire

signe. S'il a des doutes à votre égard, ça pourrait lui ouvrir les yeux tout à fait. Jusqu'à quel point vous sentez-vous sûre de lui?

Elle était assise près de la table. Elle répondit :

— Aussi sûre qu'une femme peut l'être d'un homme.

Elle eut un petit rire embarrassé.

— Je sais que cela a l'air... mais j'en suis sûre, monsieur Beaumont.

Il inclina la tête.

— Alors, tout va probablement pour le mieux, mais vous le saurez définitivement demain. Avez-vous jamais essayé de le faire parler?

— Non, pas encore... pas absolument... J'attendais...

— Bon. Eh bien, il n'en est plus question pour le moment. Aussi sûre que vous soyez de lui, vous devez être prudente. Y a-t-il quelque chose que vous ayez appris dont vous ne m'avez pas parlé?

— Non, dit-elle en secouant la tête. Je ne savais pas très bien comment m'y prendre. C'est pourquoi je désirais tellement que vous...

Il l'interrompit encore :

— Il ne vous est pas venu à l'idée d'engager un détective privé?

— Si, mais j'avais peur. Je craignais de m'adresser à quelqu'un qui dirait tout à Paul. Je ne savais pas à qui m'adresser ni en qui avoir confiance.

— J'en connais un dont nous pourrions nous servir.

Il passa ses doigts dans ses cheveux noirs.

— Maintenant, il y a deux choses que je désire que vous trouviez si vous n'êtes pas déjà fixée à ce sujet. Manque-t-il un chapeau parmi ceux que votre frère possédait? Paul dit qu'il avait un chapeau... Il n'y en avait pas quand je suis arrivé près de lui. Tâchez de savoir combien il en avait et si on sait ce que tous sont devenus — il eut un sourire de coin — excepté celui que j'ai emprunté...

Elle ne prêta pas attention à son sourire. Secouant la tête, elle leva un peu les mains d'un geste désolé :

— C'est impossible, dit-elle, nous nous sommes dé-

barrassés de toutes ses affaires il y a quelque temps et je doute que quelqu'un ait jamais su au juste ce qu'il possédait.

Il haussa les épaules :

— Je ne comptais pas beaucoup là-dessus, dit-il. La seconde chose est une canne. Il faudrait savoir s'il en manque une — appartenant à votre père ou à lui — une canne rustique brune et lourde.

— Elle doit être à mon père, dit-elle ardemment, et je crois qu'elle ne manque pas.

— Vérifiez. Il se mordit l'ongle du pouce. Ça suffira à vous occuper jusqu'à demain; et aussi, peut-être de vous assurer où en sont vos relations avec Paul.

— Mais pourquoi? interrogea-t-elle.

— Je veux dire : au sujet de la canne. Elle se leva très excitée.

— Paul dit que votre frère l'a attaqué avec une canne et qu'il en a reçu un coup pendant que lui, Paul, essayait de la lui arracher. Il dit aussi qu'il a emporté la canne et l'a brûlée.

— Oh! je suis sûre que toutes les cannes de Papa sont là! cria-t-elle. Son visage était blême et ses yeux fixes.

— Taylor n'en avait pas?

— Une seule... Une noire à pomme d'argent. Elle lui posa sa main sur son poignet. Si elles sont toutes là, ça voudra dire que...

— Ça pourra signifier quelque chose, dit-il en posant sa main sur la sienne. Mais pas de blagues! prévint-il.

— Oh! n'ayez pas peur, promit-elle. Si vous saviez seulement combien je suis heureuse d'avoir votre aide et combien je l'ai désirée... vous sauriez que vous pouvez avoir confiance en moi.

— Je l'espère, dit-il en retirant sa main de sur la sienne.

III

Resté seul, Ned Beaumont se mit à errer un moment dans la pièce. Ses yeux brillaient, ses traits étaient

tirés. A dix heures moins vingt, il consulta sa montre. Alors il endossa son pardessus et se rendit au Majestic Hotel où on lui dit qu'Harry Sloss n'était pas là. Il quitta l'hôtel, arrêta un taxi et ordonna : « West Road Inn ».

La West Road Inn était une bâtisse blanche et cubique, située dans un bouquet d'arbres à trois milles hors de la ville. La nuit la faisait paraître grise. Son rez-de-chaussée était brillamment illuminé et une demi-douzaine d'automobiles étaient alignées devant la porte. D'autres étaient abritées sous une longue remise obscure, à gauche de la maison.

Avec un signe de tête familier au portier, Ned Beaumont entra dans une vaste salle à manger où un orchestre de trois musiciens jouait d'une manière extravagante pendant que huit ou dix personnes dansaient. Il longea un côté de la pièce pour éviter la piste et s'arrêta devant le bar situé dans un angle de la pièce.

— 'Soir, Ned, dit le barman, un homme gras au nez bourgeonné; on ne vous a pas vu beaucoup ces temps-ci.

— 'Lo, Jim. J'ai acheté une conduite. Manhattan.

Le barman commença à mélanger les ingrédients du cocktail. L'orchestre s'arrêta. Une voix de femme, aiguë et rageuse s'éleva :

— Je ne resterai pas dans la même boîte que cette saleté de Ned Beaumont!

Ned Beaumont fit demi-tour, le dos appuyé au bar. Le barman demeura rigide, le cocktail-shaker en main.

Lee Wilshire était debout au milieu de la pièce, les yeux fixés sur Ned Beaumont. Une de ses mains reposait sur le bras d'un gros jeune homme vêtu d'un complet bleu un peu trop étroit pour lui. Lui aussi regardait Beaumont, mais d'un air plutôt stupide. Elle reprit :

— C'est un bâtard! Et si vous ne le jetez pas dehors, je m'en vais.

Tout le monde était devenu silencieux et attentif. Le visage du jeune homme rougit. Il essaya de se donner un air menaçant mais ne réussit qu'à paraître embarrassé.

La fille continua :

— Je vais aller le gifler moi-même si vous n'y allez pas.

Souriant, Ned Beaumont interrogea :

— 'lo, Lee. Vu Bernie depuis qu'il est sorti de tôle?

Lee jura furieusement et fit un pas en avant. Le gros jeune homme tendit la main et l'arrêta.

— Je vais lui régler son compte, dit-il, à ce bâtard!

Il rajusta son col, tira les revers de son veston et traversa la piste de danse pour se planter en face de Ned Beaumont.

— Qu'est-ce que ça veut dire? dit-il. Qu'est-ce que ça veut dire de parler sur ce ton à la petite dame?

Ned Beaumont, fixant sur le jeune homme un regard sérieux, allongea son bras droit sur le bar, la paume ouverte :

— Donnez-moi quelque chose pour lui taper dessus, Jimmy, dit-il. Je n'ai pas envie de me colleter, ce soir.

L'une des mains du barman avait déjà disparu sous la tablette du bar. Elle réapparut tenant une courte matraque qu'il plaça dans la main ouverte de Ned Beaumont. Ned Beaumont ne bougea pas et dit :

— Je l'ai entendue traiter de bien des manières. Le dernier type avec qui elle était l'appelait gourde.

Le jeune homme se redressa, jetant à droite et à gauche des regards furtifs. Il déclara :

— Je ne vous oublierai pas, et un jour nous nous retrouverons où il n'y aura personne pour intervenir.

Il tourna les talons et, s'adressant à Lee Wilshire :

— Allez, sortons de cette sale boîte.

— Passez devant et filez, dit-elle avec dépit. Je veux être damnée si je pars avec vous. Vous me dégoûtez.

Un individu corpulent dont toutes les dents paraissaient en or, s'avança et dit :

— Vous sortirez tous les deux. Allez, hop!

Ned Beaumont se mit à rire :

— La... heu... la petite dame... est avec moi, Corky. Corky déclara :

— Ça va et se retourna vers le jeune homme. Hors d'ici, cavé.

L'homme s'éclipsa.

Lee Wilshire était retournée à sa table. Elle s'assit, les poings aux joues et les yeux fixés sur la nappe.

Ned Beaumont s'assit en face d'elle. Il dit au garçon :

— Jimmy a un Manhattan qui m'appartient. Et je veux manger. Vous avez diné, Lee?

— Oui, dit-elle sans lever la tête; je veux un « Silver fizz ».

— Très bien, dit Ned Beaumont. Je veux une entrecôte minute aux champignons, n'importe quels légumes pourvu que Tony ne les ait pas tirés d'une boîte à conserve, une salade de laitue aux tomates avec une sauce au Roquefort et du café.

Quand le garçon fut parti, Lee déclara d'un ton amer :

— Les hommes ne valent rien; pas un seul! Ce grand dégonflé...

Elle commença à pleurer silencieusement.

— Peut-être que vous choisissez mal? suggéra Ned Beaumont.

— C'est bien à vous de me dire ça, rétorqua-t-elle, en le regardant aigrement. Après le sale tour que vous m'avez joué...

— Je ne vous ai joué aucun tour, protesta-t-il. Si Bernie a été obligé de bazarder vos bijoux pour me payer l'argent qu'il avait essayé de me faucher, ce n'est pas ma faute.

L'orchestre recommença à jouer.

— Jamais rien n'est de la faute d'un homme, se plaignit-elle. Allons danser.

— Oh, bon, dit-il sans enthousiasme.

Quand ils revinrent à leur table, son cocktail et le fizz de la fille étaient servis.

— Qu'est-ce que fait Bernie, maintenant? demandait-il en buvant.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas revu depuis qu'ils l'ont relâché et je ne veux pas le voir. Encore un joli

coco! Quelle déveine j'ai eu cette année! Lui et Taylor et ce gros enflé.

— Taylor Henry?

— Oui, mais je ne l'ai pas vu beaucoup, expliqua-t-elle rapidement, parce que pendant ce temps-là, j'étais avec Bernie.

Ned Beaumont acheva son cocktail avant de dire :

— Vous faisiez partie de celles qu'il recevait de temps en temps dans son appartement de Charter Street?

— Oui, répondit-elle en le regardant avec défiance.

Il remarqua :

— Je crois que nous devrions commander quelque chose.

Pendant qu'il appelait le garçon et commandait leurs consommations, elle se poudra le visage.

IV

La sonnette de l'entrée réveilla Ned Beaumont. Il sortit du lit à moitié endormi, toussa et passa un kimono et des mules. Son réveil marquait quelques minutes après neuf heures. Il ouvrit.

Janet Henry entra en s'excusant :

— Je sais qu'il est horriblement tôt, mais je ne pouvais pas attendre une minute de plus. J'ai essayé plusieurs fois de vous atteindre par téléphone la nuit dernière, et je n'ai presque pas dormi d'énervement. Toutes les cannes de papa sont là. Vous voyez bien qu'il a menti.

— Y en a-t-il une grosse, brune, plutôt lourde?

— Oui, c'est celle que le Major Sawbridge lui a rapporté d'Ecosse. Il ne s'en sert jamais, mais elle est là. Elle sourit à Ned Beaumont d'un air de triomphe.

Ses yeux clignotaient de sommeil, il passa ses doigts dans ses cheveux en désordre.

— Il a en effet bien menti, déclara-t-il.

— Et, continua-t-elle gaiement, lorsque je suis rentrée la nuit dernière, il était là.

— Paul?

— Oui. Et il m'a demandé de l'épouser.

Toute somnolence disparut des yeux de Ned Beaumont.

— A-t-il dit quoi que ce soit au sujet de notre querelle?

— Pas un mot.

— Qu'est-ce que vous avez répondu?

— J'ai dit que c'était trop tôt après la mort de Taylor même pour me fiancer à lui, mais que je ne disais pas non pour un peu plus tard. Si bien que je crois que nous sommes parvenus à ce qu'on appelle un arrangement.

Il la regarda curieusement.

Son visage perdit sa gaieté. Elle posa une main sur son bras. Sa voix se brisa un peu.

— Je vous en prie, ne croyez pas que je suis sans cœur, dit-elle mais... Oh!... je voudrais tant... je voudrais tant réussir à faire ce que nous avons décidé que... tout le reste n'a pas d'importance!

Il humecta ses lèvres et dit d'une voix grave et douce:

— Quelle chance serait la sienne si vous l'aimiez autant que vous le haïssez...

Elle trépigna :

— Ne dites pas ça! Ne répétez jamais ça!

Des rides de colère apparurent sur son front et il pinça les lèvres.

Elle dit d'un ton contrit :

— De grâce! Je ne peux pas supporter l'idée...

— Pardon, s'excusa-t-il. Avez-vous pris votre petit déjeuner?

— Non. J'étais trop pressée de vous apporter mes nouvelles.

— Parfait. Vous déjeunerez avec moi. Qu'est-ce que vous préférez?

Il se dirigea vers le téléphone.

Quand il eut commandé le repas, il passa dans la salle

de bains faire sa toilette. Lorsqu'il revint, elle avait retiré son chapeau et son manteau et fumait une cigarette au coin de la cheminée. Elle commença à parler mais la sonnerie du téléphone l'interrompit.

Il alla à l'appareil. Allo?... Oui, Harry, je suis passé mais vous étiez sorti... Je voulais vous demander... vous savez... le type que vous avez vu avec Paul cette nuit-là? Avait-il un chapeau? Il en avait un? Bien sûr? Et tenait-il une canne dans sa main?... Parfait... Non, je n'ai rien pu tirer de Paul, Harry. Vous ferez mieux de le voir vous-même... Oui. Au revoir.

Les yeux de Janet l'interrogèrent. Il dit : C'est un des deux types qui prétendent avoir vu Paul parler avec votre frère cette nuit-là. Il dit qu'il a vu le chapeau mais pas la canne. D'un autre côté, il faisait nuit et ces deux-là sont passés en voiture. Je ne voudrais pas parier qu'ils ont vu les choses bien nettement.

— Pourquoi vous intéressez-vous tellement au chapeau? Est-ce si important?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je ne suis qu'un détective amateur, mais ça m'a l'air d'une chose qui peut avoir une certaine importance dans un sens ou dans l'autre.

— Avez-vous appris quelque chose depuis hier?

— Non. J'ai passé une partie de la nuit à payer à boire à une femme avec qui Taylor flirtait mais elle ne savait rien.

— Je la connais? s'enquit-elle.

Il secoua la tête puis lui jeta un regard rapide.

— Ce n'était pas Opal, si c'est ce que vous voulez dire.

— Ne croyez-vous pas que nous pourrions... obtenir des renseignements d'elle?

— Opal? Non. Elle pense que son père a tué Taylor mais elle croit que c'était à cause d'elle. Ce n'est pas ce qu'elle savait qui l'a mise en branle... Ce sont vos lettres, *l'Observer* et ce genre de choses.

Janet Henry fit un signe d'assentiment mais ne parut pas convaincue.

Le petit déjeuner arriva.

Pendant qu'ils mangeaient, le téléphone sonna. Ned Beaumont se leva et décrocha le récepteur. Allo... Oui, maman... Quoi? Il écouta pendant quelque secondes les sourcils froncés. Je ne vois pas ce que vous pourriez y faire, sinon les laisser tranquilles... Non, je ne sais pas où il est... Je ne crois pas que je le verrai... Ne vous inquiétez pas, maman, ça s'arrangera... C'est ça, tout à fait. Au revoir. Il retourna à la table en souriant.

— Farr a eu la même idée que vous, dit-il en s'asseyant. C'est la mère de Paul. Un homme de l'Attorney de District est venu questionner Opal. Une lueur ironique dansa dans ses yeux. Elle ne peut leur servir à rien, mais ils commencent à le serrer de près.

— Pourquoi vous téléphone-t-elle?

— Paul est sorti et elle ne sait où le trouver.

— Elle ne sait donc pas que vous êtes fâché avec Paul?

— Apparemment non.

Il posa sa fourchette.

— Dites-moi, vous êtes bien sûre que vous voulez aller jusqu'au bout de cette affaire?

— J'y suis plus résolue que je ne l'ai jamais été, répondit-elle.

Ned Beaumont eut un rire amer.

— Presque mot pour mot les paroles de Paul pour me dire combien il vous désirait...

Elle frémit, son visage se ferma et elle le regarda froidement.

Il reprit :

— Je ne sais pas à quoi m'en tenir sur vous. Je ne suis pas sûr de vous. J'ai fait un rêve qui ne me plaît guère.

Elle sourit.

— Vous n'allez pas me dire que vous croyez aux rêves?

Il ne sourit pas.

— Je ne crois à rien, mais je suis trop joueur pour ne pas me laisser affecter par beaucoup de choses,

Son sourire devint moins ironique. Elle demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce rêve qui vous fait douter de moi? Elle leva un doigt avec un sérieux moqueur. Et ensuite, je vous raconterai un que j'ai eu à votre sujet.

— J'étais en train de pêcher, dit-il, et j'avais attrapé un poisson énorme... une truite arc-en-ciel mais énorme... et vous avez dit que vous vouliez la voir de près, après quoi vous l'avez ramassée et rejetée à la rivière avant que j'aie pu vous en empêcher.

Elle eut un rire joyeux.

— Qu'est-ce que vous avez fait?

— Le rêve s'est arrêté là.

— C'était un mensonge, dit-elle. Je ne rejetterais pas votre truite à l'eau.

Et maintenant, je m'en vais vous raconter le mien. J'étais... Ses yeux s'agrandirent. Quand avez-vous eu le vôtre? La nuit que vous êtes venu dîner?

— Non. La nuit dernière.

— Oh! c'est dommage. Ça serait plus impressionnant si nos deux rêves avaient eu lieu exactement au même moment. Le mien a eu lieu cette nuit-là. Nous étions — dans mon rêve — nous étions perdus dans une forêt tous les deux; fatigués et affamés. Nous avons marché et marché jusqu'au moment où nous sommes arrivés à une petite maison. Nous frappâmes à la porte mais personne ne répondit. La porte était fermée à clef. Alors, nous avons regardé à travers une fenêtre et, à l'intérieur, nous avons vu une grande table sur laquelle étaient empilées toutes sortes de bonnes choses, mais nous ne pouvions même pas entrer par les fenêtres, parce qu'elles avaient des barreaux de fer. Alors, nous sommes revenus à la porte et nous avons frappé et frappé, mais personne ne répondait. A ce moment, nous avons fini par penser que les gens laissent quelquefois la clef sous le paillasson et nous avons regardé. Elle était bien là. Mais quand nous avons ouvert la porte, nous nous sommes aperçus qu'il y avait des centaines et des centaines de serpents sur le plancher. Nous

n'avions pas pu les voir à cause des barreaux et ils se sont mis à avancer vers nous. Nous avons vite refermé la porte à clef et nous sommes restés là, morts de peur, à les entendre siffler et cogner leurs têtes contre la porte. Alors vous avez dit que, peut-être, si nous ouvrions la porte et que nous nous cachions, les serpents sortiraient et s'en iraient, et nous l'avons fait. Vous m'avez aidée à grimper sur le toit — il était assez bas dans cette partie de mon rêve — et vous avez grimpé après moi et vous vous êtes penché pour ouvrir la porte et tous les serpents sont partis en rampant. Nous sommes restés sur le toit, retenant notre respiration jusqu'à ce que le dernier de la centaine des centaines ait disparu dans la forêt.

« Alors, nous avons sauté en bas, nous avons couru à l'intérieur, fermé la porte à clef et mangé et mangé... Jé me suis réveillé en train de rire et de battre des mains.

— Je crois que vous avez arrangé tout ça, dit Ned Beaumont, après une courte pause.

— Pourquoi?

— Ça commence comme un cauchemar et ça se termine autrement. Tous mes rêves où il était question de manger, se sont toujours terminés avant que j'aie pu manger.

Janet Henry se mit à rire :

— Je n'ai pas tout arrangé, mais vous n'avez pas besoin de me demander quelle partie est vraie. Vous m'avez traitée de menteuse et je ne vous dirai plus rien.

— Oh, bon!

Il reprit sa fourchette mais ne recommença pas à manger. Il interrogea comme si l'idée venait juste de lui venir :

— Votre père sait-il quelque chose? Croyez-vous que nous pourrions tirer quelque chose de lui, si nous allions le trouver avec ce que nous savons déjà?

— Oui, dit-elle avec ardeur, je le crois.

Il fronça pensivement les sourcils :

— Le seul ennui, c'est qu'il est capable de se monter et de tout démolir avant que nous soyons tout à fait prêts. Il a la tête chaude, n'est-ce pas?

La réponse fut hésitante :

— Oui, mais — son visage s'emplit d'une ardente supplication — je suis sûre que si nous lui montrions qu'il est nécessaire d'attendre jusqu'à ce que... Mais nous sommes prêts maintenant, n'est-ce pas?

Il secoua la tête :

— Pas encore.

Elle fit une moue.

— Peut-être demain, dit-il.

— Vraiment?

— Ce n'est pas une promesse, spécifia-t-il mais je crois que nous serons prêts.

Elle tendit une main à travers la table pour prendre l'une des siennes.

— Mais vous me promettez de m'avertir aussitôt que nous serons prêts? Quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit?

— Certainement, je vous le promets.

Il lui jeta un coup d'œil oblique.

— Vous ne tenez pas à assister à la curée, je pense?

Le ton dont il avait parlé lui fit monter le rouge aux joues, mais elle ne baissa pas les yeux.

— Je sais que vous pensez que je suis un monstre, dit-elle. Peut-être que j'en suis un.

Il baissa les yeux sur son assiette et marmotta :

— J'espère que vous ne le regretterez pas.

CHAPITRE IX

LES JEAN-FOUTRE

I

Lorsque Janet fut partie, Ned Beaumont alla au téléphone et demanda le numéro de Jack Rumsen. Lorsqu'il l'eut au bout du fil, il questionna :

— Pouvez-vous passer me voir, Jack?... Entendu, au revoir.

Lorsque Jack arriva, il trouva Ned Beaumont complètement habillé. Ils s'assirent en face l'un de l'autre, un verre de whisky à l'eau en main. Ned Beaumont fumait un cigare, Jack, une cigarette.

Ned Beaumont ouvrit le feu :

— Vous avez entendu parler de la brouille entre Paul et moi?

— Oui, répondit Jack, d'un ton indifférent.

— Qu'est-ce que vous en pensez?

— Rien. Je me souviens que la dernière fois qu'on a cru que c'était arrivé, c'était une manœuvre contre Shad O'Rory.

Ned Beaumont n'eut pas l'air surpris de la réponse.

— Tout le monde pense que c'est la même chose, cette fois-ci?

L'élégant jeune homme déclara :

— Il y en a beaucoup qui le pensent.

Ned Beaumont, fumant lentement, laissa tomber :

— Et si je vous disais que ce n'est pas du chiqué?

Jack ne répondit pas et son visage ne révéla rien de ses pensées.

Ned Beaumont reprit :

— C'est comme ça.

Il but une gorgée d'alcool :

— Combien vous dois-je ?

— Trente dollars pour l'enquête sur la fille de Madvig. Le reste est réglé.

Ned Beaumont sortit un rouleau de billets d'une poche de son pantalon, en sépara trois billets de dix dollars et les lui tendit.

— Merci, dit Jack.

— Maintenant nous sommes quittes.

Beaumont avala et rejetta une bouffée de fumée :

— J'ai un autre travail à vous confier. Il me faut la peau de Paul pour l'assassinat de Taylor Henry. Il m'a avoué l'avoir tué, mais j'ai besoin de preuves. Voulez-vous m'aider ?

— Non, dit Jack.

— Pourquoi, non ?

Le jeune homme se leva pour poser son verre vide sur la table :

— Fred et moi, nous sommes en train de nous monter dans cette ville, une jolie petite affaire de détectives, dit-il. Encore un an ou deux et nous serons tout à fait lancés. Je vous aime bien, Beaumont, mais pas assez pour m'attaquer au type qui tient la ville dans sa main.

Ned Beaumont dit d'un ton calme :

— Il est sur la mauvaise pente. Toute la bande s'apprête à le balancer.

Farr et Rainey sont...

— Qu'ils le fassent. Je ne veux pas entrer dans le coup et je ne croirai qu'ils sont capables de le faire que lorsqu'ils auront réussi. Peut-être qu'ils l'embêteront un peu, mais le déboulonner, c'est une autre affaire ! Vous le connaissez mieux que moi. Vous savez qu'il en a plus dans le ventre que tout le reste ensemble. Il a du cran !

— Oui, il a du cran et c'est ce qui le perd. Enfin si vous ne voulez pas, vous ne voulez pas.

Jack répéta :

— Je ne veux pas, et prit son chapeau : Pour toute autre chose, je travaillerai pour vous avec plaisir, mais...

Il fit de la main un bref geste de conclusion.

Ned Beaumont se leva. Ce fut sans aucun ressentiment dans ses manières ou dans sa voix qu'il remarqua :

— J'avais pensé que vous le prendriez comme ça.

Il passa l'ongle de son pouce sur sa moustache et regarda dans le vague, par-dessus l'épaule de Jack.

— Vous voudrez peut-être me donner un renseignement? Savez-vous si je pourrais trouver Shad?

Jack secoua la tête :

— Depuis la dernière fois qu'ils ont fait une descente dans sa boîte — la fois où les deux bourres ont été tués — il s'est planqué... bien qu'ils n'aient pas l'air de lui en vouloir particulièrement.

Il retira la cigarette de sa bouche :

— Vous connaissez Whisky Vassos?

— Oui.

— Si vous le connaissez assez pour lui demander, il pourra vous le dire. Vous le trouverez en ville. On peut toujours le rencontrer la nuit, à un moment ou à un autre, au bar de Tim Walker, dans Smith Street.

— Merci, Jack, j'essaierai.

— C'est ça, dit Jack.

Il hésita :

— Je ne peux pas vous dire combien je regrette que vous soyez brouillé avec Madvig. Je souhaite que vous...

Il s'interrompit et se tourna vers la porte :

— Vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire.

II

Ned Beaumont alla rendre visite à l'Attorney de District. Cette fois, il n'eut aucune difficulté pour pénétrer jusqu'à Farr.

Farr ne se leva pas de son bureau et ne lui tendit pas la main.

— Comment allez-vous? dit-il : Asseyez-vous.

Il s'exprimait avec une distante politesse. Son visage agressif paraissait moins rouge que de coutume; son regard était direct et menaçant.

Ned Beaumont s'assit, croisa confortablement les jambes et dit :

— Je désirais vous mettre au courant de ce qui est arrivé quand je suis allé voir Paul en vous quittant, hier après-midi.

— Oui? dit Farr, toujours avec la même froideur polie.

— Je l'ai informé que je vous avais trouvé en plein trac, continua Ned Beaumont avec son plus brillant sourire, et comme s'il eût raconté une anecdote amusante mais futile. Je l'ai averti que vous essayiez de rassembler assez de courage pour l'inculper du meurtre de Taylor Henry. Il a commencé par me croire mais quand je lui ai dit que la seule manière de se sauver était de livrer le véritable assassin, il m'a répondu que ce n'était pas possible. Il m'a alors déclaré être le véritable coupable bien que, d'après lui, la mort de Taylor Henry ait été occasionnée par un accident. Etant en état de légitime défense, il l'aurait frappé légèrement et c'est dans la chute occasionnée par ce coup qu'il se serait fendu le crâne.

Farr avait pâli et les plis entourant sa bouche s'étaient creusés, mais il ne dit rien. Ned Beaumont leva les sourcils :

— Je ne vous importune pas? interrogea-t-il.

— Continuez, dit froidement l'Attorney de District.

Ned Beaumont se balançait sur sa chaise en équilibre sur ses pieds de derrière. Son sourire devint moqueur :

— Vous croyez que c'est un tour que je vous joue ?

Il secoua la tête et murmura :

— Vous êtes une âme timorée, Farr.

Farr répondit :

— Je suis heureux d'écouter les renseignements que vous pouvez avoir à me donner, mais je suis très occupé et je suis obligé de vous prier de...

Ned Beaumont se mit à rire et répliqua :

— C'est bon. Je pensais que vous tiendriez à prendre ma déposition officiellement.

— Très bien!... Farr pressa un bouton.

Une femme aux cheveux gris, vêtue de vert, entra.

— Mr. Beaumont désire dicter une déclaration, lui dit Farr.

Elle dit :

— Oui, monsieur, s'assit devant le bureau de Farr, posa son bloc-note sur le bureau et, levant un porte-mine d'argent fixa sur Beaumont des yeux indifférents. Il dicta : « Hier après-midi, dans son bureau du Nebel « Building, Paul Madvig m'a déclaré avoir dîné à la « maison du Sénateur Henry, la nuit où Taylor Henry « fut tué; que lui et Taylor Henry avaient eu une dis- « cussion; que lorsqu'il quitta la maison, Taylor Henry « courut après lui, le rattrapa et tenta de le frapper « avec une canne rustique de couleur brune.

« Que lui, Madvig, en essayant de s'emparer de la « canne de Taylor Henry, avait accidentellement frappé « ce dernier sur le front, le jetant à terre. Qu'ensuite, « il avait emporté la canne pour la brûler. Il a ajouté « que la seule raison pour laquelle il a caché son rôle « dans la mort de Taylor Henry était le désir de le lais- « ser ignorer à Janet Henry. C'est tout. »

Farr s'adressa à la sténographe :

— Tapez-moi ça, tout de suite.

Elle sortit.

Ned Beaumont reprit :

— Je pensais que mes nouvelles vous intéresseraient davantage.

Il soupira.

— Je croyais que vous en danseriez de joie.

L'Attorney de District le regarda fixement. Nullement impressionné, Ned Beaumont continua :

— Je croyais que vous auriez au moins fait empoigner Paul pour le confronter à cette... — il secoua la main — « grave révélation » est l'expression nouvelle, n'est-ce pas ?

L'Attorney de District répliqua avec une colère rentrée :

— Ayez la bonté de me laisser diriger mon service comme je l'entends.

Ned Beaumont recommença à rire, puis redevint silencieux jusqu'à ce que la secrétaire aux cheveux gris fût revenue avec une exemplaire dactylographié de sa déposition.

— Faut-il prêter serment ? demanda-t-il.

— Non, dit Farr ; signez, ce sera suffisant.

Ned Beaumont signa.

— J'aurais cru m'amuser davantage, déplora-t-il ironiquement.

La mâchoire de Farr se contracta :

— Je n'en doute pas, dit-il avec une âpre satisfaction.

— Vous êtes une âme timorée, Farr, répéta Ned Beaumont. Faites attention aux voitures en traversant les rues. Il s'inclina : « Au revoir. »

Mais une fois dans la rue, son visage se crispa en une grimace de colère.

III

La nuit du même jour, Ned Beaumont sonnait à la porte d'une sombre maison de trois étages située dans

Smith Street. Un petit homme à tête minuscule, mais aux larges épaules entr'ouvrit l'huis d'un demi-pied, dit « très bien » et tira tout à fait le battant.

Ned Beaumont dit :

— 'lo! entra, fit dix pas dans un corridor obscur et laissa deux portes sur sa droite, poussa une porte qui s'offrait à sa gauche et descendit un escalier de bois jusqu'à un sous-sol où se trouvait un bar. Au-dessus de celui-ci, un appareil radio jouait en sourdine.

Derrière le bar s'ouvrait une porte vitrée, marquée « Toilette ». Cette porte s'ouvrit et livra passage à un homme. C'était un individu à la peau brune avec quelque chose de simiesque dans la courbe de ses vastes épaules, la longueur de ses bras épais, le prognatisme de son visage et la déformation de ses jambes torses. C'était Jeff Gardner.

Il aperçut Beaumont et ses petits yeux de singe pétillèrent :

— Par le Christ aveugle! Si ce n'est pas Punching-Ball Beaumont! rugit-il, en découvrant ses belles dents en un vaste rictus.

Ned Beaumont répondit :

— 'lo, Jeff, tandis que tout le monde se regardait.

Jeff s'avança jusqu'à lui d'un pas truculent, enveloppa ses épaules de son bras gauche, saisit la main de Beaumont de sa main droite et s'adressa aux spectateurs d'un ton emphatique :

— C'est le plus chic type sur lequel je me sois jamais écorché les phalanges et j'en ai bosselé plus d'un!

Il traîna Beaumont au bar :

— Nous allons prendre un petit quelque chose et, ensuite, je vous montrerai comment on fait. Par Jésus! vous allez voir.

Il grimaça dans le visage de Ned Beaumont :

— Qu'est-ce que vous dites de ça, mon petit?

Baissant un peu la tête, Ned Beaumont examina froidement l'affreux visage rapproché du sien et dit :

— Whisky!

Jeff rit d'un air ravi et s'adressa de nouveau aux spectateurs :

— Vous voyez, il aime ça ! C'est un — il hésita, fronça les sourcils et s'humecta les lèvres — c'est un « massacrisme », voilà ce que c'est que ce type-là !

Il grimaça de nouveau un sourire, tout près du visage de Ned Beaumont :

— Vous savez ce que c'est qu'un « massacrisme », hein ?

— Oui.

Jeff parut déçu :

— Whisky de seigle, dit-il au barman.

Quand celui-ci eut posé leurs verres devant eux, il lâcha la main de Ned Beaumont tout en gardant son bras sur ses épaules. Ils burent. Jeff reposa son verre et saisit le poignet de Ned Beaumont :

— Je connais un endroit en haut qui fera tout à fait notre affaire, dit-il : La pièce est si petite que vous ne pourrez pas tomber. Vous rebondirez sur les murs. Comme ça, je ne perdrai pas de temps à vous remettre debout.

— Je paye un verre, dit Beaumont.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, acquiesça Jeff.

Ils burent.

Quand Ned Beaumont eut payé, Jeff le poussa vers l'escalier :

— Excusez-nous, messieurs, cria-t-il aux autres consommateurs du bar, mais il faut que nous allions répéter notre pantomime.

Il caressa l'épaule de Ned Beaumont :

— Moi et mes amours.

Ils montèrent deux étages et pénétrèrent dans un cabinet qu'encombraient un sofa, deux tables, et une demi-douzaine de chaises. Des verres sales et des assiettes contenant des reliefs de sandwiches, traînaient sur une des tables. Jeff darda son regard de myope tout autour de la pièce et demanda :

— Où diable est-elle passée ?

Il lâcha le poignet de Beaumont, enleva le bras qu'il avait passé sur les épaules de celui-ci et demanda :

— Vous ne voyez pas de poule, ici, hein?

— Non.

Jeff agita la tête de haut en bas avec une gravité risible :

— Elle est partie, constata-t-il.

Il fit un pas en arrière en titubant et appuya un doigt sale sur le bouton fixé près de la porte. Puis, agitant la main, il fit une révérence grotesque :

— Asseyez-vous, invita-t-il.

Ned Beaumont prit place devant la moins sale des deux tables.

— Asseyez-vous dans n'importe laquelle des nom de Dieu de chaises que vous voudrez! répéta Jeff avec un geste large : Si celle-ci ne vous plaît pas, prenez-en une autre. Je vous considère comme mon invité et le diable vous emporte si vous n'êtes pas content!

— C'est une chaise superbe, dit Beaumont.

— C'est une chaise dégueulasse, rétorqua Jeff : Il n'y en a pas une seule dans cette sacrée boîte qui vaille quelque chose. Regardez.

Soulevant une des chaises, il en arracha un des pieds :

— Vous appelez ça une chaise superbe? Ecoutez-moi, Beaumont, vous n'y connaissez rien en chaises.

Il reposa la chaise et jeta le pied sur le sofa :

— Vous ne pouvez pas me la faire! Je vous connais... Vous croyez que je suis saouï, hein?

Ned Beaumont ricana :

— Non, vous n'êtes pas saouï.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, alors! Je suis plus saouï que vous... Je suis plus saouï que n'importe qui dans cette boîte! Je suis saouï perdu et ne vous y trompez pas, mais...

Il dressa un doigt sale.

Un garçon parut à la porte et dit :

— Ça sera pour ces messieurs?

Jeff prit la parole :

— J'amène, ici, le meilleur ami que j'aie jamais eu, pour lui payer un verre et qu'est-ce qui se passe? On nous fait attendre une heure pour un pouilleux de garçon! Ce n'est pas étonnant qu'il l'aie mauvaise...

— Qu'est-ce que vous prenez? répéta le garçon.

— Je veux savoir où diable est passée la poule que j'ai amené ici?

— Oh! la poule? Elle est partie.

— Partie où?

— Je ne sais pas.

Jeff grimaça :

— Eh bien, tâchez de la trouver et diablement vite! Qu'est-ce que ça veut dire de ne pas savoir où elle est passée? C'est une fameuse boîte où personne...

Une lueur de ruse s'alluma dans son œil rouge :

— Je vais vous dire ce que vous allez faire : vous allez monter aux lavabos des dames pour voir si elle y est.

— Elle n'y est pas, dit le garçon, elle est sortie.

— La putain! ragea Jeff en se tournant vers Ned Beaumont. Qu'est-ce que vous dites d'une sale vache comme ça? Je vous amène ici parce que je veux vous la faire connaître, parce que je sais qu'elle vous plaira et que vous lui plairez et madame est trop mal polie pour attendre et la voilà qui fait sa girie et qui file...

Ned Beaumont qui allumait un cigare, ne répondit pas.

Jeff se gratta la tête et grommela :

— Eh bien montez-nous quelque chose à boire, alors.

Il s'assit de l'autre côté de la table devant Ned Beaumont et aboya :

— Whisky de seigle pour moi!

— Whisky, dit Ned Beaumont.

Le garçon s'éclipsa.

Jeff fixa un regard hargneux sur Ned Beaumont :

— Et ne vous figurez pas non plus que je ne devine pas votre jeu! jeta-t-il avec acrimonie.

— Je ne joue à rien, répliqua Ned Beaumont avec insouciance : Je désirerais voir Shad et j'ai pensé que

je trouverais peut-être Whisky Vassos, ici, et qu'il me dirait où est Shad.

— Vous ne croyez donc pas que je sais où est Shad?

— Vous devez le savoir.

— Alors pourquoi ne me le demandez-vous pas?

— Très bien : où est-il?

Jeff claqua violemment la table de sa main ouverte et hurla :

— Vous êtes un menteur ! Vous vous fichez pas mal de l'endroit où est Shad. C'est à moi que vous en avez.

Ned Beaumont sourit et secoua la tête :

— Vous êtes après moi, insista l'individu simiesque : Vous savez bougrement bien que...

Un homme pouvant avoir quarante ans mais qui paraissait plus jeune malgré son embonpoint se présenta à la porte. Il avait des yeux ronds et une petite bouche saillante et rouge.

— Fermez ça, Jeff, dit-il. Vous faites plus de bruit à vous tout seul que tous les autres ensemble.

Jeff se tourna sur sa chaise :

— C'est ce sacré bâtard, dit-il en indiquant Beaumont, d'un geste du pouce : Il croit que je ne connais pas son jeu. Mais je le connais. C'est un jean-foutre et voilà ce que c'est... Et je vais lui casser la gueule ; voilà ce que je vais faire.

L'homme debout dans l'embrasure de la porte dit raisonnablement : « Vous n'avez pas besoin de faire autant de bruit pour lui casser la gueule », cligna de l'œil vers Ned Beaumont et se retira.

Jeff dit d'un ton morose :

— Tim devient un jean-foutre comme les autres, et cracha sur le plancher.

Le garçon parut avec les consommations.

Ned Beaumont souleva son verre et dit : « A la vôtre », puis il but.

— Je ne veux pas boire à votre santé, dit sourdement Jeff ; vous êtes un jean-foutre.

— Vous êtes dingo.

— Vous êtes un menteur. Mais je ne suis pas saoul au point de ne pas voir clair dans votre jeu.

Il vida un verre et s'essuya la bouche du dos de la main :

— Et je dis que vous êtes un jean-foutre.

Ned Beaumont, souriant aimablement, répondit :

— Comme vous voudrez.

Jeff avança un peu sa trogne de chimpanzé :

— Vous vous croyez diablement malin, hein?

Ned Beaumont ne répondit rien.

— Vous croyez que c'est malin de venir ici me saouler pour me donner aux flics, après?

— Mais oui, dit Ned Beaumont avec indifférence. Vous êtes bien recherché pour avoir descendu Francis West, n'est-ce pas?

Jeff dit :

— Au diable Francis West!

Ned Beaumont haussa les épaules :

— Je ne le connaissais pas.

Jeff répéta :

— Vous êtes un jean-foutre.

Ned Beaumont répondit :

— Je paie un verre.

L'individu simiesque fit un signe de tête solennel et fit pencher une chaise en arrière pour atteindre le bouton. Le doigt sur le bouton, il déclara :

— Mais vous êtes quand même, un jean-foutre.

Il n'eut que le temps de se rejeter en avant pour éviter de basculer avec sa chaise :

— Ce sacré bâtard! ragea-t-il en la rapprochant de la table.

Il y posa ses coudes et appuya sa joue sur son poing :

— Que diable voulez-vous que ça me fasse qu'on me donne? Vous ne croyez pas qu'ils vont m'asseoir sur la chaise, hein?

— Pourquoi pas?

— Pourquoi pas? Bon Dieu! Parce que je ne serai jamais jugé avant les élections et qu'après Shad aura tout en main.

— Peut-être!

— Il n'y a pas de peut-être!

Le garçon entra et ils commandèrent de nouveau.

— Peut-être que Shad vous laissera tomber, dit Ned Beaumont négligemment quand ils furent seuls : C'est une chose qui s'est déjà vue.

— Oui, il y a des chances, ironisa Jeff : Avec tout ce que je sais sur lui...

Ned Beaumont souffla un peu de fumée :

— Qu'est-ce que vous savez sur lui?

L'individu simiesque éclata bruyamment et dédaigneusement de rire. Il frappa plusieurs fois la table de sa main ouverte :

— Bon Dieu! rugit-il, il croit que je suis assez saoul pour le lui dire!

Une voix tranquille, musicale, teintée d'un chantant accent irlandais s'éleva à la porte :

— Allez-y, Jeff, dites-lui.

Shad O'Rory était debout sur le seul. Ses yeux bleus considéraient Jeff avec une certaine tristesse.

Jeff cligna gaiement des yeux vers le nouveau venu et dit :

— Comment allez-vous, Shad? Entrez et prenez quelque chose. Vous connaissez Mr. Beaumont? C'est un jean-foutre.

O'Rory dit doucement :

— Je vous avais dit de rester planqué.

— Bon Dieu! Shad, je commençais à devenir enragé. Et je suis à couvert, ici, puisque la boîte est à vous.

O'Rory considéra un moment Jeff, puis se tourna vers Ned Beaumont :

— Bonsoir, Beaumont.

— 'lo, Shad.

O'Rory sourit aimablement et, indiquant Jeff d'un léger geste de la tête :

— Vous en avez tiré quelque chose?

— Pas grand'chose que je ne sache déjà, répliqua Ned Beaumont : Il bavarde beaucoup, mais ça n'a pas grand sens.

— Vous êtes une paire de jean-foutre, dit Jeff.

Le garçon apparut, portant leurs consommations. O'Rory l'arrêta :

— Rempportez ça, ils ont assez bu.

Le garçon remporta les verres. Shad O'Rory pénétra dans la pièce et dit :

— Vous parlez trop, Jeff; je vous l'ai déjà dit.

Ned Beaumont fit délibérément un clin d'œil à Jeff.

— Qu'est-ce qui vous prend? s'écria Jeff, avec rage.

Ned Beaumont se mit à rire.

— Je vous parle, Jeff, insista O'Rory.

— Parle Christ! je le sais bien!

O'Rory poursuivit :

— Nous arrivons au moment où je vais cesser de vous parler.

Jeff se leva :

— Ne faites pas le jean-foutre, Shad, dit-il, qu'est-ce qu'il y a?

Il fit le tour de la table :

— Vous et moi avons toujours été copains et nous le serons toujours.

Il tendit les bras pour embrasser O'Rory et s'avança vers lui, en titubant :

— Sûr que je suis noir, mais...

O'Rory posa une main blanche sur la poitrine du simiesque individu, le repoussa :

— Asseyez-vous.

Il n'avait pas élevé la voix. Le poing gauche de Jeff passa en sifflant devant le visage de O'Rory. La tête de celui-ci s'inclina tout juste assez pour esquisser le coup. Son long et fin visage était devenu grave. Sa main droite glissa vers sa hanche.

Ned Beaumont sauta de sa chaise et saisit le bras droit d'O'Rory à deux mains, se laissant tomber sur les genoux pour peser davantage.

Jeff que l'impétuosité de son élan avait jeté contre le mur, se retourna et saisit à deux mains la gorge d'O'Rory. Son faciès de singe, jaune et convulsé, était hideux. Il semblait s'être soudain dégrisé.

— Vous tenez son feu? haleta-t-il.

— Oui.

Ned Beaumont se releva et fit un pas en arrière, un pistolet noir braqué sur O'Rory.

Les yeux de celui-ci étaient vitreux et exorbités; son visage marbré et gonflé. Il ne résistait pas.

Jeff regarda Beaumont par-dessus son épaule et ricana. Son rictus vaste était joyeux, stupidement bestial. Ses petits yeux aux paupières rouges luisaient de gaité. Il déclara d'une grosse voix rauque et cordiale :

— Vous voyez ce qui nous reste à faire, hein? Il faut le buter.

— Je n'en suis pas, dit Ned Beaumont. Sa voix était égale mais ses narines frémirent.

— Non? ricana Jeff, avec dérision : Vous croyez sans doute que Shad oubliera ce que nous venons de lui faire? Il passa la langue sur ses lèvres : Il oubliera, soyez tranquille. Je vais m'arranger pour ça.

Riant d'une oreille à l'autre, l'œil sur Beaumont pour éviter de regarder l'homme dont il tenait la gorge, Jeff commença à haleter. Sa veste se gonfla à l'endroit de ses épaules, son dos se bomba et ses muscles saillirent sous ses manches. Son visage repoussant et hâlé se mouilla de sueur.

Ned Beaumont avait pâli. Lui aussi respirait à grands coups et des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes. Par-dessus l'épaule de Jeff, il fixait le visage de Shad O'Rory. Les yeux aveugles saillaient de leurs orbites. Une langue cyanosée avait jailli de ses lèvres congestionnées. Son corps mince se tordit. Mécaniquement, une de ses mains commença à battre derrière lui. Son rictus toujours dirigé vers Beaumont pour éviter les regards de l'homme qu'il étranglait, Jeff écarta d'avantage les jambes et accentua la voussure de son dos.

La main d'O'Rory cessa de battre le mur. Il y eut un craquement étouffé et, presque aussitôt, un bruit plus sec. O'Rory ne se tortillait plus. Il s'effondra aux pieds de Jeff.

Celui-ci eut un rire de gorge :

— C'est du bon boulot! dit-il.

Il écarta une chaise du pied et lança le corps d'O'Rory sur le sofa. Le cadavre y tomba la face en avant, une main et un pied traînant sur le plancher. Jeff s'essuya les mains sur son pantalon et fit face à Ned Beaumont :

— Je ne suis qu'une grande gourde sans malice, dit-il. On peut s'essuyer les pieds sur moi et je ne dis jamais rien.

— Vous aviez peur de lui, déclara Ned Beaumont.

Jeff se mit à rire :

— Et comment! Il aurait fallu être fou pour ne pas en avoir peur. Vous n'en aviez pas peur, vous?

Il se remit à rire :

— Esbignons-nous avant que quelqu'un vienne.

Il tendit la main.

— Passez-moi le rigolo; je m'en débarrasserai.

— Non, dit Ned Beaumont.

Il remonta obliquement la main jusqu'à ce que le pistolet fut pointé sur le ventre de Jeff :

— Nous dirons que c'était un cas de légitime défense. Je vous soutiendrai. Nous nous en tirerons à l'enquête.

— Bon Dieu! Vous parlez d'une idée! s'exclama Jeff. Et moi avec une inculpation de meurtre sur le dos pour l'affaire West!

Le regard de ses petits yeux rougis passait alternativement du visage de Beaumont à l'arme qu'il tenait. Les lèvres de celui-ci eurent un sourire glacé :

— C'est à quoi je pensais, dit-il doucement.

— Ne faites pas l'imbécile, bredouilla Jeff en faisant un pas. Vous...

Ned Beaumont mit une table entre eux deux :

— Souvenez-vous que nous avons un compte à régler.

Jeff s'arrêta et se gratta la tête.

— Quel genre de jean-foutre, êtes-vous? interrogea-t-il d'un ton perplexe.

— Un copain.

Ned Beaumont avança brusquement son arme ;

— Asseyez-vous.

Après un moment d'hésitation furieuse, Jeff obéit.

Ned Beaumont tendit la main gauche et pressa le bouton d'appel.

Jeff se leva.

— Asseyez-vous, répéta Beaumont.

Jeff s'assit.

Ned Beaumont ordonna :

— Mettez vos mains sur la table.

Jeff secoua la tête d'un air profondément dégoûté :

— Quel imbécile vous faites, au fond! geignit-il : Vous ne croyez pas qu'ils vont vous laisser sortir d'ici?

Ned Beaumont passa devant la table et se rassit de manière à faire face à la fois à la porte et à Jeff.

Jeff déclara :

— La seule chose que vous ayez à faire, c'est de me donner le pétard et d'espérer que j'oublierai ce que vous avez voulu faire. Bon Dieu! Ned, je suis chez moi, ici! Vous n'avez pas la moitié d'une chance de me jouer un de vos tours.

Ned Beaumont ordonna :

— N'approchez pas vos mains du pot à moutarde.

Le garçon ouvrit la porte. Il ouvrit des yeux effarés.

— Dites à Tim de monter, commanda Ned Beaumont.

Puis à Jeff qui voulait parler :

— Fermez ça.

— Vous êtes un jean-foutre, dit Jeff.

Le quadragénaire rondelet aux lèvres rouges et aux yeux ronds ouvrit la porte, entra rapidement et la referma derrière lui. Ned Beaumont lui dit :

— Jeff a tué O'Rory. Téléphonez à la police. Vous aurez le temps de vider les lieux avant qu'ils arrivent. Il faudrait aussi appeler un docteur, au cas où il ne serait pas mort.

Jeff eut un rire méprisant :

— S'il n'est pas mort, je suis le Papel!

Il cessa de rire et s'adressa au petit homme replet avec une négligente familiarité :

— Qu'est-ce que vous pensez de celui-là qui croit que

vous allez le laisser faire? Dites-lui qu'il se gourre, Tim.

Tim jeta les yeux sur le cadavre étendu sur le sofa, puis sur Ned Beaumont. Les yeux ronds étaient graves. Il s'adressa à Beaumont d'une voix lente :

— C'est un sale coup pour la maison. Ne peut-on pas le traîner dans la rue et le leur laisser découvrir là?

Ned Beaumont secoua la tête :

— Mettez votre boîte en ordre avant que les flics rappliquent et vous n'aurez pas d'ennuis. Je m'arrangerai pour ça.

Pendant que Tim réfléchissait, Jeff éleva la voix :

— Ecoutez, Tim, vous me connaissez, vous savez...

— Bouclez-la une minute, pour l'amour du Christ! répondit Tim sans irritation.

Ned Beaumont sourit :

— Personne ne vous connaît, Jeff, maintenant que Shad est mort.

— Non?

L'individu simiesque se carra confortablement sur sa chaise et ses traits se détendirent :

— Eh bien, donnez-moi. Maintenant que je sais quels fils de putains vous êtes, j'aimerais mieux y passer que de vous demander un service.

Sans s'occuper de Jeff, Tim se renseigna :

— Vous êtes obligé de jouer le coup, comme ça?

Ned Beaumont fit signe que oui.

— Je crois que je peux supporter ça, dit Tim en mettant la main sur la poignée de la porte.

— Voudriez-vous voir si Jeff a un revolver? demanda Ned Beaumont.

Tim secoua la tête :

— Ça s'est passé ici, mais je ne veux pas m'en mêler et je ne m'en mêlerai pas, dit-il en sortant.

Jeff, confortablement enfoncé dans sa chaise, ses mains reposant sur la table, fit les frais de la conversation jusqu'à l'arrivée de la police. Il invectivait Ned Beaumont avec bonne humeur, lui appliquant des qualificatifs nombreux et saugrenus, généralement aussi in-

sultants qu'obscènes et l'accusant d'une quantité de vices compliqués.

Ned Beaumont l'écoutait avec une attention polie.

Un homme en uniforme de lieutenant de police entra. C'était un individu osseux qui avait les cheveux blancs. Une demi-douzaine de détectives entrèrent dans la pièce sur ses talons. Ned Beaumont lui dit :

— 'lo, Brett! je crois qu'il a un revolver.

— Qu'est-ce qui s'est passé? interrogea Brett, en examinant le corps étendu sur le sofa, tandis que deux détectives se glissaient derrière lui pour se saisir de Jeff.

Ned Beaumont mit Brett au courant de ce qui s'était passé, évitant toutefois de lui dire qu'O'Rory avait été tué après avoir été désarmé.

Pendant que Ned Beaumont parlait, un docteur entra, s'approcha du corps d'O'Rory et l'examina rapidement puis se releva. Le lieutenant regarda le docteur :

— Fichu, dit celui-ci, et il sortit aussitôt de la petite pièce encombrée.

— Voulez-vous que je vous accompagne maintenant ou suffira-t-il que je passe demain?

— Il vaudrait mieux que vous veniez maintenant, dit Brett.

IV

Minuit était depuis longtemps passé quand Ned Beaumont quitta le quartier général de la police. Il souhaita bonne nuit à deux reporters qui étaient sortis avec lui et prit un taxi. L'adresse qu'il donna au chauffeur était celle de Paul Madvig.

Le rez-de-chaussée de la maison était éclairé. Ned Beaumont gravit le perron. La porte lui fut ouverte par Mrs. Madvig. Elle était habillée de noir et un châle était passé autour de ses épaules.

— 'lo, maman, dit-il. Qu'est-ce que vous faites debout si tard?

Elle répondit :

— Je croyais que c'était Paul.

Mais le regard qu'elle posait sur lui n'exprimait pas le désappointement.

— Il n'est pas là? Je voulais le voir.

Il la fixa d'un regard pénétrant.

— Qu'est-ce qu'il y a?

La vieille dame se recula, tirant la porte avec elle :

— Entrez, Ned.

Elle ouvrit la porte et dit :

— Opal a essayé de se suicider.

Il baissa les yeux et murmura :

— Quoi? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Elle s'est ouvert un poignet avant que la nurse aie pu l'arrêter. Heureusement, elle n'a pas perdu beaucoup de sang, et il n'y a rien à craindre, si elle ne recommence pas.

Sa voix ne trahissait pas plus de faiblesse que ses traits. La voix de Ned Beaumont était mal assurée.

— Où est Paul?

— Je ne sais pas. Nous n'avons pu mettre la main sur lui. Il devrait être déjà rentré! Je ne sais pas où il est.

D'une main osseuse, elle saisit le bras de Ned Beaumont au-dessus du coude et sa voix eut un léger tremblement :

— Vous et Paul, vous.. Etes-vous...?

Elle s'interrompit, lui serrant le bras.

Il baissa la tête :

— C'est pour de bon, cette fois.

— Oh, Ned, mon enfant, ne pouvez-vous pas essayer de vous raccommoder? Vous et lui...

Elle s'interrompit.

Il releva la tête et la regarda. Ses yeux étaient humides. Il dit gentiment :

— Non, maman, c'est pour de bon. Il vous en a parlé?

— Il m'a seulement déclaré lorsque je lui ai dit que je

vous avais téléphoné au sujet de l'homme qui était venu de la part de l'Attorney de District que je ne devrais jamais plus faire ça, que vous... que vous n'étiez plus amis maintenant.

Ned Beaumont s'éclaircit la gorge :

— Ecoutez, maman, dites-lui que je suis venu le voir. Dites-lui que je rentre chez moi et que je l'attendrai, que je l'attendrai toute la nuit.

Il s'éclaircit encore la gorge et répéta un peu futilement :

— Dites-lui ça.

Mrs. Madvig plaça une main émaciée sur ses épaules :
— Vous êtes un bon garçon, Ned. Je ne veux pas que vous et Paul restiez fâchés. Vous êtes le meilleur ami qu'il ait jamais eu, quoi qu'il survienne entre vous. Qu'est-ce que c'est ? C'est cette Janet ?

— Demandez à Paul, dit-il d'une voix basse et amère.

Il secoua impatiemment la tête :

— Je vais me sauver, maman... A moins qu'il y ait quelque chose que je puisse faire pour Opal ou pour vous. Puis-je vous être utile ?

— Non, à moins que vous vouliez monter la voir. Elle ne dort pas et peut-être que vous lui feriez du bien en lui parlant. Elle vous écoutait avant.

Il secoua la tête :

— Non, dit-il. Et elle ne voudrait pas me voir — sa gorge se serra — elle non plus.

CHAPITRE X

LA CLÉ BRISÉE

I

Ned Beaumont rentra chez lui. Il se fit du café, le but, lut un journal, une revue et la moitié d'un livre. De temps en temps, il s'arrêtait de lire pour marcher et bibeloter dans son appartement. Le téléphone demeura muet.

A huit heures du matin, il prit un bain, se rasa et mit un complet frais repassé. Puis il se fit monter son petit déjeuner et mangea.

A neuf heures, il alla au téléphone, obtint le numéro de Janet Henry et la fit appeler : « Bonjour, dit-il... oui, très bien, merci... Eh bien, nous sommes prêts à mettre le feu aux poudres... Oui... Si votre père est là, nous commencerons par le mettre au courant de tout... Mais pas un mot avant mon arrivée... Aussitôt que je pourrai. Je pars... Bon, à tout de suite. »

Il se leva du téléphone, l'œil fixé dans le vague, frappa ses mains l'une contre l'autre et se frotta bruyamment les paumes. Sous la moustache, sa bouche était une ligne morose et mince. Sous ses paupières baissées ses yeux luisaient sournoisement. Il alla dans sa chambre et enfila rapidement son manteau. Puis, il prit son chapeau et quitta la pièce. Il sifflait *Little lost lady* entre ses dents. Une fois dans la rue, il marcha à grands pas.

— Miss Henry m'attend? dit-il à la bonne qui lui ouvrait.

Elle répondit :

— Oui, monsieur.

Et elle le conduisit à la pièce tendue de clair où le Sénateur et sa fille prenaient leur petit déjeuner.

Janet Henry se leva d'un bond et vint à lui, les deux mains tendues.

— Oh, bonjour! cria-t-elle.

Le Sénateur se leva plus lentement en considérant sa fille, d'un air de surprise polie. Tendant la main à Ned Beaumont, il le salua :

— Bonjour, Mr. Beaumont. Je suis heureux de vous voir. Voulez-vous?...

De la main il désigna la table.

— Non, merci. J'ai déjeuné.

Janet Henry frémissait. Son énervement avait fait disparaître ses couleurs et assombri ses yeux, lui donnant l'apparence d'une personne sous l'influence d'une drogue :

— Nous avons quelque chose à vous dire, papa, quelque chose qui...

Sa voix était tendue et mal assurée. Elle se tourna brusquement vers Ned Beaumont :

— Dites-lui! Dites-lui!

Ned Beaumont lui jeta un coup d'œil oblique. Ses sourcils se rapprochaient. Il se tourna vers le Sénateur. Celui-ci était demeuré debout près de sa chaise.

— Nous possédons les preuves solides — y compris un aveu — que Paul Madvig a tué votre fils, dit Ned Beaumont.

Les yeux du Sénateur se rapetissèrent; il posa une main à plat sur la table.

— Quelles sont ces preuves? interrogea-t-il.

— Eh bien, monsieur, la première est naturellement l'aveu. Il prétend que, cette nuit-là, votre fils a couru après lui et a essayé de le frapper avec une grosse canne de bois brun et que, en la lui enlevant, il l'a accidentellement frappé. Il prétend aussi avoir emporté la canne et l'avoir brûlée, mais votre fille — il s'inclina légèrement vers Janet Henry — dit que cette canne est toujours ici.

— Elle y est ! insista-t-elle. C'est celle que le major Sawbridge vous a rapportée.

Le visage du Sénateur offrait la pâleur et la froideur du marbre :

— Continuez, dit-il.

Ned Beaumont fit un petit geste de la main.

— Evidemment, si votre fils n'avait pas de canne, ça démolit son histoire de légitime défense et d'accident.

Il leva un peu les épaules :

— Hier, j'ai raconté tout cela à Farr. Apparemment il a eu peur de prendre ses responsabilités — vous connaissez l'homme — mais je ne vois pas comment il pourrait se dispenser d'arrêter Paul, aujourd'hui.

Janet Henry regarda Ned Beaumont en fronçant les sourcils. Evidemment surprise par quelque chose, elle fit mine de parler, mais se ravisa et pinça les lèvres.

Le sénateur passa sur sa bouche la serviette qu'il tenait, la laissa tomber sur la table et dit :

— Y a-t-il... heu... d'autres preuves ?

La réplique de Ned Beaumont fut une question prononcée d'un ton négligent :

— Ça ne suffit pas ?

— Mais il y en a d'autres, n'est-ce pas ? insista Janet à son tour.

— Des présomptions qui paraissent corroborer l'ensemble, dit Ned Beaumont dubitativement.

Puis, s'adressant au Sénateur.

— Je peux vous donner d'autres détails, mais vous avez maintenant les grandes lignes de l'histoire. Ça suffit, n'est-ce pas ?

— Oui, ça suffit, répondit le sénateur.

Il passa une main sur son front.

— Mais je ne puis pas encore le croire ! Si vous voulez m'excuser un moment — il se tourna vers sa fille — et vous aussi, ma chère, j'aimerais m'isoler un instant pour réfléchir, pour m'accoutumer à... Non, non ! Restez, ici. Je préfère passer dans ma chambre.

Il s'inclina gracieusement :

— Ne vous en allez pas, Mr. Beaumont. Je ne serai

pas long... juste un instant... pour m'accoutumer à l'idée que cet homme avec lequel j'ai travaillé épaule contre épaule depuis des mois, est l'assassin de mon fils.

Il s'inclina de nouveau et sortit, la taille droite et le pas ferme.

Ned Beaumont posa une main sur le poignet de Janet Henry et la questionna d'une voix basse et tendue.

— Dites donc, il ne va pas faire un coup de tête?

Elle le regarda, saisie :

— Voyez-vous, je crains qu'il ne se précipite à la recherche de Paul? précisa-t-il. Il ne faut pas de ça! On ne sait pas ce qui pourrait arriver.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Il fit une grimace impatiente.

— Nous ne pouvons pas le laisser faire ça. Ne pouvons nous pas nous poster quelque part près de la porte de la rue pour l'arrêter au cas où il tenterait de sortir?

— Si...

Elle était visiblement apeurée.

Elle le conduisit sur le devant de la maison, dans une petite pièce que ses rideaux tirés rendaient obscure. Ils demeurèrent debout l'un près de l'autre, derrière la porte entr'ouverte; tous deux tremblaient. Janet Henry voulut dire quelque chose. Mais Ned Beaumont la fit taire :

— Bientôt des pas assourdis se firent entendre sur le tapis du hall et le sénateur Henry, coiffé d'un chapeau et vêtu de son pardessus se dirigea rapidement vers la porte.

Ned Beaumont sortit de sa cachette :

— Un moment, monsieur le sénateur, murmura-t-il.

Le sénateur se retourna. Son visage était dur et froid, ses yeux impérieux :

— Vous voudrez bien m'excuser, dit-il. Il faut que je sorte.

— Je crains que cela soit impossible, dit Ned Beaumont. Cela ne ferait que causer de nouveaux ennuis.

Janet Henry s'approcha de son père :

— N'y allez pas, père, supplia-t-elle. Ecoutez Mr. Beaumont.

— J'ai écouté Mr. Beaumont, dit le sénateur. Je suis parfaitement disposé à l'écouter encore s'il a d'autres renseignements à me communiquer. Dans le cas contraire, je serai obligé de le prier de m'excuser.

Il sourit à Ned Beaumont.

— J'agis d'après les renseignements que vous venez de me donner.

Ned Beaumont le considéra avec calme :

— Je ne crois pas qu'il soit bon que vous alliez le voir.

Le sénateur lui jeta un regard hautain.

— Mais, papa, dit Janet Henry.

Le regard de son père la fit taire.

Ned Beaumont toussa. Ses pommettes avaient rougi. Il tendit rapidement la main gauche et tâta la poche droite du pardessus du sénateur.

Le sénateur fit un pas en arrière d'un air indigné.

Ned Beaumont eut un hochement de tête qui s'adressait à lui-même :

— Ça n'a rien à faire, dit-il sérieusement.

Ses yeux se posèrent sur Janet Henry.

— Il a un revolver dans sa poche, dit-il.

— Père! s'écria-t-elle en portant une main à sa bouche.

Ned Beaumont fit une moue :

— Eh bien, dit-il en s'adressant au sénateur, il est certain que nous ne pouvons pas vous laisser sortir avec un revolver.

— Ne le laissez pas, Ned! cria Janet.

Les yeux du sénateur étincelèrent de mépris :

— Je crois que vous vous oubliez tous les deux, dit-il. Janet, montez dans votre chambre.

Elle fit deux pas hésitants puis s'arrêta et cria :

— Non, non! Je ne vous laisserai pas y aller... Ne le laissez pas, Ned!

Ned Beaumont s'humecta les lèvres :

— Il n'ira pas, promit-il.

Le sénateur, fixant sur lui un regard glacé, posa la main sur la poignée de la porte.

Ned Beaumont se pencha et posa une main sur celle du sénateur.

— Ecoutez, monsieur, dit-il respectueusement; je ne peux pas vous laisser faire. Ce n'est pas de l'indiscrétion...

Il retira sa main et fouilla dans la poche intérieure de son veston dont il tira un papier plié, souillé et froissé.

— Voici ma nomination d'investigateur spécial attaché au bureau de l'Attorney de District. Elle date du mois dernier.

Il la tendit au sénateur.

— Elle n'a jamais été annulée que je sache. Par conséquent...

Il haussa les épaules.

— Je ne peux pas vous laisser aller tirer sur quelqu'un.

Le sénateur ne jeta même pas les yeux sur le papier. Il prononça d'une voix méprisante :

— Vous essayez de sauver la vie de l'assassin parce qu'il est votre ami.

— Vous savez que ce n'est pas vrai.

Le sénateur se redressa :

— En voilà assez! dit-il.

Et sa main fit jouer la poignée de la porte. Ned Beaumont déclara :

— Faites un pas sur le trottoir avec ce revolver dans la poche, et je vous arrête.

— Oh père... gémit Janet Henry.

Pendant un instant, le sénateur et Beaumont s'affrontèrent. Tous deux respiraient bruyamment.

Le sénateur fut le premier à reprendre la parole. Il s'adressa à sa fille :

— Voulez-vous nous laisser une minute, ma chère? J'aimerais dire certaines choses à Mr. Beaumont.

Elle regarda Ned Beaumont d'un air interrogateur.

Il inclina la tête ;

— Oui, répondit-elle, si vous me promettez de ne pas sortir sans me revoir.

Il sourit :

— Vous me reverrez.

Les deux hommes la regardèrent s'éloigner, se retourner vers eux, et disparaître.

A contre-cœur, le sénateur prononça :

— Je crains que vous n'ayez pas une bonne influence sur ma fille. De coutume, elle n'est pas si... si... obstinée.

Ned Beaumont eut un sourire de regret mais ne répondit pas.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il? interrogea le sénateur.

— Vous voulez dire nos recherches au sujet du meurtre? Il n'y a qu'un jour ou deux. Votre fille s'en occupe depuis le début. Elle a toujours cru que Paul était le coupable.

— Quoi!

La bouche du sénateur s'ouvrit.

— Elle a toujours pensé que c'était lui. Vous ne le saviez pas? Elle le déteste.... Elle l'a toujours détesté.

— Elle... le haïr? haleta le sénateur. Grand Dieu, non!

Ned Beaumont hocha la tête et adressa un curieux sourire à l'homme adossé à la porte.

— Vous ne le saviez pas?

Le sénateur eut un bref soupir.

— Entrez ici, dit-il, en pénétrant lui-même dans la pièce sombre où Beaumont et Janet Henry s'étaient dissimulés.

Le sénateur alluma l'électricité pendant que Ned Beaumont fermait la porte.

— Je veux vous parler d'homme à homme, Mr. Beaumont, commença-t-il. Nous pouvons oublier votre — il sourit — votre caractère officiel, n'est-ce pas?

Ned Beaumont fit un signe d'assentiment :

— Oui. Farr l'a probablement oublié lui-même.

— Absolument. Maintenant, Mr. Beaumont, laissez-moi vous dire que je ne suis pas sanguinaire, mais je

veux être damné si je supporte l'idée que l'assassin de mon fils se promène impuni quand...

— Je vous ai dit qu'ils seraient obligés de l'arrêter. Les preuves sont trop fortes et tout le monde est au courant.

Le sénateur eut un sourire glacial :

— Vous n'allez pas me dire, parlant comme un politicien expérimenté à un autre, que Paul Madvig puisse être puni pour quoi que ce soit qu'il ait pu faire dans cette ville ?

— Si. Paul est fini. Ils le trahissent tous. La seule chose qui les arrête, c'est qu'ils sont habitués à marcher au doigt et à l'œil et qu'ils ont besoin d'un peu de temps pour rassembler leur courage.

Le sénateur Henry eut un sourire et secoua la tête :

— Vous me permettrez de n'être pas de votre avis ? Paul est leur chef et, en dépit de rebellions temporaires, il le demeurera.

— Je ne crois pas que nous soyons du même avis, dit Ned Beaumont. Paul est coulé.

Il fronça les sourcils :

— Et maintenant, au sujet de ce revolver. C'est une mauvaise affaire. Vous feriez mieux de me le donner.

Le sénateur plongea sa main droite dans la poche de son pardessus.

Ned Beaumont fut d'un bond au côté du sénateur et lui posa la main sur le poignet :

— Donnez-moi ça.

Le sénateur lui jeta un coup d'œil furieux.

— Très bien, dit Ned Beaumont, vous m'y obligez...

Et après une brève bousculade dans laquelle ils renversèrent une chaise, il s'empara de l'arme. Il enfonçait le revolver dans la poche de derrière de son pantalon quand Janet Henry entra, blême et affolée.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle.

— Il ne voulait pas entendre raison, grommela Beaumont. J'ai été obligé de lui prendre le revolver.

Le visage du sénateur avait des soubresauts nerveux

et il haletait bruyamment. Il fit un pas vers Ned Beaumont :

— Sortez d'ici, ordonna-t-il.

— Non, dit Ned Beaumont.

Il eut un rictus menaçant. La colère s'alluma dans ses yeux. Il tendit une main et empoigna brutalement le bras de Janet Henry :

— Asseyez-vous et écoutez. Vous allez avoir ce que vous désiriez.

Il s'adressa au sénateur :

— J'en ai long à raconter et vous feriez peut-être ausssi bien de vous asseoir aussi.

Ni l'un ni l'autre n'obéirent. Elle fixait sur lui des yeux agrandis par la frayeur; lui le considérait d'un regard dur et méfiant. Tous les deux étaient pâles.

— Vous avez tué votre fils, dit Ned Beaumont.

Rien ne bougea sur le visage du sénateur. Il ne fit pas un geste.

Pendant un long moment Janet Henry demeura aussi rigide que son père. Puis une expression d'horreur insensée envahit ses traits et elle s'affaissa lentement sur le sol. Elle ne tomba pas. Ses genoux fléchirent et elle glissa assise sur le parquet, s'appuyant sur sa main droite son visage stupéfait levé vers les deux hommes. Aucun des deux ne la regarda.

Ned Beaumont dit au sénateur :

— Vous voulez tuer Paul pour qu'il ne puisse pas révéler que vous avez tué votre fils. Vous savez que vous pourriez le tuer et vous en tirer... L'histoire classique du vieillard vengeant la mort de son fils... Vous leur auriez fait avaler le bluff que vous avez essayé sur nous.

Il s'interrompt.

Le sénateur resta muet.

Ned Beaumont continua :

— Vous savez que Paul cessera de vous couvrir si on l'arrête parce qu'il ne voudra pas laisser croire à Janet qu'il a tué son frère?

Il eut un rire amer.

— Elle n'est pas mauvaise!

Il passa les doigts dans ses cheveux.

— Ce qui est arrivé est quelque chose dans le genre : quand Taylor a entendu dire que Paul avait embrassé Janet, il a couru après lui, en s'emparant d'une canne et coiffé d'un chapeau, bien que ce dernier détail n'ait pas tellement d'importance. Quand vous avez pensé au risque couru par votre élection...

Le sénateur s'interrompit d'une voix rauque et furieuse.

— C'est absurde! Je ne permettrai pas que ma fille...

Ned Beaumont eut un rire brutal :

— Comment donc! Et le fait que vous avez ramené avec vous, la canne avec laquelle vous l'avez tué et le chapeau qu'il portait parce que vous aviez couru nu-tête derrière lui, c'est aussi absurde... mais c'est une absurdité qui vous coûtera cher.

Le sénateur répliqua d'une voix basse et dédaigneuse :

— Et la confession de Paul? Qu'en faites-vous?

Ned Beaumont sourit :

— Le plus grand usage. Je vais vous dire ce que nous allons en faire... Janet, téléphonez-lui et dites-lui de venir tout de suite. Alors nous lui raconterons que votre père voulait aller le trouver avec un revolver et nous verrons ce qu'il dira.

Janet remua mais ne se leva pas. Son père déclara :

— C'est ridicule. Nous n'en ferons rien.

Ned Beaumont ordonna d'un ton péremptoire.

— Téléphonez-lui, Janet.

Elle se leva, le visage vide, et négligeant le sec « Janet! » du sénateur, elle ouvrit la porte.

Le sénateur dit alors d'une voix changée :

— Attendez ma chère.

Et à Ned Beaumont :

— J'aimerais vous parler seul à nouveau.

— Très bien, dit Ned Beaumont en se tournant vers la jeune fille demeurée indécise sur le seuil.

Mais avant qu'il ait pu lui parler, elle dit d'un ton obstiné :

— Je veux rester ici. J'ai le droit de rester.

— Janet, ma chérie, dit le sénateur, j'essaie de vous épargner.

— Je ne veux pas qu'on m'épargne, dit-elle d'une voix blanche. Je veux savoir.

Le sénateur écarta les bras, les paumes en dehors, d'un geste impuissant.

— Alors, je ne dirai rien.

— Téléphonez à Paul, Janet, dit Ned.

Sans laisser à sa fille le temps de répondre, le sénateur reprit :

— Ne le faites pas... On me rend les choses inutilement difficiles, mais...

Il sortit son mouchoir et s'essuya les mains.

— Je vais vous dire exactement ce qui est arrivé et je ne vous demanderais ensuite qu'une seule faveur... une faveur que vous ne me refuserez pas, je crois. Quoi qu'il en soit...

Il s'interrompt pour regarder sa fille.

— Entrez, ma chère, puisque vous voulez entendre, et fermez la porte derrière vous.

Elle ferma la porte et s'assit sur une chaise à côté de l'entrée, le haut du corps raidi et le visage tendu et penché en avant.

Le sénateur plaça les mains derrière son dos et, fixant sur Ned Beaumont un regard dénué d'hostilité, déclara :

— Cette nuit-là, j'ai couru après Taylor parce que je ne me souciais pas de perdre l'amitié de Paul à cause de la tête brûlée de mon fils. Je les ai rattrapés dans China-Street. Paul lui avait enlevé la canne. Ils se querellaient ou — du moins — Taylor le querellait violemment. Je demandai à Paul de nous laisser, de me laisser parler à mon fils. Il le fit et me donna la canne. Taylor me parla alors comme aucun fils ne doit parler à son père et essaya de me pousser de côté pour poursuivre Paul. Je ne sais pas exactement comment cela est arrivé — je veux dire, le coup — mais... la chose s'est produite... il tomba en se heurtant la tête sur le bord du trottoir. Paul est alors revenu sur ses pas — il

n'était pas très loin — et nous avons constaté que Taylor était mort sur le coup. Paul conseilla que nous le laissions sur place et que nous ne disions rien de ce qui s'était passé. Il prétendait que d'une façon ou d'une autre, ce serait toujours un terrible scandale pour les prochaines élections et... et je me suis laissé persuader. C'est lui qui a ramassé le chapeau de Taylor et qui me l'a donné pour m'en coiffer jusqu'à la maison... car j'étais sorti nu-tête. Il m'assura que l'enquête de la police serait arrêtée si elle menaçait de s'approcher de nous. Plus tard — la semaine dernière — quand je me suis inquiété des rumeurs qui couraient sur son compte au sujet du meurtre de Taylor, je suis allé le voir pour lui demander si nous ne ferions pas mieux de tout avouer. Il a ri de mes inquiétudes et m'a assuré qu'il était parfaitement capable de se défendre.

Il retira de derrière lui ses mains qui tenaient toujours le mouchoir, s'essuya la face et dit :

— Voilà ce qui est arrivé.

Sa fille cria d'une voix étranglée :

— Et vous l'avez laissé comme ça... dans la rue!

Il frémit mais ne répondit rien.

Après un moment de silence songeur, Ned Beaumont déclara :

— Un discours électoral... un peu de vérité arrangée...

Il fit une grimace.

— Vous aviez une faveur à demander?

Le sénateur baissa les yeux vers le sol puis les releva vers Ned Beaumont :

— Vous devez être seul à l'entendre.

Ned Beaumont secoua la tête.

— Pardonnez-moi, chérie, dit le sénateur à sa fille.

Puis il se tourna vers Beaumont :

— Je vous ai dit la vérité, mais je me rends parfaitement compte de la position dans laquelle je me suis mis. La faveur que je demande, c'est que vous me rendiez mon revolver et me laissiez seul cinq minutes, — une minute, même — seul dans cette pièce.

— Non, dit Ned Beaumont.

Le sénateur vacilla et porta à sa poitrine la main dont il tenait son mouchoir.

II

Ned Beaumont gagna la porte d'entrée avec Farr, sa sténographe aux cheveux gris, deux détectives, et le sénateur.

— Vous ne venez pas de mon côté? interrogea Farr.

— Non, mais je vous reverrai.

Farr lui secoua le bras avec enthousiasme.

— Venez bientôt et revenez souvent, Ned, dit-il. Vous me jouez des tours, mais je ne peux pas vous en vouloir quand je vois ce qui en résulte.

Ned Beaumont lui sourit, échangea un signe de tête avec les détectives, s'inclina devant la sténographe et ferma la porte. Il gravit les marches jusqu'à la pièce tendue de blanc qui contenait le piano. Janet Henry se leva de la banquette au dossier en forme de lyre.

— Ils sont partis, dit-il d'une voix volontairement sèche.

— Ont-ils... ont-ils?...

— Ils ont obtenu une déclaration... très complète... plus complète que le récit qu'il nous a fait.

— Voudrez-vous me dire la vérité?

— Oui, promit-il.

— Que...

Elle ne put continuer..

— Que vont-ils lui faire, Ned?

— Pas grand'chose, probablement. Son âge, sa position et le reste lui serviront. Il y a des chances pour qu'il soit condamné pour homicide involontaire... et l'application de la sentence sera suspendue.

— Croyez-vous que ce fut un accident?

Ned Beaumont secoua la tête. Ses yeux redevinrent durs. Il déclara brutalement :

— Je crois qu'il est devenu furieux en voyant son fils mettre sa réélection en péril et qu'il l'a frappé.

Elle ne protesta pas. Elle entrelaçait ses doigts. Ce fut avec difficulté qu'elle formula la question suivante :

— Partait-il pour... allait-il... allait-il tuer Paul?

— Il y allait. Il s'en serait tiré avec l'attitude du grand-vieillard-vengeant -la-mort- que -la-loi-ne-pouvait-pas-venge. Il savait que Paul parlerait s'il était arrêté. Paul se taisait pour la même raison qu'il soutenait votre père aux élections, pour vous. Il ne pouvait lui servir à rien auprès de vous de soutenir qu'il avait tué votre frère. Il ne se souciait guère de ce que les autres pensaient, mais il ne pensait pas que vous le croyiez sans quoi, il se serait excusé aussitôt.

Elle inclina misérablement la tête.

— Je le détestais, dit-elle. Je l'ai mal jugé et je le déteste toujours.

Elle sanglota :

— Dites-moi pourquoi, Ned?

Il fit un geste impatient de la main :

— Ne me posez pas de devinettes.

— Et vous, dit-elle, pensivement... vous m'avez baffouée et ridiculisée et je ne vous hais pas.

— Autre énigme, dit-il.

— Depuis quand, Ned, demanda-t-elle, depuis quand saviez-vous que Papa?...

— Je n'en sais rien. C'est une idée qui me trottait par la tête... C'était à peu près la seule chose qui pouvait expliquer les sottises de Paul. S'il avait tué Taylor il me l'aurait dit depuis le début. Il n'y avait pas de raison pour qu'il me cache ça. Mais il y avait une raison pour qu'il me cache le crime de votre père. Il savait que je n'aimais pas votre père. Je le lui avais assez laissé voir. Il savait qu'il ne pouvait pas avoir confiance en moi en ce qui concernait votre père. Il savait que j'aurais eu sa peau. C'est pourquoi quand je lui ai annoncé que j'allais éclaircir l'affaire malgré ce qu'il m'avait dit, il m'a donné cette pseudo-confession pour me faire tenir tranquille.

Elle demanda :

— Pourquoi n'aimiez-vous pas mon père?

— Parce que, dit-il violemment, je n'aime pas les maquereaux.

Elle rougit et baissa les yeux. Elle interrogea d'une voix étouffée et honteuse :

— Et vous ne m'aimez pas parce que je?...

Il ne répondit rien.

Elle se mordit les lèvres et cria :

— Répondez-moi.

— Ce n'est pas la même chose, dit-il, mais vous ne vous êtes pas bien conduite envers Paul. L'un et l'autre, vous n'étiez que du poison pour lui. J'ai essayé de le lui montrer. J'ai essayé de lui montrer que vous le considériez tous les deux comme un animal inférieur et une proie désignée. J'ai essayé de lui montrer que votre père était un homme à qui tout avait réussi trop facilement et que, dans un cas difficile, il perdrait la tête ou deviendrait mauvais. Mais il était amoureux de vous et...

Il serra les dents et s'avança vers le piano.

— Vous me méprisez, dit-elle d'une voix basse et âpre. Vous pensez que je suis une prostituée?

— Je ne vous méprise pas, dit-il avec irritation sans se retourner vers elle. Quoi que vous ayez fait, vous en avez été payée et vous avez payé; c'est ce que nous faisons tous.

Il tourna le dos au piano avec un mouvement semblable à un sursaut et consulta le cadran de sa montre-bracelet.

— Je vais être obligé de prendre congé de vous.

Une lueur d'étonnement s'alluma dans ses yeux.

— Vous ne partez pas?

Il fit signe que si.

— Je puis encore attraper le train de quatre heures trente.

— Vous ne partez pas pour de bon?

— Si... si je puis éviter de revenir pour témoigner

dans l'un des procès et je ne crois pas que ce sera très difficile.

Elle tendit soudain les mains :

— Emmenez moi!

Il cligna des yeux :

— Voulez-vous réellement partir avec moi ou bien est-ce une parole dictée par vos nerfs? interrogea-t-il.

Le visage de Janet était devenu écarlate. Avant qu'elle ait pu répondre, il reprit :

— Ça ne fait rien, d'ailleurs. Si vous voulez venir, je vous emmène.

Ses sourcils se froncèrent.

— Mais tout ceci — il agita la main pour indiquer la pièce — qui s'en occupera?

Elle prononça amèrement :

— N'importe qui... nos créanciers!

— Il y a encore une chose à laquelle vous devriez penser, remarqua-t-il lentement. Tout le monde va dire que vous avez abandonné votre père aussitôt qu'il a été dans la peine.

— Je l'abandonne, déclara-t-elle, et je veux que tout le monde le sache. Je ne me soucie pas de ce qu'ils diront... si vous voulez m'emmener.

Elle sanglota.

— Je ne le ferais pas si seulement il n'était pas parti en le laissant étendu tout seul dans cette rue sombre.

Ned Beaumont l'interrompt brusquement :

— Ne vous occupez pas de ça maintenant. Si vous voulez partir, préparez vos affaires. Ne prenez que de quoi emplir une ou deux valises. Nous nous ferons expédier le reste plus tard.

Elle poussa un rire aigu et nerveux et sortit en courant de la pièce. Il alluma un cigare, s'assit au piano et joua en sourdine jusqu'à son retour. Elle avait posé un chapeau noir sur sa tête, enfilé un manteau noir et portait deux valises.

III

Ils allèrent en taxi jusque chez lui. Pendant la plus grande partie du trajet, ils demeurèrent silencieux. Elle dit tout à coup :

— Je ne vous avais pas raconté... dans mon rêve... la clé était en verre et elle s'est rompue dans nos mains quand nous avons ouvert la porte et nous avons été obligés de forcer la serrure.

Il lui jeta un regard de côté :

— Eh bien? dit-il.

Elle frissonna :

— Nous n'avons pas pu enfermer les serpents. Ils nous ont recouverts en grouillant et je me suis réveillée toute en pleurs.

— Ce n'était qu'un rêve, dit-il. Oubliez-le.

Il sourit sans joie.

— Vous avez aussi rejeté ma truite à la rivière... dans mon rêve.

Le taxi s'arrêta devant la maison. Ils montèrent chez lui. Elle lui offrit de l'aider à faire ses malles, mais il refusa.

— Non, je peux les faire seul. Asseyez-vous et reposez-vous. Nous avons une heure avant le départ du train.

Elle s'assit sur une des chaises en peluche rouge.

— Où partez... Où partons-nous? interrogea-t-elle timidement.

— New-York, pour commencer.

Il venait de finir une de ses valises quand la sonnette de la porte retentit :

— Vous feriez mieux de passer dans la chambre à coucher, lui dit-il.

Et il y porta ses valises.

En ressortant, il ferma la porte de communication. Puis il alla ouvrir.

Paul Madvig dit :

— Je suis venu vous dire que vous aviez raison et que je le sais maintenant.

— Vous n'êtes pas venu la nuit dernière?

— Non, je ne savais pas encore ce que je sais. Je suis rentré immédiatement après votre départ.

Ned Beaumont hocha la tête :

— Entrez, dit-il en s'écartant.

Madvig pénétra dans le salon. Il remarqua immédiatement les bagages mais laissa ses yeux parcourir la pièce avant de dire :

— Vous partez?

— Oui.

Madvig s'assit dans la chaise que Janet avait occupé. Sa figure avait vieilli et il s'assit lourdement.

— Comment va Opal? demanda Beaumont.

— Elle va bien, pauvre petite. Ce ne sera rien maintenant.

— C'est par votre faute qu'elle a fait ce qu'elle a fait.

— Je le sais, Ned. Bon Dieu! Je ne le sais que trop.

Madvig tendit les jambes et examina ses souliers :

— J'espère que vous ne croyez pas que je suis fier de moi?

Après une pause il ajouta :

— Je pense... je suis sûr qu'Opal aimerait vous voir avant votre départ.

— Il faudra que vous lui disiez adieu pour moi... et à maman aussi. Je pars par le train de quatre heures trente.

Madvig releva ses yeux bleus qu'une angoisse ternissait.

— Vous avez raison, Ned, bien sûr, déclara-t-il avec effort; mais... enfin... Dieu sait que vous avez raison!

Il se remit à contempler ses souliers. Ned Beaumont interrogea :

— Qu'est-ce que vous allez faire à vos peu fidèles partisans? Les secouer un peu jusqu'à ce qu'ils lèchent vos bottes? Où se sont-ils remis à les lécher d'eux-mêmes?

— Farr et le reste de la bande?

— Oui.

— Je vais leur donner une leçon.

Madvig parlait d'un ton déterminé mais sans enthousiasme et il ne leva pas les yeux de sur ses souliers.

— Ça me demandera quatre ans mais je les utiliserai à nettoyer la machine et à mettre sur pieds une organisation qui restera debout.

Ned Beaumont leva les yeux.

— Vous allez les laisser tomber au moment du vote?

— Les laisser tomber? Diablement! Je vais les faire sauter à la dynamite... Shad est mort. Je vais laisser sa bande mener la ville pendant les quatre années qui viennent. Il n'y en a aucun qui soit de force à s'implanter. Je reprendrai les rênes la fois prochaine et, entre temps, j'aurai fait maison nette.

— Vous pourriez l'emporter cette fois-ci, dit Ned Beaumont.

— Oui, mais je ne veux pas gagner la partie avec ces gens-là.

Ned Beaumont fit un signe d'approbation.

— C'est la meilleure chose à faire; ça demande de la patience et du cran, mais vous en avez.

— C'est tout ce que j'ai, dit Madvig d'un ton misérable. Je n'aurai jamais de tête.

Son regard quitta ses souliers pour se fixer sur la cheminée.

— Êtes-vous forcé de partir, Ned? dit-il d'une voix presque imperceptible.

— Forcé.

Madvig s'éclaircit violemment la gorge.

— Je ne voudrais pas faire l'imbécile, dit-il, mais j'aimerais penser que, parti ou resté, vous n'avez plus rien contre moi, Ned.

— Je n'ai rien contre vous, Paul.

Madvig releva vivement la tête.

— Voulez-vous que nous nous serrions la main?

— Volontiers.

Madvig se mit sur pied d'un bond :

— Ne partez pas, Ned. Restez avec moi. Dieu sait que

j'ai besoin de vous maintenant ! Et même si je ne... je ferai l'impossible pour réparer tout ça.

Ned Beaumont secoua la tête.

— Vous n'avez rien à réparer envers moi.

— Et vous voulez bien?...

Ned Beaumont secoua la tête à nouveau.

— Je ne peux pas. Je suis forcé de partir.

Madvig relâcha sa main et se rassit, disant mélancoliquement :

— C'est tout ce que je mérite.

Ned Beaumont eut un geste impatient.

— Ça n'a rien à faire avec ça !

Il s'interrompit et se mordit la lèvre. Puis il dit brutalement :

— Janet est ici.

Madvig ouvrit de grands yeux.

Janet Henry ouvrit la porte de la chambre et entra dans le salon. Son visage était pâle et tiré mais elle redressait la tête. Elle alla directement à Paul Madvig et dit :

— Je vous ai fait beaucoup de mal, Paul, j'ai...

Le beau visage de Madvig était aussi pâle que le sien. Le sang l'envahit d'un seul coup.

— Non, Janet, dit-il d'une voix lourde, rien de ce que vous avez pu faire...

La suite de ses paroles se perdit dans un murmure confus.

Elle recula, violemment émue. Ned Beaumont déclara :

— Janet part avec moi.

Les lèvres de Madvig s'ouvrirent. Il regarda lourdement Ned Beaumont et tandis qu'il le regardait, le sang reflua de son visage. Livide, il murmura quelque chose où seul le mot « chance » restait compréhensible. Puis il se détourna gauchement, gagna la porte, l'ouvrit et sortit sans la refermer.

Janet Henry regarda Ned Beaumont. Les yeux de celui-ci étaient fixés sur la porte ouverte.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE PREMIER

	PAGES
Le cadavre de China Street	7
Taylor Henry est assassiné. On découvre dans China-Street le cadavre du fils du Sénateur Henry	22

CHAPITRE II

Le coup du chapeau	38
--------------------------	----

CHAPITRE III

Le coup du lapin	59
------------------------	----

CHAPITRE IV

Le « Dog-House »	90
------------------------	----

CHAPITRE V

L'Hôpital	111
-----------------	-----

CHAPITRE VI

L' <i>Observer</i>	138
--------------------------	-----

CHAPITRE VII

Les Partisans	165
---------------------	-----

CHAPITRE VIII

La Rupture	188
------------------	-----

CHAPITRE IX

Les Jean-Foutre	212
-----------------------	-----

CHAPITRE X

La clé brisée	233
---------------------	-----

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE E. RAMLOT ET C¹⁸,
52, AVENUE DU MAINE, PARIS.